

Les Soirées à la maison, par Mme la Ctesse de Sannois



BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

LES SOIRÉES
A LA MAISON

PAR

Mme LA COMTESSE DE SANNOIS

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 42 VIGNETTES
PAR ÉMILE BAYARD

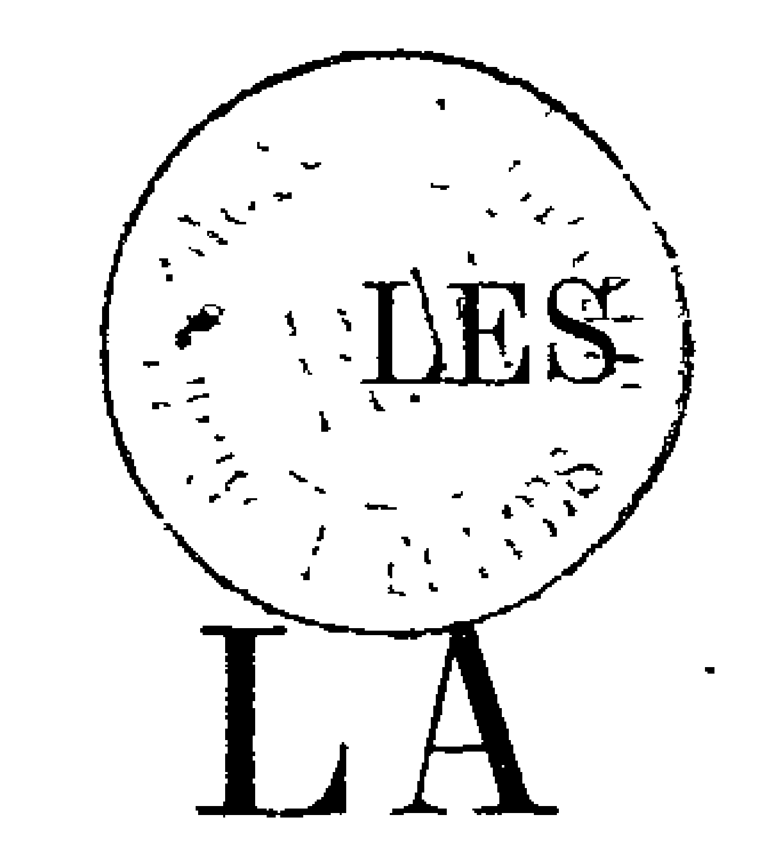
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

PRIX : 2 FRANCS 25

LES SOIRÉES

A LA MAISON

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9



LES SOIRÉES

A LA MAISON

PAR

MME LA COMTESSE DE SANNOIS

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 42 VIGNETTES

PAR ÉMILE BAYARD

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1873

FIDÈLE



FIDÈLE.

Pierre et Marie étaient les enfants d'un pauvre bûcheron qui habitait, avec sa femme, une chaumière située sur la lisière d'une grande forêt.

Ces enfants étaient très-heureux et s'amusaient beaucoup, quoiqu'ils n'eussent ni joujoux ni beaux vêtements, car la forêt leur procurait toutes sortes de distractions. L'été, ils allaient cueillir des fraises et des noisettes, et Marie faisait de gros bouquets avec ces belles fleurs sauvages qui croissent à l'ombre des bois; et puis, dans une mare du voisinage, ils coupaient des joncs dont leur papa leur avait appris à tresser de jolies corbeilles. Pierre savait aussi fabriquer des sifflets avec des roseaux, et il se divertissait à attirer les

oiseaux en imitant leur chant; comme il ne leur faisait jamais de mal, il les avait si bien apprivoisés, qu'ils venaient jusqu'à ses pieds manger les miettes de son pain bis.

L'hiver leur imposait des occupations plus sérieuses : ils allaient sous les hautes futaies ramasser du bois mort, dont ils faisaient de gros fagots, qu'ils apportaient sur leur dos à la maison, ou qu'ils traînaient avec une corde, lorsque la charge était trop lourde; cela n'était pas aussi agréable que de ramasser des fleurs et des fruits, d'autant plus que le vent du nord, qui faisait alors entre-choquer les branches dépouillées des arbres, soufflait sur leurs doigts bleuis, et rougissait leurs petits nez. Néanmoins, ils s'acquittaient avec plaisir de cette pénible besogne; car ils savaient que leur travail aidait leurs pauvres parents accablés d'ouvrage, et procurait à tous une soirée agréable sous le manteau de la vaste cheminée où l'on était si bien quand il y avait bon feu. Mais le bûcheron et la bûcheronne avaient bien recommandé à leurs enfants de ne jamais s'enfoncer dans la forêt, de crainte de s'égarer ou de rencontrer des loups; car il y en avait dans cette forêt-là, à ce que l'on disait, et même de très-méchants; heureusement ils se tenaient dans le fond des bois, et ne s approchaient guère des habitations.

Par un beau jour de printemps, comme Pierre

et Marie se promenaient à quelque distance de leur chaumière, ils crurent entendre un petit cri plaintif qui semblait sortir d'un buisson; ils écartèrent les herbes qui étaient fort élevées en cet endroit, et aperçurent un petit chien blanc, avec des taches couleur de feu, qui les regardait en gémissant comme un pauvre chien perdu qu'il était : il n'avait que quelques mois, et son âge ne lui permettait pas encore de chercher sa vie comme le font les chiens errants.

Les enfants, enchantés de cette découverte, lui prodiguèrent mille caresses auxquelles le pauvre animal répondait à sa manière en remuant la queue et en leur léchant les mains, expressions évidentes de sa joie et de sa reconnaissance. Il se ranima tout à fait quand Marie lui eut donné un morceau de pain qu'elle avait oublié dans la poche de son tablier, et se mit à sauter autour de ses bienfaiteurs en poussant de joyeux aboiements.

Le temps avait marché pendant qu'ils jouaient ainsi, car le temps passe très-vite lorsqu'on s'amuse, et la petite Marie s'aperçut la première que le soleil était bien bas, et qu'il était l'heure de rentrer à la maison. Ils embrassèrent cent fois leur nouvel ami, ne pouvant se décider à le quitter, puis enfin ils s'en allèrent pour de bon, en courant bien fort, et sans se retourner.

A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'ils en-

tendirent la malheureuse bête qui les poursuivait en jetant des petits cris qui semblaient leur reprocher cet abandon. Ils s'arrêtèrent alors, à la fois contents et fâchés. Ils auraient bien voulu garder le pauvret, mais ils craignaient de mécontenter leur mère. Mme Grégoire, qui n'aimait pas les animaux, « parce que, disait-elle. ils mangent comme des chrétiens, et donnent plus d'embarras.»

« Si nous le cachions, dit Marie, dans le petit hangar derrière la maison ? Nous pourrions lui porter en cachette un *morceau* de soupe et un *chiffon* de pain. »

Mais Pierre lui fit observer que le chien n'ayant pas de raison, d'abord parce qu'il était un chien, et ensuite parce qu'il était tout jeune encore, ne manquérait pas de sortir de son réduit et de se montrer au plus mauvais moment. Bref, il valait mieux tout risquer d'un coup : on serait grondé, mais peut-être le chien passerait-il comme cela.

« Ah ! si papa pouvait être revenu de l'ouvrage, » soupira Pierre !

Grégoire gâtait les « petiots, » comme il disait en parlant des enfants ; aussi les « petiots » s'adressaient-ils volontiers à lui quand il y avait quelque chose de difficile à obtenir.

Le petit chien avait l'air très-fatigué : Marie le prit dans ses bras et l'enveloppa de son tablier, puis elle se mit derrière son frère.

Comme ils débouchaient par le sentier juste en face de la chaumière, leurs cœurs battirent bien fort, tant ils étaient émus de l'accueil qu'allait recevoir leur protégé.

Mme Grégoire, assise devant sa porte, mettait une pièce à un pantalon de son mari, tandis que celui-ci repassait ses outils sur la meule.

Malgré Pierre, qui tenait la tête de la caravane, malgré le tablier qui cachait presque entièrement le chien, Mme Grégoire le découvrit au premier coup d'œil.

« Qu'est-ce que vous m'apportez là ? » s'écria-t-elle d'un ton courroucé.

Le père se retourna.

« Tiens, un chien ! et justement que nous en avions besoin pour garder la maison.

— Ah ! ben oui, besoin ! Besoin d'une bouche de plus quand le pain est si cher ? » (Il n'y avait pas d'année que Mme Grégoire ne trouvât le pain extraordinairement cher.)

Les enfants baissaient la tête, et ne disaient mot.

« Où avez-vous ramassé cet animal-là ? » reprit la mère.

Pierre se décida enfin à répondre.

« Nous l'avons trouvé près du chemin neuf, qui plaignait la faim.

— Il y a bien des enfants baptisés qui la plaignent aussi, » répliqua Mme Grégoire.

Marie s'essuyait les yeux.

« Allons, petiote, ne pleure pas, dit le bon bûcheron; la mère gronde, mais faut voir si c'est pour de vrai. »

Marie éclata en sanglots.

« C'est-y bête, les enfants, murmura Mme Grégoire, un peu ébranlée.

— Voyons, la mère, laisse-leur le chien pour avoir la paix.

— Ah ! tu es toujours comme ça, mon homme.

— Et puis il n'est pas ben gros ! Avec ça qu'il ne grandira pas, peut-être !

— Gardez-le donc, puisque votre père me commande; mais, ma foi, faut ben que ce soit sa volonté, pour que je vous passe toutes vos idées. »

Elle n'était pas très-fâchée, au fond, que son mari lui fournît une occasion de céder.

Les enfants, enchantés, lui sautèrent au cou, puis, se sauvant avec leur chien, ils allèrent s'asseoir derrière la maison, sur un tas de foin, et se mirent à chercher le nom qu'il fallait lui donner.

« Si nous l'appelions *Waverley*, comme le chien de M. le comte, qui vient quelquefois chasser dans la forêt? »

Pierre se récria. Ce nom était trop difficile à prononcer, et Marie se rendit à son avis.

« Que dirais-tu de *Sac à puces?* proposa Pierre.

— Fi ! Que c'est vilain, » répondit Marie.

Enfin on se décida pour *Fidèle*, et ce nom fut définitivement adopté.

Comme Mme Grégoire l'avait prévu, Fidèle grandit et devint un fort beau chien; mais elle s'habitua si bien à sa présence, qu'elle ne s'en plaignait plus, quoiqu'il eût un appétit vorace. Il est vrai qu'il avait su se rendre agréable à tous : il étrangla un renard qui faisait de grands ravages dans le poulailler de la ménagère, et il apprit à faire l'exercice comme un vieux troupier, avec un manche à balai entre les pattes et une pipe dans la gueule. Grégoire, qui avait été soldat, se plaisait beaucoup, le dimanche, à cultiver ses talents. Quant aux enfants, il faisait leur joie, et il les suivait avec une fidélité qui justifiait son nom.

L'été, l'automne, avaient succédé au printemps; puis, l'hiver était venu, et avec le froid la nécessité de ramasser du bois mort pour se chauffer.

Un jour de forte gelée, les enfants partirent pour aller faire des fagots, et par le plus grand des hasards, ils oublièrent d'appeler Fidèle, qu'ils avaient laissé dans le petit hangar, fort occupé à déterrer une taupe.

Ils étaient trop loin pour revenir sur leurs pas, quand ils s'aperçurent que leur chien ne les avait pas suivis.

Après avoir traversé un épais taillis, ils arrivèrent sous de hautes futaies, et se mirent à tra-

vailler comme d'habitude. Beaucoup de ramées gisaient par terre, car le vent du nord, qui la veille soufflait avec violence, avait fait tomber tout le bois mort : on voyait de place en place de grands branchages grisâtres se détacher sur la mousse encore verte et s'enchevêtrer parmi les houx.

Pierre et Marie ramassaient les bons morceaux, puis couraient un peu plus loin pour en choisir d'autres, allant toujours devant eux en disputant gaiement à qui ferait le plus gros fagot ; à la fin, la charge devint si lourde, qu'ils s'arrêtèrent tout haletants. Ils n'avaient plus froid maintenant, tant ils s'étaient donné de mouvement, mais ils commençaient à se sentir un peu las.

Les enfants s'assirent sur leurs fagots et, pour la première fois, songèrent à jeter un coup d'œil autour d'eux. Il y avait dans cet endroit des arbres qui paraissaient très-vieux, et dont les troncs étaient enguirlandés de lierre. Au pied de ces grands chênes, assez espacés les uns des autres, on en voyait de petits qui semblaient sortir de leurs racines.

« Regarde donc, Pierre, dit Marie, ce grand arbre, et puis ce petit, qui est tout près, on dirait un papa qui donne la main à son enfant. »

Pierre, qui connaissait déjà son métier, répondit :

« Quand le grand arbre sera tout à fait vieux, on le coupera, avec son lierre aussi, et on laissera pousser le petit, qui deviendra grand à son tour, pour que la forêt ne finisse pas; et ce sera la même chose qu'à présent dans bien longtemps d'ici.

— Eh ben moi, dit Marie, je n'aime pas à voir couper les vieux arbres ; cela me chagrine, je ne sais pas pourquoi.

— Il faut que ça se fasse, reprit résolûment son frère; et puis, quand on les coupe, c'est très-amusant de les voir tomber tout de leur long.

— Tu n'as pas de cœur, Pierrot!

— Et toi, s'écria-t-il en haussant les épaules, tu as des idées bêtes, parce que tu es une fille. Mais, dis-donc, assez jasé! Faudrait savoir un peu où nous sommes: je ne me reconnais pas.

— Ni moi non plus; peut-être que nous avons été ben loin sans y penser, je n'ai jamais vu ce côté-là du bois. Et maman qui nous a tant recommandé de ne pas nous éloigner!

— Bah! reprit Pierre, nous sommes bien venus, nous saurons bien nous en retourner.

— Mais par où sommes-nous arrivés, demanda Marie qui se sentait un commencement d'inquiétude?

— Par ici, réprit Pierre avec aplomb.

— Je ne pense pas, répondit sa sœur, car je ne

me souviens pas de cet arbre *croche* que j'aurais remarqué. Je crois plutôt que c'est par là.

— Non, par ici.

— Non, par là. »

Marie finit par se rendre à l'avis de son frère, parce qu'il parlait avec plus d'assurance qu'elle, quoiqu'il ne fût pas mieux renseigné, et prenant leurs fagots, ils se remirent en marche; mais cette fois ils ne riaient plus et regardaient tout autour d'eux avec précaution.

Après avoir fait quelques pas, Marie s'arrêta subitement en s'écriant qu'elle était sûre que ce n'était pas le chemin : pour le coup son frère ne contesta pas son dire, et craignant de s'égarer davantage, ils revinrent à la petite clairière dans laquelle ils s'étaient attardés à causer.

« Ah ! soupira Pierre, si nous avions emmené notre pauvre Fidèle ! Il ne perd jamais son chemin, lui, et il nous aurait ramenés par le plus court !

— Qu'allons-nous devenir, et que dira maman, reprenait Marie ; nous sommes tout à fait perdus, mon Dieu !

— Voyons, tâchons de nous retrouver ! » disait Pierre que l'inquiétude gagnait, mais qui essayait de faire bonne contenance.

Marie, assise sur son fagot, se mit à pleurer dans son tablier. Pierre en aurait volontiers fait autant, mais il se souvint qu'il était un homme,

et que les hommes, quand ils ont peur, doivent faire semblant d'avoir du courage.

« Allons, petite sœur, ne pleure pas, d'abord ça ne sert à rien.

— A quoi que ça sert de rire quand on est content, sanglota Marie; et si les loups allaient nous manger? »

Pierre à cette idée eut un frisson.

« Mais en criant de la sorte, tu vas les attirer, » reprit-il.

Sa sœur se tut subitement.

Cependant, Pierre regardant autour de lui, finit par dire à Marie :

« Il me semble que nous avons passé près de ce vieux tronc; voyons donc un peu de ce côté-là : d'ailleurs nous nous réchaufferons en marchant. »

Marie se leva, et les deux pauvres enfants s'avancèrent dans la nouvelle direction qu'ils avaient adoptée, en se tenant par la main pour avoir moins peur.

Tout à coup, Pierre serrant les doigts de sa sœur, lui dit d'une voix étouffée :

« Écoute.... quelque chose remue là bas! »

Et ils entendirent, au milieu du silence des bois, un affreux hurlement.

« Le loup! » murmura Marie; et elle trembla de la tête aux pieds, tandis que Pierre, pâle et

les dents serrées, se jetait résolûment devant sa sœur.

L'horrible bête était à quelques pas d'eux, les regardant avec ses yeux flamboyants comme deux étoiles : raidie sur ses jambes maigres, battant le sol de sa longue queue, elle semblait prête à s'élancer pour dévorer les deux enfants. Ceux-ci avaient fermé les yeux, pensant à leurs pauvres parents qu'ils ne reverraient plus, et se recommandant au bon Dieu.

Cependant ils n'entendent pas un bruit qui se rapproche, un galop précipité, une course impétueuse à travers les buissons, les taillis, les ravines, les halliers; autant d'obstacles surmontés, franchis, traversés : non, ils n'entendent rien, les pauvres innocents, rien qu'un second hurlement plus terrible que le premier.

Le loup se dresse et fait un bond énorme : il ouvre sa gueule hideuse, pour dévorer ses victimes. Au même moment, un chien lui saute à la gorge, le déchire à belles dents.

Un combat s'engage.

Le chien et le loup roulent ensemble sur la mousse qu'ils ensanglantent : ce sont des cris de rage, des aboiements furieux; on se mord, on se lâche, pour se happer de nouveau, on s'étrangle, on se dévore.

Pierre et Marie, un peu rassurés sur eux-



Le loup tomba par terre. (Page 17.)

mêmes, tremblaient maintenant pour leur brave Fidèle, et s'étaient jetés à genoux priant à haute voix Dieu et la sainte Vierge.

Ils furent exaucés.

Le loup tomba par terre avec un dernier hurlement, et Fidèle, la langue pendante d'une aune, une oreille de moins, une patte en sang, vint se coucher aux pieds de ses petits maîtres qui le couvrirent de baisers et de larmes.

Peu après, les enfants se remettaient en route ; non plus au hasard cette fois, mais sûrement guidés par Fidèle sur trois pattes. Ils arrivèrent à la nuit noire, et vous jugez de l'inquiétude des bons parents. Ils remercièrent la Providence, quand ils surent à quel danger leurs enfants avaient échappé.

Je vous laisse à penser si Fidèle fut choyé désormais ! Il devint le favori de toute la famille, et Mme Grégoire était la première à le gâter.



UNE DURE LEÇON



UNE DURE LEÇON.

Clotilde et Minette étaient filles de M. Desmarets, riche négociant de Marseille. C'étaient de gentilles enfants, et elles faisaient la joie de leurs parents qui les gâtaient beaucoup. — Trop, peut-être, — car Ninette, surtout, aurait eu besoin d'être quelquefois reprise. Elle avait, ainsi que sa sœur, un très-bon naturel; mais tandis que Clotilde était réservée et polie comme il convient à une petite fille, Ninette s'abandonnait à une pétulance et se livrait à des espiègleries qui eussent été à peine supportables chez un garçon.

Elle riait de tout, et se moquait des gens, à leur barbe. Quelqu'un éternuait-il, au lieu de lui dire :

« Dieu vous bénisse ! » elle partait de l'éclat de rire le plus impertinent.

On avait dû presque renoncer à la mener à l'église dont elle troublait les offices par ses joies intempestives. Tantôt c'était la vieille Mathurine réveillée subitement au milieu du sermon par une mouche indiscrète venue tout exprès se poser sur son nez pour le bonheur de Ninette ; tantôt c'était le chantre qui se trompait, ou M. le curé lui-même qui excitait son hilarité car rien n'était sacré pour elle. Enfin sa disposition à la moquerie allait toujours croissant ; et ce défaut aurait pu avoir des conséquences bien funestes pour elle, si elle n'avait reçu une bonne leçon dans les circonstances que je vais raconter.

Parmi les personnes qui venaient visiter les parents de Clotilde et de Ninette, il y avait un vieux monsieur appelé le chevalier d'Orbigny. C'était un homme très-respectable, et M. et Mme Desmarets en faisaient le plus grand cas. Clotilde avait des attentions pour lui, comme il convient d'en avoir à l'égard d'un ancien ami de la maison : lorsqu'il entrait, elle courait le débarrasser de sa canne et de son chapeau, et elle ne manquait jamais de lui apporter le jeu de patience, quand, à huit heures sonnantes, il commençait sa royale.

Ninette tenait avec le chevalier une conduite bien différente : elle se moquait sans cesse de ses

lunettes bleues, et s'il avait le malheur de les ôter un moment, elle trouvait moyen de les lui cacher de façon qu'il fût obligé de les chercher longtemps. Heureusement, elle n'avait point découvert qu'il portait perruque ; mais encore trouvait-elle moyen de critiquer la couleur de ses cheveux qui, à vrai dire, était assez bizarre.

Le chevalier, je dois l'avouer, ne semblait pas s'apercevoir beaucoup des prévenances de Clotilde et des railleries de sa sœur; mais on verra par la suite qu'il n'y était pas indifférent.

Il avait l'habitude, lorsqu'il arrivait au salon, d'aller s'asseoir sur un fauteuil placé à contre-jour, afin d'éviter la clarté des fenêtres, qui lui blessait la vue ; ce fauteuil, recouvert d'une étoffe semblable aux rideaux, ne se détachait guère de la tenture de l'appartement, mais le chevalier savait si bien le trouver là, dans ce coin sombre, qu'il s'y jetait sans hésiter.

Un jour, une roulette du fauteuil s'étant détachée, on dut l'envoyer réparer chez le tapissier. On ne l'avait pas encore rapporté, lorsque, vers six heures, le chevalier d'Orbigny, qui dînait chez les parents de nos petites filles, sonna à la porte d'entrée.

Mme Desmarets ayant été retenue dans sa chambre, ses enfants se trouvaient seuls dans le salon quand le vieux monsieur y fut introduit.

Si Clotilde avait remarqué l'absence du fauteuil, elle n'eût pas manqué de l'en prévenir; mais, occupée à ranger dans un coin le chapeau et la canne du chevalier, qu'elle avait été chercher avec son empressement ordinaire, elle ne soupçonna pas le coup de théâtre qui se préparait. Ah ! si elle avait vu seulement la figure pétillante de malice de sa sœur, elle eût tout compris et tout empêché ; mais elle ne vit rien, et le vieux monsieur, paisible et satisfait, s'avança tranquillement vers sa place accoutumée.

Il fait entendre une petite toux sèche, sourit d'un air paterne, soulève les pans de son habit, et.... patatra !... pouf !... va rouler sur le tapis !

Aussitôt un affreux désordre se produit dans sa personne : ses lunettes bleues tombent d'un côté; de l'autre sa perruque, couleur de paille sèche, vole bien loin derrière lui comme une feuille morte emportée par le vent.

Tandis que Clotilde se précipitait pour relever M. d'Orbigny, Ninette, à la vue de son crâne chauve qui lui faisait une si drôle de figure, était partie d'un formidable fou rire, mais un rire convulsif, inextinguible, qu'elle ne pouvait plus arrêter et qu'elle ne songeait même pas à dissimuler. Elle riait aux larmes : c'est-à-dire qu'elle en eut un point de côté, et qu'il fallut lui donner un verre d'eau fraîche pour la calmer un peu.



Patatra.... pouf. (Page 24.)

Le vieux monsieur se releva en silence, ramassa sa perruque et ses lunettes, et ne se plaignit pas à Mme Desmarets quand elle entra quelques minutes après sa mésaventure. Sans doute, il ne se souciait guère de la raconter.

Néanmoins Ninette se sentit mal à l'aise toute la soirée, quoiqu'elle eût encore envie de rire en regardant M. d'Orbigny ; mais deux jours après elle n'y pensait plus, et le chevalier semblait aussi avoir tout oublié.

C'était au commencement de décembre que ce petit accident avait eu lieu et tout le mois se passa sans que personne y fît la moindre allusion. La veille du jour de l'an, comme les petites filles se trouvaient avec leur mère dans le salon, causant des étrennes (sujet bien intéressant), un domestique entra apportant deux grands paquets pour ces demoiselles, de la part de M. le chevalier. Les noms étaient sur les paquets, et chacune s'empara du sien avec un vif mouvement de curiosité. Chez Ninette, ce sentiment était mêlé d'une certaine confusion. Quoi ! ce pauvre chevalier songeait à lui faire un cadeau après la façon dont elle s'était conduite à son égard? En vérité il était trop bon !

Malgré ces fâcheux souvenirs qui mêlaient un peu de repentir à sa reconnaissance anticipée, elle n'en ouvrit pas moins avec une extrême sa-

tisfaction l'enveloppe de papier blanc. Elle en retira une corbeille recouverte d'un voile de soie. Ici Ninette s'arrêta tout émue, et se tournant vers sa sœur, elle vit qu'elle avait une corbeille semblable à la sienne.

« Voyons, voyons, qu'as-tu reçu, dit-elle à Clotilde, désireuse de ménager sa propre surprise ?

Clotilde souleva le voile, et une belle poupée, entourée d'un superbe trousseau, apparut à ses yeux. Cette poupée, revêtue d'une robe de soie rose, à la dernière mode, portait dans ses mains un papier sur lequel on lisait ces mots : « Offerte à une enfant qui respecte la vieillesse. » Ninette rougit, non qu'elle fût jalouse du bonheur de sa sœur (elle était incapable d'un sentiment aussi bas), mais parce que ce compliment lui prouvait combien le vieux monsieur, si touché des bons procédés de Clotilde, avait pu être sensible à ses malices.

Et pourtant il lui faisait aussi un présent.

Elle revient à sa corbeille, accompagnée de sa sœur qui regarde par-dessus son épaule, et, d'un mouvement rapide, enlève le voile.

Grand Dieu ! Qu'aperçoit-elle ?... Un fouet ! un affreux fouet orné de cette inscription : « Bon pour les enfants qui manquent de respect à la vieillesse. »

La pauvre Ninette poussa un cri et s'enfuit en

sanglotant, tandis que sa mère demandait à Clotilde l'explication de ces singulières étrennes.

Mme Desmarets approuva fort la leçon que M. d'Orbigny avait cru devoir onner à sa fille, et y joignit une vive réprimande.

J'aime à croire qu'une pareille aventure a corrigé pour toujours Ninette de la raillerie.



LA LOTERIE



LA LOTERIE.

Le précepteur du petit Alfred était fort content de son élève : il était attentif aux leçons, faisait soigneusement ses devoirs, et ses progrès étaient constants et rapides.

L'excellent M. Dulaurier ne manquait pas de dire à M. et à Mme Lemanoir toutes les espérances qu'il fondait sur leur fils, de vanter ses dispositions remarquables et sa bonne conduite. Les parents, très-satisfaits à leur tour, résolurent de récompenser un enfant qui leur donnait tant de joie.

L'anniversaire de la naissance du jeune Alfred étant arrivé, Mme Lemanoir réunit tous ses petits

amis pour une charmante fête qu'elle avait préparée.

Guignol vint donner une représentation des plus intéressantes; puis un splendide goûter fut servi, et je vous laisse à penser si on dévora assez de gâteaux et de crêmes! Mais ce n'était pas tout: une loterie devait terminer cette journée de plaisir: un magnifique livre, contenant les fables de La Fontaine, était le principal lot. Les enfants furent admis à le regarder avant le tirage; la reliure en était superbe et le texte orné d'une multitude de gravures. Naturellement chaque enfant désirait le gagner, mais à aucun il ne faisait autant envie qu'à Alfred. Ce jeune garçon avait des goûts studieux et adorait les livres : il tournait et retournait celui-là, passait sa main sur la tranche, admirait les vignettes; on ne savait comment l'arracher à cette contemplation. Enfin, il rendit le livre en poussant un gros soupir, et ne pouvant se résoudre à s'éloigner de ce trésor si convoité, il se tint tout pensif près de la table où les lots étaient déposés.

Mme Lemanoir se disposait à tirer la loterie, quand quelqu'un vint la chercher pour une affaire pressante, et elle laissa là le livre sous lequel était déjà caché le numéro gagnant que nul ne devait connaître, pas même elle.

Lorsqu'elle revint au bout d'un quart-d'heu-

re, toute la petite assistance, à laquelle ce retard avait paru bien long, s'était dispersée dans le salon; seul Alfred était resté patiemment à sa place. Au premier appel de Mme Lemanoir, les enfants revinrent comme une nichée d'oiseaux à laquelle on jette une poignée de grain.

La loterie commença pour de bon, cette fois; et au milieu de quel silence! de quelle émotion !

Chacun se disait :

« Si c'était moi! » Et un seul devait gagner. Tous les cœurs battaient.

Alfred, un peu pâle et les yeux baissés, se tenait près de sa mère. Mme Lemanoir déplie lentement le papier, et proclame d'une voix distincte le numéro 24. Personne ne répond. Elle répète encore : Numéro 24! —Alfred, sans rien dire, lui tend son billet. C'était bien le numéro 24, et il avait gagné le gros lot! — Sans doute l'émotion l'empêchait de parler.

Mme Lemanoir lui remet le beau livre; tout le monde l'entoure et le félicite : on sait combien il est appliqué, et quel est son goût pour l'étude. Chacun trouve que le hasard a bien choisi, et que personne ne méritait autant que lui de posséder ce volume de fables. Bref, le petit Alfred, sérieux comme un évêque, emportait le soir son

trésor en allant se coucher après cette journée mémorable.

Chose bizarre ! Son premier soin fut de le mettre sous clef. Sa mère, frappée de cette action, lui fit observer que s'il était sage de conserver son bien, il était assurément fort exagéré de se priver d'en faire usage pour le mieux ménager. Enfin, elle l'engagea à apprendre deux fables dans son beau livre pour faire une surprise à son bon papa qui était alors absent, mais qui devait revenir sous peu de jours.

Alfred n'osa pas répliquer et se mit à étudier ses fables, sinon avec zèle, du moins sans murmurer : comme il avait beaucoup de facilité, il put les réciter sans faire la moindre faute.

Mme Lemanoir raconta à son beau-père l'heureuse chance que son petit-fils avait eue de gagner le gros lot : pas si heureuse, en vérité, car Alfred semblait à présent dégoûté de ce beau livre qu'il avait tant désiré. Néanmoins, une sorte de fatalité l'obligeait d'y revenir sans cesse. Tantôt c'était sa jeune tante, Mlle Emmeline Lemanoir qui lui offrait d'en colorier les gravures et se livrait à ce travail chaque soir sous ses yeux, tantôt c'était son bon papa qui prenait plaisir à lui faire apprendre de nouvelles fables, ou bien encore M. Dulaurier qui lui donnait à copier six fois, comme

pensum, « La Cigale et la Fourmi »; car, chose étrange, depuis qu'il avait reçu tant d'éloges et des récompenses aussi éclatantes, Alfred se montrait distrait et fatigué de l'étude. Enfin, le pauvre enfant semblait comme obsédé par son livre; il l'avait pris en aversion et ne cherchait plus qu'une occasion de s'en débarrasser.

Il essaya de l'égarer en le laissant sur un banc dans une promenade publique, mais un mendiant trop consciencieux le rapporta à la maison: il l'aurait volontiers brûlé, mais on était en été, et il n'y avait point de feu à sa portée : il pensa à le précipiter dans le puits, mais il craignit d'être découvert. Enfin, il se décida à le donner: il aurait bien encore les remercîments à subir, mais après il n'en entendrait plus parler.

Un dimanche, le petit Lucien, neveu de M. Dulaurier, étant venu voir Alfred, celui-ci trouva l'occasion excellente et résolut d'en profiter : donc, au moment où il prenait congé de lui, il lui glissa le livre sous le bras, en le priant tout bas avec instance de l'accepter.

Lucien, tout interdit, ne répondit rien, et allait sans doute refuser ce présent, lorsque son ami le quitta brusquement, lui laissant le livre entre les mains.

Alfred, une fois dans sa chambre, se mit à la fenêtre, regardant avec une vive satisfaction le

petit Lucien qui s'éloignait en emportant son livre. Le soir, il fut très-gai, et toute la journée du lendemain il travailla avec un redoublement d'application : mais comme il finissait ses devoirs, sa maman le fit appeler, et il se rendit chez elle en chantant joyeusement le long des escaliers.

Sa gaîté se changea en consternation quand il aperçut sa mère qui tenait dans ses mains le fatal livre de fables.

« Pourquoi as-tu donné ce livre au petit Lucien, lui dit-elle en le regardant fixement? Sa maman vient de me le renvoyer avec un mot d'excuses. »

Alfred baissa la tête, changea de couleur et resta silencieux; enfin, éclatant comme malgré lui, il se précipita dans les bras de sa mère :

« Maman, s'écria-t-il en sanglotant, délivrez-moi de cet affreux livre : je l'ai gagné en trichant le jour de la loterie.

— Je comprends tout, maintenant, dit Mme Lemanoir; ce n'est pas le livre qui est affreux, mais l'acte que tu as commis pour te le procurer. Je n'ajouterai rien à la honte d'un pareil aveu, car je crois que tu as été assez puni : souviens-toi seulement qu'il en est toujours ainsi dans la vie, et que même lorsque nos mauvaises actions sem-



Un mendiant trop consciencieux le rapporta. (Page 37.)

blent nous tourner à bien, le plaisir qu'elles peuvent nous donner est sans cesse empoisonné par les remords qu'elles nous laissent.



TROTTE-MENU



TROTTE-MENU.

Émilie était la fille d'une pauvre ouvrière qui avait bien du mal à gagner sa vie, quoiqu'elle travaillât tard le soir et qu'elle fût toujours la première levée dans la grande maison triste et sombre où elle occupait une chambre au quatrième étage avec sa petite fille.

Mme Bertrand, c'est ainsi qu'on appelait la mère, avait eu le malheur de perdre son mari qui était un bon ouvrier, habile dans sa partie, et ne se grisant jamais : elle ne s'était pas consolée de sa mort, et la pensée de son enfant l'avait seule soutenue contre l'excès de son chagrin. Mais quoiqu'elle luttât courageusement avec la misère, elle devenait tous les jours de plus en plus pauvre

sans savoir pourquoi. La petite Émilie faisait cependant tout son possible pour aider sa mère, et, sérieuse et raisonnable avant l'âge, elle lui était déjà fort utile. Elle s'était chargée peu à peu du soin de leur modeste intérieur, et Mme Bertrand avait une confiance absolue en sa fille. Le matin, Émilie descendait le grand escalier interminable pour aller acheter deux sous de lait et le pain de la journée : elle ne faisait pas plus de bruit, en passant, qu'un petit chat ; et les voisins, qui la voyaient monter et descendre sans cesse, l'avaient surnommée « *Trotte-Menu* ». Petit à petit ce surnom prévalut sur son nom véritable, et on ne l'appela plus que *Trotte-Menu*.

Tout le monde l'aimait dans la maison noire : elle était si gentille, si polie ! Disant bonjour à chacun, offrant aux vieux d'aller chercher leur tabac, et à la femme du cordonnier de lui tenir son dernier marmot tandis qu'elle lavait à la pompe. Comme elle était proprette avec son petit châle croisé sur sa poitrine, ses cheveux lisses et ses gros bas gris bien tirés ! Malgré sa pauvreté, elle faisait plaisir à voir. Je ne dirai pas que les locataires de la grande maison gâtaient beaucoup Trotte-Menu (il faut du temps et de l'argent pour gâter les enfants) ; on ne lui faisait pas non plus de beaux compliments sur sa bonne conduite, mais lorsqu'elle eut la rougeole, les femmes de la mai-

son vinrent aider sa mère à la soigner et chacune la veilla à son tour.

Trotte-Menu ne jouait guère : d'abord elle n'avait pas de joujoux, mais elle disait comme cela qu'elle s'amusait à travailler, et je puis vous assurer au moins qu'elle ne s'ennuyait jamais.

Presque tout l'ouvrage que pouvait faire Mme Bertrand pendant les longues journées qu'elle passait penchée sur sa couture près de sa fenêtre, lui était fourni par une lingère du quartier appelée Mme Rigault. Le salaire était mince, et Mme Rigault fort exigeante. Mais Mme Bertrand, douce et résignée comme elle l'était, avait fini par s'habituer au caractère de la lingère, et trouvait son avantage dans sa persévérance à la bien servir : cette dernière payait exactement et ne laissait point chômer l'ouvrage. C'était beaucoup pour la pauvre veuve qui n'avait pas le moyen d'attendre l'argent et les commandes. Et puis Mme Rigault, si difficile avec tout le monde, était bonne pour Trotte-Menu et lui faisait de petits présents sur le rebut de son magasin : tantôt c'était un mouchoir de couleur, tantôt un bout de ruban ou un coupon de toile, toutes choses trouvant leur emploi dans le pauvre ménage.

Soit que son travail l'éloignât de chez lui, soit

que l'humeur désagréable de sa femme lui fit déserter la maison, la vérité est que M. Rigault était généralement hors du logis, et Mme son épouse s'ennuyait fort derrière son comptoir où elle était seule les trois quarts du jour. C'était un grand chagrin pour elle de n'avoir point d'enfant, et quoique Mme Bertrand fût bien pauvre, tandis qu'elle, au contraire, possédait une jolie fortune, elle enviait souvent la veuve qui avait sa gentille Trotte-Menu pour lui tenir compagnie et sautiller autour d'elle dans sa chambre comme un petit oiseau en cage.

Lorsque Trotte-Menu venait chercher ou rapporter l'ouvrage, la lingère prenait plaisir à la garder un peu auprès d'elle pour la faire babiller ; et cette dernière qui ne restait jamais oisive comme tant d'autres enfants qui aiment à faire l'école buissonnière, ne savait comment s'y prendre pour quitter la dame sans se montrer malhonnête. Cela lui devenait de plus en plus difficile, car chaque fois la lingère insistait davantage pour la retenir, lui donnant des friandises dont Trotte-Menu ne connaissait pas même le nom. Elle aurait bien voulu prélever dessus une large part pour sa pauvre mère qu'elle avait laissée mangeant son pain bis, mais le moyen de glisser dans sa poche une tartine de confiture ou de marmelade? Néanmoins, l'obligation de tout

garder pour elle, empoisonnait le plaisir qu'elle aurait pu trouver à goûter de ces bonnes choses.

Un jour que Trotte-Menu, assise sur une grande chaise, les pieds pendants bien loin du sol, mangeait une excellente beurrée en face de la lingère, celle-ci qui la considérait d'un air singulier, lui dit soudainement :

« Trotte-Menu, veux-tu rester avec moi? Je te donnerai une jolie robe et un châle tout neuf : tu mangeras des tartines tant que tu voudras, et tu auras de la viande à souper chaque jour. Enfin, je te traiterai en enfant gâtée, et tu seras heureuse comme une petite reine.

— Et maman? dit Trotte-Menu.

— Ta maman! Je lui donnerai beaucoup d'ouvrage, et elle n'aura pas de peine à se suffire une fois débarrassée de toi.

— Mais, dit Trotte-Menu, qui est-ce qui ira chercher son lait, et puis son pain; et qui est-ce qui balayera la chambre et le pallier, qui est-ce qui lui tiendra compagnie?

A l'idée de sa mère seule et abandonnée, des larmes faisaient briller les grands yeux gris de Trotte-Menu.

« Ma foi, tu m'en demandes trop long, s'écria Mme Rigault impatientée. J'imagine que si ta maman est une bonne mère, elle sera contente de penser que tu manges à ta faim et que tu es bien

nippée ; pour le reste, arrangez-vous, et surtout ne faites pas la petite bouche avec moi, car je ne suis pas femme à le supporter ? »

Comme Trotte-Menu restait complétement ahurie, une belle dame entra et remplit de sa robe de soie toute la petite boutique.

« La jolie enfant ! » dit-elle, en soulevant d'un mouvement gracieux un lorgnon qui pendait au bout d'une longue chaîne d'or entre les plis chatoyants de sa jupe.

— Elle est gentille, n'est-ce pas, madame la comtesse ? J'ai envie de l'adopter. Mais qu'y a-t-il pour le service de Madame ? »

Trotte-Menu, profitant de l'occasion, s'esquiva en faisant un grand détour pour ne pas marcher sur l'ample robe.

De retour auprès de sa mère, elle se mit à lui raconter, selon son habitude, tout ce qu'elle avait fait dehors, et naturellement sa conversation avec Mme Rigault tenait une large place dans son récit. Lorsqu'elle arriva au moment où cette dame lui avait proposé de rester avec elle, Mme Bertrand qui n'avait cessé de tirer son aiguille s'arrêta et tressaillit. La petite s'aperçut de ce mouvement, et passant les bras autour du cou de sa mère :

« Je lui ai répondu que je ne voulais pas te quitter, » murmura-t-elle en la caressant.

Mais la pauvre mère repoussa doucement son enfant sans oser se livrer à sa tendresse de crainte de laisser deviner son chagrin. Elle avait tout de suite été frappée de ce qu'il y avait d'avantageux pour Émilie dans la proposition de la lingère.

Après un pénible silence, elle raffermit sa voix et s'efforça de le faire comprendre à sa fille.

Celle-ci, qui l'avait d'abord écoutée avec stupeur, éclata alors en sanglots :

« Non, maman, je ne veux pas qu'on nous sépare. Je veux rester avec toi toujours, toujours ! »

— Mais, mon enfant, tu seras mieux auprès d'elle ; je n'ai pas le moyen de t'envoyer à l'école, et souvent je t'ai vu souffrir la faim et le froid. Chez cette dame, tu auras du feu et de la viande tous les jours, sans compter les confitures.

— Oh ! maman, je n'aime plus tout cela.

— Et puis elle demeure dans une si jolie maison ! C'est si gai, son magasin avec ces vitres claires, et toutes sortes de jolies choses derrière !

— Je préfère notre grande vilaine maison noire où il y a tant de monde, et les voisins qui me disent bonjour quand je passe devant leur porte sur l'escalier. Non, maman, je veux rester ici.

— Et si je tombais malade, que deviendrais-tu ? » répondit Mme Bertrand.

Elles discutèrent longtemps ainsi, jusqu'à ce que la mère trouva cet argument convaincant :

« Et puis, vois-tu, je ne serai plus obligée de tant travailler quand je serai toute seule, et j'aurai le temps d'aller te voir bien souvent. »

Certes, la pauvre femme ne pensait point ce qu'elle disait : elle eût préféré travailler encore davantage, et garder sa petite Émilie; mais elle s'efforçait de ne songer qu'à l'intérêt de l'enfant, et se sacrifiait entièrement.

Trotte-Menu avait baissé la tête, et se taisait maintenant. Sa mère, pour la distraire, lui commanda de dresser la table, et de servir leur maigre dîner. Mais lorsque la mère et l'enfant se trouvèrent en face l'une de l'autre, elles ne purent manger et se couchèrent sans souper.

La nuit, Mme Bertrand entendit Trotte-Menu qui pleurait, quoiqu'elle fît tous ses efforts pour étouffer ses sanglots sous sa couverture, et la pauvre veuve, soupirant sans cesse, ne put trouver un instant de repos.

Elle était plus pâle et plus fatiguée que d'ordinaire, lorsqu'elle se leva à la pointe du jour. Mais Trotte-Menu ne put quitter son petit lit, et les voisins ne l'entendirent pas monter et descendre le grand escalier sombre. L'enfant avait une fièvre ardente. Alors sa mère la regardant tendrement, lui dit :

« Console-toi, ma fille, le bon Dieu protége ceux qui l'aiment et il ne faut pas douter de sa

bonté : tu resteras avec moi, j'y suis bien décidée. »

Trotte-Menu embrassa sa mère et se sentit mieux tout de suite. Mme Bertrand sortit aussitôt pour aller faire part à Mme Rigault de sa résolution; mais quoiqu'elle y mît toute l'honnêteté possible, cette dame prit très-mal ce qu'elle appelait son ingratitude, et lui retira l'ouvrage qu'elle lui avait donné.

Ce fut un coup terrible pour la pauvre femme : quoiqu'elle ne se repentît point de ce qu'elle avait fait, elle ressentit un tel chagrin de se trouver sans travail dans une saison où il était difficile de s'en procurer, qu'elle tomba malade et dut s'aliter.

Les voisins lui vinrent en aide de leur mieux. mais c'étaient eux-mêmes de pauvres gens qui ne pouvaient pas faire grand'chose pour elle.

Trotte-Menu ne se découragea pas : elle prit soin du ménage, alla engager au Mont-de-Piété ce qu'elle avait de meilleur, et enfin un jour qu'elle était tout à fait à bout de ressources, elle se décida à faire une démarche pour rentrer en grâce auprès de Mme Rigault.

Hélas! celle-ci, impitoyable dans son ressentiment, ne voulut même pas l'écouter et la chassa durement de son magasin avec des épithètes grossières telles que : mauvaise peste, petite morveuse

et mendiante. Mais, comme le bon Dieu consent parfois à faire tourner à notre bien le mal qu'on veut nous faire, cette dernière injure fut un trait de lumière pour Trotte-Menu.

Sa mère avait besoin de voir un médecin qui lui ordonnerait peut-être des médicaments coûteux, sûrement une nourriture plus substantielle, et le pain commençait à manquer dans le pauvre logis! Enfin, le lendemain était le jour terrible du terme, et de mémoire de locataire, jamais le propriétaire de la grande maison n'avait accordé le moindre délai. Le cas était pressant.

Pourquoi Trotte-Menu ne demanderait-elle pas l'aumône pour sa mère?

Elle avait vu d'autres enfants le faire avec succès et revenir chez eux la poche pleine de gros sous. N'importe, cela lui coûtait horriblement sans qu'elle pût bien s'en expliquer la raison. Elle pensait combien sa mère aurait de chagrin si elle la voyait mendier, car Mme Bertrand était très-fière. (Les honnêtes gens ont toujours le droit de l'être, si pauvres qu'ils soient.) Enfin, après quelques combats intérieurs, Trotte-Menu se décida à tendre la main; mais encore fallait-il choisir les passants (il y en a de plus ou moins encourageants). Hélas, tous lui semblaient l'être bien peu, maintenant qu'il s'agissait de solliciter leur charité. Elle en laissa plusieurs continuer leur chemin sans oser les

arrêter ; mais comme c'était une fille de résolution, elle se dit que le premier qui tournerait le coin de la rue, elle s'adresserait à lui, quel qu'il fût.

Elle tomba mal : un petit homme gros et rouge, les mains dans ses poches, une liasse de papiers sous le bras, l'air grognon et pressé, se montra tout d'abord. Trotte-Menu se tint parole, et une prière inarticulée s'échappa de ses lèvres :

« Ne me retarde pas, petite drôlesse ! » Telle fut l'aimable réponse qu'elle obtint.

Derrière lui, venait un grand monsieur maigre, serré dans un habit boutonné jusqu'au menton, et un parapluie à la main :

« La mendicité est interdite, et je ne manque jamais aux lois, » lui dit celui-ci d'un ton dogmatique.

La pauvre petite ne comprit pas ces paroles et resta abasourdie. Mais au même instant, un soldat qui passait, s'arrêta de lui-même près d'elle, et se mit à fouiller dans la poche de son pantalon rouge. Il en tira successivement un mouchoir à carreaux, un cornet de tabac et une vieille pipe enfumée, mais il ne put y trouver le moindre sou :

« Je suis bien fâché, mon enfant, » dit-il en s'en allant.

N'importe, il lui avait donné le courage et l'espérance par un mot bienveillant. Tout le monde n'était donc pas dur et méchant!

Trotte-Menu, un peu raffermie, vit alors une dame élégante qui s'avançait d'un pas léger sur le trottoir. Elle relevait sa belle robe d'un côté comme pour faciliter sa marche, tandis qu'elle la laissait traîner de l'autre, sans nul souci de la poussière de la rue.

Notre petite amie fut bien contente en reconnaissant cette dame si gracieuse qu'elle avait rencontrée dans le magasin de Mme Rigault, et elle s'adressa à elle avec confiance.

Cette fois-ci, en effet, elle ne devait pas être déçue. La dame ouvrit un tout petit porte-monnaie où jamais un gros sou n'avait pu trouver place, et en retira une pièce d'argent qu'elle donna à l'enfant en souriant d'un air distrait. Elle était sans doute pressée, car elle rentra sa bourse dans sa poche avec un mouvement si vif, qu'elle brisa la chaîne de son lorgnon sans y prendre garde. La chaîne rompue glissa à terre, mais avant que Trotte-Menu eût eu le temps de la ramasser, la dame était déjà fort loin. Alors roulant soigneusement le fin cordon d'or autour du lorgnon ciselé, elle ferma ses petits doigts sur le tout, et s'élança à la poursuite de la jeune femme : comme elle allait l'atteindre,



Je suis bien fâché, mon enfant. (Page 55.)

la porte cochère d'un grand hôtel retomba entre elles deux.

La pauvre petite s'arrêta consternée : cette belle porte lui en imposait un peu ; elle pensait au concierge despotique qu'elle rencontrerait à son premier pas sous cette voûte élevée, au domestique majestueux qui la toiserait de la tête aux pieds ; et puis, sans doute, un de ces personnages importants voudrait la démunir de sa trouvaille. Mais pour le coup, Trotte-Menu qui n'était point sotte, était bien décidée à ne se dessaisir d'une chose aussi précieuse, que pour la remettre à sa propriétaire.

Enfin, elle s'arma de courage, et se haussant sur la pointe de ses petits pieds, elle put tout juste atteindre une sonnette qu'elle tira doucement.

Contre son attente, elle ne fut pas remarquée par le concierge et elle monta sans encombre un escalier de service. Au premier étage, une porte entr'ouverte lui permit de glisser son regard dans l'intérieur d'une vaste cuisine. Devant le fourneau, se tenait d'un air solennel un gros cuisinier tout en blanc.

« Je voudrais voir la dame d'ici, » murmura Trotte-Menu

Le bonhomme la contempla d'un air hébété et ne répondit point. Mais dans ce moment, une

femme de chambre pimpante entra, une cafetière à la main, et interpella vivement l'enfant :

« Que demandes-tu, petite effrontée ?

— C'est sans doute quelque meurt de faim que Madame aura ramassée, » articula le chef qui avait repris ses esprits.

Trotte-Menu se récria : elle n'avait pas faim du tout et ne demandait rien à personne. Elle voulait seulement remettre à la dame quelque chose qu'elle avait perdu.

Pendant ce temps, une sonnette impatiente se faisait entendre ; et un instant après Mlle Justine qui avait sans doute dû motiver son retard, venait par ordre exprès chercher la petite fille.

Trotte-Menu trouva la dame assise à sa toilette, relissant ses cheveux que son chapeau avait dérangés.

« Que me veux-tu, mignonne ? » lui dit-elle d'un air aimable qui mit tout de suite l'enfant à son aise.

La maîtresse l'intimidait beaucoup moins que la femme de chambre, et, montrant le lorgnon, elle expliqua sans embarras comment elle l'avait trouvé.

Mme de Florac parut très-contente de rentrer en possession de cet objet, et, intéressée par l'honnêteté et la candeur de l'enfant qui ne semblait pas attendre la moindre récompense, elle prit plaisir à l'interroger.

Trotte-Menu, que son aventure avait un peu distraite de ses préoccupations, se mit tout à coup à pleurer en parlant de sa mère sans ouvrage et malade de chagrin. Elle raconta son histoire avec Mme Rigault, source de tous leurs malheurs, et la dame se souvint alors de la petite fille qu'elle avait trouvée si gentille dans le magasin de la lingère.

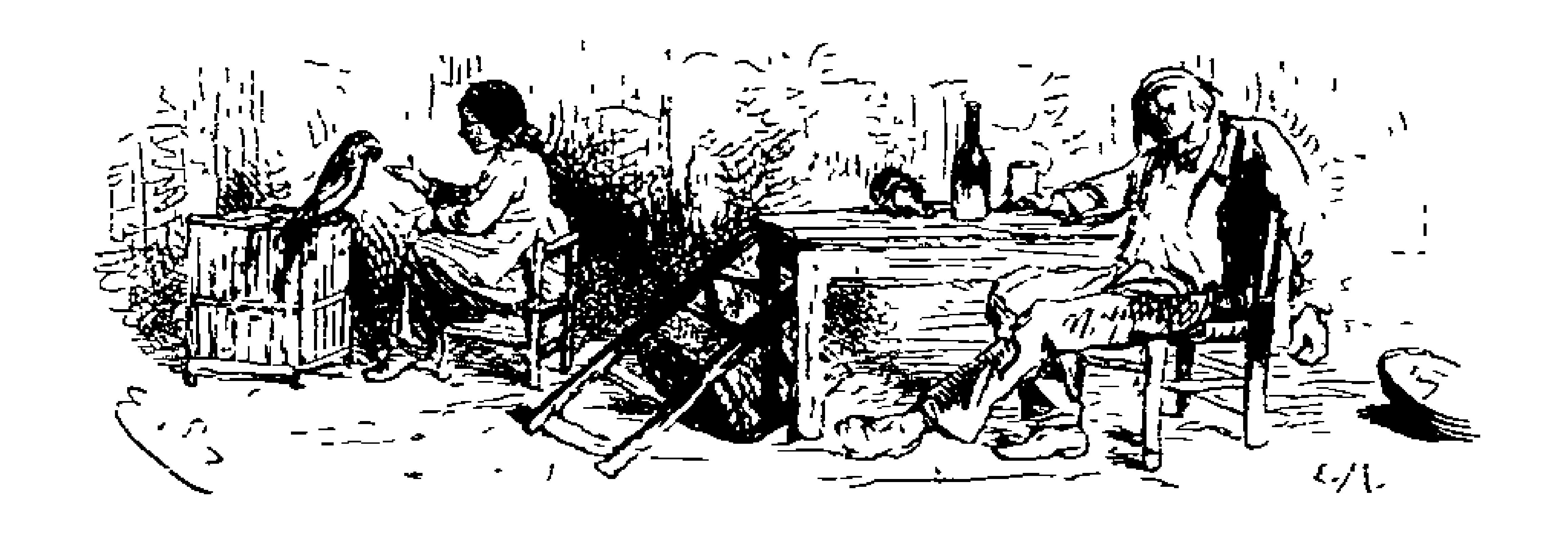
Émue du récit de Trotte-Menu, elle lui donna une belle pièce d'or, et lui promit d'aller voir sa mère.

Mme de Florac tint sa promesse, et le lendemain, Mme Bertrand la vit entrer dans sa petite chambrette si propre et si pauvre où tout respirait l'honnêteté et la vertu.

Le bonheur y pénétra en même temps que cette dame, car non-seulement elle fit soigner la veuve et pourvut à ses premiers besoins; mais dès qu'elle fut rétablie, Mme de Florac l'envoya comme lingère dans un de ses châteaux où désormais la mère et l'enfant menèrent ensemble une vie douce et facile.



LE PERROQUET



LE PERROQUET.

C'est une triste famille que la famille Michot ! Le père, M. Michot, a jadis été commis voyageur pour l'exportation, et maintenant il est petit employé dans une maison en gros de denrées coloniales, dont sa paresse et son goût pour la boisson risquent fort de le faire chasser. Mme Michot ne s'occupe que de soigner son ménage et d'élever sa fille Thérèse ; mais elle s'acquitte aussi mal de l'une que de l'autre de ses fonctions : la maison est toujours en désordre, l'ouvrage traîne et s'accumule ; la cuisine est mauvaise, et Thérèse, mal vêtue et mal peignée, passe ses journées dans l'oisiveté au lieu d'aller à l'école.

Ses parents ne prenaient aucun souci de la

voir aussi ignorante qu'un oison, alors qu'elle entrait dans sa septième année, et elle était assez déraisonnable pour se réjouir de n'avoir point à étudier comme les autres enfants.

Cependant elle s'ennuyait bien souvent.

Elle ne savait pas, cette pauvre petite Thérèse, que la récréation n'est amusante qu'autant que l'on a bien travaillé auparavant.

Son meilleur divertissement, pendant les longues journées où elle restait inoccupée, était de faire causer un gros perroquet que son père avait rapporté de ses lointains voyages.

Je dois dire que Jacquot était un animal des plus remarquables : il apprenait tout ce qu'il voulait, avec une facilité que bien des enfants auraient pu lui envier, et particulièrement Thérèse, dont la mémoire inculte ne savait rien garder. Il imitait, à s'y méprendre, le tambour, sifflait comme un merle, jurait (ce qui était fort laid), et appelait Thérèse cent fois par jour. Puis il disait : « Bonjour, monsieur; bonjour, madame, » et bien d'autres jolies choses, qu'il serait trop long d'énumérer ici. Ce n'est pas tout : il faisait des surprises en apprenant de nouvelles phrases qu'il débitait couramment, au moment où l'on s'y attendait le moins, ce qui ravissait sa petite maîtresse. Enfin, son vocabulaire était des plus variés, et l'on eût dit qu'il avait conscience de ses talents, à la manière

dont il s'en servait. Venait-il un étranger, il gardait un silence boudeur, renfonçait sa tête dans son cou, et hérissait ses plumes, à moins toutefois que la figure du nouveau venu ne lui eût agréé : dans ce cas, il laissait échapper d'une voix sonore quelque échantillon de son savoir.

Mais c'était surtout pour ses amis intimes qu'il réservait ses flots d'éloquence. Voulait-il obtenir une friandise de Mme Michot ? Il ne tarissait plus ; et cette dame, un peu blasée sur ses discours, se hâtait de le faire taire en lui accordant ce qu'il désirait.

Ces parents si peu soigneux des véritables intérêts de leur fille, avaient cependant fait quelque chose pour elle, et ils s'en targuaient à l'envi : — Ils lui avaient donné un riche parrain. — C'était un fermier fort aisé qui habitait à quelques lieues de la ville.

Michot avait fait par hasard la connaissance de ce digne homme, et à force d'instances et de cajoleries, il avait obtenu que maître Thomas tînt sur les fonts baptismaux sa petite Thérèse qui venait de naître.

Mme Michot avait vivement applaudi à l'heureux choix de son mari, et s'était jointe à lui pour fêter ce parrain providentiel, comptant bien qu'il rendrait au centuple ce que l'on faisait pour lui ; mieux encore, elle flairait un superbe héritage à la mort

du bonhomme, car il était veuf et sans enfants, et il ne pouvait manquer de s'éprendre d'une belle passion pour ce « chérubin » de filleule; il la comblerait évidemment de présents, jusqu'au jour où un refroidissement ou un coup de soleil enlèverait le précieux parrain, et laisserait Thérèse en possession de ses bonnes terres.

L'excellent Thomas ne répondit pas complètement aux espérances du ménage Michot. Il est vrai qu'il acceptait les flatteries, les bons repas, voire même une belle paire de pantoufles en tapisserie que lui fit la jeune mère; mais il se borna, en retour, à offrir quelques volailles et un panier de fruits. M. Michot jura de bon cœur en recevant le cadeau: sa femme, plus patiente, se borna à pousser un profond soupir en saisissant un des poulets par le cou pour le plumer. Il fallait savoir attendre, disait-elle; les marmots n'ayant d'intérêt que pour les mères et les nourrices, Thérèse grandirait et alors son parrain s'attacherait à elle. L'année suivante, même déception, supportée avec moins de courage par Mme Michot, toutes les munificences du fermier se bornant à un envoi de ses produits. Il ne venait presque jamais à la ville, ce qui rendait difficile à ses excellents amis les Michot de le soigner autant qu'ils l'auraient voulu. Et notez qu'il ne prenait pas un jour et ne craignait ni le chaud ni le froid.

La résignation de Mme Michot ne fut pas de longue durée, et elle devint bientôt aussi furieuse que son mari. Le couple ne se gênait pas pour invectiver le pauvre parrain : c'était un imbécile, un vilain avare, etc. Mme Michot ne cessait d'entretenir la petite Thérèse des prétendues indignités de son père spirituel. Il aurait dû lui donner ceci, cela, se rappeler la fête de sa filleule et penser au jour de l'an. L'enfant pleurait parfois de regret en écoutant sa mère, et s'associait à sa colère contre ce méchant parrain, « ce vilain avare ». C'était surtout ainsi qu'on se plaisait à le qualifier.

Enfin, un jour arriva qui remplit d'espérances ces cœurs désintéressés. Maître Thomas faisait dire à Mme Michot, par son petit vacher, qu'il viendrait le lendemain manger la soupe chez elle. On fit causer le jeune Sylvain, quoiqu'il n'eût point la parole facile, et, à force de l'interroger, on découvrit que le fermier avait à toucher en ville le prix d'une paire de bœufs, et devait faire quelques emplettes.

Mme Michot trouva le pronostic heureux, et fit bien la leçon à Thérèse pour qu'elle se montrât aux yeux de son parrain sous le jour trompeur d'un petit ange du ciel.

Maître Thomas arriva à l'heure juste, faisant retentir la maison avec son bâton ferré et ses gros

souliers. Il portait sous son bras un paquet mystérieux qu'il déposa, en entrant, sur une chaise, avec son chapeau.

Vous jugez de l'accueil qu'on lui fit !

Le brave fermier s'informa longuement de la santé de chacun : mais ses civilités s'arrêtèrent là.

Mme Michot pensa qu'il n'avait point de conversation. Il est vrai qu'elle parlait pour deux, l'entretenant surtout des perfections de sa fille. Maître Thomas l'interrompit en lui demandant si sa filleule savait coudre et prier Dieu, puis il se mit à manger pour six, quasiment sans dire un mot.

Thérèse se tenait sérieuse comme une sainte dans sa niche : elle trouva moyen cependant, en passant près du gros paquet, d'écorner un peu le papier gris qui l'enveloppait, et elle aperçut une ravissante étoffe écossaise : mais, contenant sa joie, elle vint se rasseoir tranquillement auprès de son « rustre » de parrain.

« Que cet homme est sot ! » disait intérieurement sa mère.

Il est certain que maître Thomas n'était pas un beau parleur : son esprit était pesant comme sa personne ; mais il n'était point bête, car il avait du bon sens.

Cependant, après le repas, il parut sortir un



Parrain Thomas est un vilain avare ! (Page 74.)

peu de son recueillement, et, avisant le perroquet, il demanda quel était ce curieux oiseau.

Heureuse de trouver un sujet de conversation et d'amusement pour l'après-dîner, Mme Michot répondit avec empressement et vanta les talents de Jacquot, tandis que Thérèse reprenait un ton plus naturel en parlant avec enthousiasme de son favori.

Le gros fermier, qui aimait beaucoup les animaux, se lève pour mieux voir l'oiseau. On entoure le perchoir sur lequel Jacquot, inquiet et mécontent, se livre à une gymnastique désespérée. Il monte et redescend ses barreaux avec agitation, se balance sur ses pattes, mais ne répond pas un mot aux injonctions de Mme Michot qui l'excite à parler. Thérèse essaye, à son tour, sans plus de succès :

« Et pourtant, s'écrie la petite fille, il sait de si jolies choses! Il répète tout ce qu'il entend dire. Allons, parle, Jacquot, tu auras du sucre! »

Et elle lui tire la queue.

L'oiseau pousse un cri de colère, et se retourne pour défendre sa queue.

Thérèse reprend :

« Et dire qu'il répète si bien tout ce qu'il entend! »

Maître Thomas, sans faire attention aux doléances de sa filleule, tire une amande de sa poche : le perroquet agrée le cadeau, le place dans

sa patte droite, et avant de le manger, relevant la tête d'un air digne, laisse tomber ces mots:

« Parrain Thomas est un vilain avare ! »

Mme Michot eut un éblouissement, et, sans trop savoir ce qu'elle faisait, jeta son mouchoir sur le maudit animal, qui répéta alors sous le voile, d'une voix de ventriloque, sa malencontreuse apostrophe :

« Parrain Thomas est un vilain avare! »

Maître Thomas ne dit rien; il prit son chapeau et sa canne, sans oublier la robe écossaise, et sortit de chez les Michot, trop consternés pour essayer de le retenir.

Je crois qu'on tordit le cou à Jacquot; mais le parrain n'en était pas moins parti, et je me suis laissé dire que depuis il n'a jamais donné signe de vie à la famille Michot.



LA BARQUE



LA BARQUE.

Jacques disait un jour à sa sœur Noëmie :

« Ah! que je voudrais être dans la barque du père Roudet, pour essayer le beau bateau que bon papa m'a donné !

— Mais, lui répondit Noëmie, tu sais bien que maman nous a défendu de nous approcher de la rivière quand nous sommes seuls.

— C'est vrai, ma sœur; mais c'était l'année dernière qu'elle nous disait cela, quand nous étions petits. Maintenant, nous sommes grands. »

Jacques n'était pas bien convaincu de ce qu'il avançait, mais il avait envie de voir si son bateau tiendrait sur l'eau.

« Nous pourrions toujours le demander à maman, qui est là dans le salon, objecta Noëmie en jetant un regard du côté de la maison.

— Non! s'écria Jacques vivement, ça lui rappellerait sa défense : tu as une très-mauvaise idée. »

Noëmie, qui se laissait toujours dominer par son frère, abandonna aussitôt son avis.

Cette petite scène se passait au bord de la Garonne, devant la jolie maison de campagne de M. Delvas, dont l'une des fenêtres ouvertes laissait échapper les sons d'un piano. C'était la mère de Jacques et de Noëmie qui jouait ainsi, pensant que ses enfants n'avaient pas besoin d'une plus étroite surveillance; elle venait de temps en temps jeter un coup d'œil sur leurs jeux et s'assurer seulement qu'ils n'approchaient point de la rivière qui coulait à une faible distance de la maison. C'est une fort belle rivière, très-large et très-profonde, sur laquelle passent sans cesse des bateaux de toutes formes et de toutes dimensions.

Jacques ne rêvait que navigation, promenades sur l'eau, pêche à la ligne, etc., et son père disait quelquefois, en lui donnant une petite tape sur l'oreille, qu'il ferait un fameux marin; mais, en attendant qu'il devînt amiral, sa mère l'empêchait de se noyer, ce qui aurait, du reste, beaucoup nui à sa future carrière, et cette malheu-

reuse rivière était un sujet de luttes continuelles.

Ne pouvant aller sur l'eau autant qu'il l'aurait souhaité, Jacques avait au moins obtenu d'y faire naviguer de petits bateaux dont il réglait la marche au moyen d'une longue ficelle : encore ne pouvait-il se livrer à ce jeu qu'à de certaines conditions, dont la première était d'avoir sa bonne ou un de ses parents avec lui. Sa sœur, de goûts plus tranquilles, prenait cependant un certain plaisir à ce divertissement ; d'ailleurs, elle ne savait pas se passer de Jacques et le suivait partout.

Elle le suivit donc, lorsqu'après quelques minutes d'hésitation, il se dirigea vers la terrasse, incapable de résister plus longtemps à la tentation d'essayer son bateau neuf.

Désobéissance inutile, car la marée était basse et laissait le pied de la terrasse complétement à sec, ce qui rendait impossible de faire voguer le bateau.

Il est à remarquer qu'on s'arrête rarement dans l'accomplissement d'une mauvaise action, et que les obstacles que l'on rencontre, au lieu de servir d'avertissement, ne font que stimuler la volonté de la commettre. (C'est pourquoi, mes enfants, je vous conseille de ne jamais commencer à faire quelque chose de mal.)

Jacques, qui avait balancé beaucoup avant de passer la grille, hésita infiniment moins à descendre le *Peyrat*, sorte de pente pavée qui sert d'embarcadère et dont l'extrémité plonge dans l'eau.

Sa sœur lui fit observer qu'il risquait de glisser sur les pierres humides.

« Tu as raison, répondit-il ; aussi je vais entrer dans le bateau de Roudet, c'est bien moins dangereux ; d'ailleurs, être dans un bateau attaché ou sur la terrasse, c'est absolument la même chose. »

Ce beau raisonnement ferma la bouche à Noëmie, et elle n'insista pas davantage.

Un instant après, Jacques l'appelait d'un ton joyeux et animé :

« Viens donc, Noëmie, regarde comme il va bien ; il y a de toutes petites vagues qui le font danser gentiment, et puis il penche comme s'il courait des bordées ! »

Noëmie s'avança un peu, et finalement craintive et mal à l'aise, alla se placer à côté de son frère.

Jacques ne se sentait pas de joie ; son bateau neuf se comportait à merveille pour une première traversée. Mais, chut ! voici un steamer qui passe, troublant la rivière de son puissant remou. Comment le frêle esquif supportera-t-il cette terrible tempête ? Jacques se le demande avec anxiété, et, tout rouge et palpitant d'émotion, il suit des yeux

les larges ondulations qui vont atteindre le petit navire.

Noèmie s'absorbe dans la même contemplation. Une, deux, trois! ça y est! Le bâtiment en miniature reçoit vaillamment le choc. En vain l'eau a passé par-dessus, menaçant de le submerger, il se relève fièrement.

« Mais voilà que nous dansons nous-mêmes! Dieu, que c'est amusant!

— Est-ce qu'il n'y a pas de danger? demanda timidement Noëmie.

— Que tu es bête! répond le futur marin. — Bravo! bravo! Ah! s'il y avait toujours des bateaux à vapeur! »

Celui-là est déjà loin, et les oscillations ont cessé. N'y en a-t-il point un autre tout au loin, à la pointe? Non : c'est la fumée d'une usine, et il ne faut pas compter sur une seconde diversion du même genre.

« Si nous retournions à terre? proposa Noèmie. Mais il me semble que le bateau s'est éloigné du Peyrat?

— C'est le remou du bateau à vapeur qui nous a fait changer de place, reprit Jacques du ton d'un marin expérimenté qui donne des renseignements. Je vais tirer l'amarre pour nous rapprocher du rivage. »

Mais comme il exécutait sa petite manœuvre

d'un mouvement vif et adroit, je dois l'avouer, sa stupeur fut grande en retirant un morceau de corde mouillée. L'amarre était rompue; et le bateau, déjà un peu distant du bord, s'en écartait doucement, emporté par le courant.

Noëmie, qui ne s'était pas d'abord rendu compte de la situation, la devina à l'air méditatif de son frère.

« Il faut appeler, dit-elle en tremblant; maman nous entendra et l'on viendra à notre secours.

— Garde-t'en bien, s'écria Jacques, nous serions grondés : attends plutôt. Il faut du sang-froid dans notre état; le bateau va virer, alors l'arrière touchera sans doute le bout du Peyrat, et nous serons sauvés. »

Il parlait avec assurance, et, comme toujours, il sut en imposer à sa trop crédule compagne.

Mais la suite ne justifia pas ce qu'il avait avancé. Le bateau, entraîné par le courant, tourna dans le sens opposé à celui que Jacques avait prévu, et les emporta au beau milieu de la rivière.

Voilà donc nos petits imprudents au fil de l'eau, trop loin pour demander du secours, et d'ailleurs tellement abattus par une aventure aussi extraordinaire, qu'ils restèrent d'abord stupides à se regarder sans rien dire. Dans ce moment, un regret poignant de sa faute traversa le cœur de Jacques. Mais il n'y a pas grand mérite à se re-

pentir lorsque le châtiment est déjà commencé ; et Dieu ne l'en tint pas quitte à si bon marché : il fallait maintenant subir toutes les conséquences de sa coupable désobéissance.

Jacques détourna la tête pour que sa sœur ne vît pas les larmes qui roulaient dans ses yeux. Du reste, ce premier moment d'abattement fut court, car il pensa qu'un homme ne doit jamais perdre courage, et surtout un marin.

Mais, pendant ce temps, Noëmi, qui n'avait pas d'aussi bonnes raisons pour soutenir sa fermeté, faisait des réflexions bien différentes, et finissait par éclater en sanglots.

« Allons, allons, petite, lui dit son frère, il ne faut pas que les passagers troublent la manœuvre de l'équipage par leurs criailleries. C'est moi qui commande à bord. Assieds-toi sur le banc du milieu et tiens-toi en repos. »

Noëmie, sans faire attention à ce qu'il disait, se sentit rassurée par l'attitude de ce capitaine improvisé, qui, fier de son importance, saisit la barre et gouverna à terre. Mais comme il n'y avait ni rames ni voiles, le gouvernail ne put avoir grande influence sur la marche du bateau : il tourna seulement un peu sur lui-même, et continua à dériver tranquillement.

Les enfants ne reconnaissaient déjà plus les maisons et les arbres qui leur étaient familiers.

Noëmie, rompant le silence, dit à son frère :

« Est-ce vrai, ce que j'ai appris dans ma géographie avec Mlle Revet, que les fleuves vont se jeter dans la mer, qui est si grande, si grande, qu'on n'en voit pas le bord? »

Jacques n'osa pas dire non, et elle reprit, avec des larmes dans la voix :

« Mais alors, si nous continuons comme cela, nous irons jusqu'à la mer, et papa et maman n'entendront plus jamais parler de nous! »

Son frère, assez ému personnellement de cette idée, lui répondit pour la consoler :

« Peut-être que nous trouverons une île déserte, comme Robinson Crusoë. »

Leur conversation fut interrompue par un gros bateau qui passait, et ils eurent bien peur en songeant qu'il pouvait renverser leur frêle embarcation. Il semblait venir droit sur eux.

Les enfants fermèrent les yeux pour ne pas le voir, et quand ils les rouvrirent, ils s'aperçurent que le gros bateau était déjà loin. A ce moment, Jacques s'écria :

« Je vois une bouée ! »

Et ils résolurent de s'y accrocher pour ne pas aller jusqu'à la mer.

Hélas! en approchant, ils découvrirent avec un effroi mêlé de dégoût que c'était le corps d'un che-

val mort que le flot entraînait. Ce spectacle leur causa une impression fort désagréable, et ils se mirent tous deux au fond de la barque pour ne plus voir les gros bateaux et les vilaines bêtes noyées. Là, ne pouvant plus contempler que le ciel, et n'étant distraits par rien, ils se prirent à penser avec amertume à l'inquiétude de leurs parents. Comme on devait les chercher ! consulter les voisins ! interroger les passants ! Il leur semblait qu'il y avait bien longtemps qu'ils avaient quitté la maison paternelle ! Noëmie s'écria qu'elle avait grand appétit, et Jacques se sentit immédiatement des tiraillements dans l'estomac, quoiqu'il n'y eût pas songé auparavant. L'imagination aidant, ils se crurent bientôt tout près de mourir de faim. Et cependant, en réalité, l'heure de leur dîner n'avait pas encore sonné. Ajoutez à cela que le soleil baissait, et que l'idée de flotter dans les ténèbres pour se réveiller le lendemain matin en plein Océan leur causait une mortelle frayeur.

Assis l'un à côté de l'autre, mornes et désolés, ils pleuraient par instants, et ne se calmaient que pour recommencer peu après avec plus d'éclat.

Jacques avait abandonné son rôle de capitaine de navire, et, de même que Noëmie, il appelait d'une voix plaintive son père et sa mère.

Comme ils étaient tombés dans une sorte de prostration douloureuse, assis au fond du bateau, la tête dans leurs mains, un choc violent, suivi d'un juron formidable qui roula comme un coup de tonnerre, les arracha à leur triste engourdissement.

« Nous sommes perdus! s'écria Noëmie, qui croyait voir entrer l'eau à gros bouillons dans la barque défoncée.

— Tiens-toi à moi, » lui dit son frère par un instinct de protection qui lui faisait honneur dans ce moment de trouble.

Au même instant, un homme vêtu d'une vareuse rouge sauta lourdement dans leur bateau.

« Mille millions de sabords! on regarde où on va. Ma yole n'est pas une puce, que je crois ! »

Mais il s'arrêta dans son discours à la vue des enfants.

Noëmie en profita pour lui dire d'un ton suppliant :

« Pardon, mon bon monsieur, nous ne l'avons pas fait exprès.

— Qu'est-ce que c'est que ces marmots qui se promènent comme ça sur la rivière? »

Noëmie, qui se sentait rassurée par la présence du pêcheur, malgré sa mine rébarbative et sa



Mille millions de sabords! (Page 86.)

grosse voix, prit encore la parole pour lui raconter leur histoire.

« Je vois bien ce qu'il en est, petits malheureux : le bon Dieu vous a punis de ce que vous avez désobéi à vos parents, qui doivent tout de même avoir les sens joliment tournés à c't' heure, par rapport à vous. Je vas vous ramener sans *espérer* davantage. »

Et là-dessus, il prend ses avirons et se met à nager vigoureusement, tout en ajoutant :

« C'est égal, si vous étiez les miens, je vous donnerais pour souper une bonne fouettée avec un vime ou un bout d'amarre. Qu'il n'y a rien de tel pour apprendre aux enfants le respect et l'obéissance. »

Comme il répétait cette théorie d'éducation de diverses manières, les enfants finirent par craindre qu'il ne passât à la pratique, et Noëmie lui dit :

« Mon bon monsieur le pêcheur, ne nous faites pas de mal; bien sûr nous serons sages à l'avenir. »

Mais Jacques, le prenant de plus haut, s'écria d'un air résolu :

« Si vous la touchez, je vous donnerai un fameux coup de pied! »

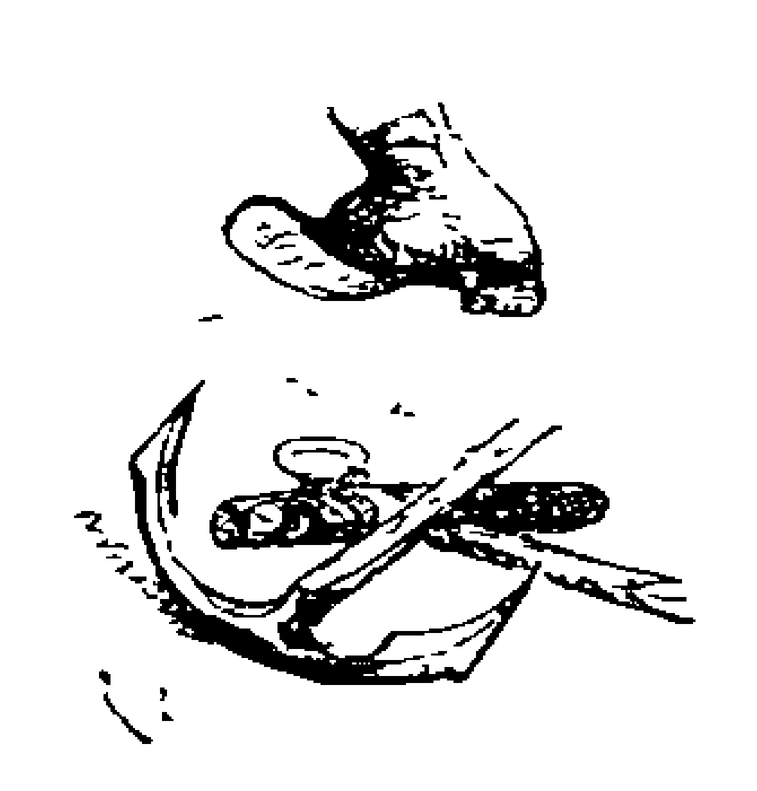
Le pêcheur, le voyant si fier malgré sa petite taille, se mit à rire bruyamment.

Cependant on approchait de la maison, et bientôt les enfants, pénétrés du souvenir de leur faute et des dangers qu'elle leur avait fait courir, aperçurent un spectacle qu'ils ne devaient jamais oublier.

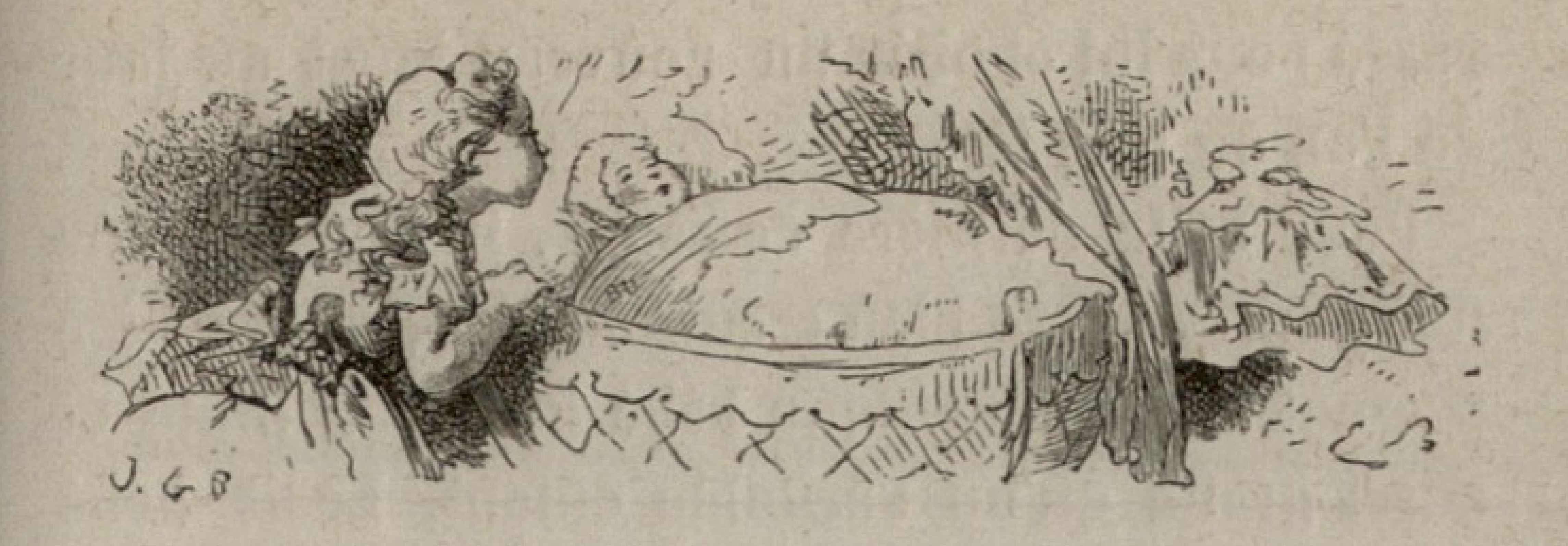
Tout le monde était rassemblé sur la terrasse ; M. Delvas soutenait sa femme prête à se trouver mal de joie en revoyant ses enfants sains et saufs. Derrière eux, les domestiques de la maison levaient les bras au ciel en poussant des exclamations, la bonne pleurait, et la paysanne disait qu'il fallait aller porter un cierge à l'église pour remercier la sainte Vierge. C'était un bruit et une confusion inexprimables.

En voyant les inquiétudes qu'ils avaient causées par leur coupable étourderie, et surtout en embrassant le visage pâli de leur mère, les enfants fondirent en larmes. Jacques s'accusa généreusement de tous les torts : du reste, on était trop heureux de leur retour pour songer à les gronder. Le brave pêcheur fut congédié avec une belle pièce d'or et beaucoup de remercîments ; puis on fit dîner les enfants, après quoi on se hâta de les coucher dans leurs petits lits blancs. Ils furent enchantés de s'y retrouver le lendemain matin, au lieu de se réveiller dans une île déserte environnée de grandes vagues, comme ils l'avaient si fort appréhendé.

Malgré le conseil de Cadet le pècheur, ils ne reçurent point de fouettée, mais croyez que la leçon leur suffit. Jacques est même complétement dégoûté de la marine, et décidément il préfère être soldat.



LE BAPTÊME DE LA POUPÉE



LE BAPTÊME DE LA POUPÉE.

Les bons papas ont toujours été connus pour gâter horriblement leurs petits-enfants. S'agit-il de les punir ou d'exiger d'eux quelque chose qui ne leur convient pas? Plus de bons papas! C'est en vain que les parents invoquent leur autorité, réclament leur intervention, ils se récusent, ils disparaissent : cela ne les regarde pas, ils n'y entendent rien, etc. Mais s'agit-il de gâter ces petits personnages, de leur faire une surprise ou un cadeau? Le bon papa se retrouve aussitôt et déclare que c'est son affaire exclusive.

M. d'Ormesson, grand-père de la petite Léonie, ne savait qu'inventer pour gâter sa petite-fille. Il lui avait donné tant de choses, qu'il était embar-

rassé pour lui choisir un nouveau jouet au jour de l'an ou à sa fête.

Pour cette dernière occasion, il imagina une fois, après s'être bien creusé la tête, de lui faire présent d'un magnifique bébé fort bien imité et aussi grand qu'un véritable enfant. Ledit bébé était de plus muni d'une superbe layette : rien n'y manquait : langes de flanelle, langes piqués, petits béguins, brassières, voire même la robe et le bonnet de baptême.

Notre poupon revêtu de tout cela, et mollement couché dans son berceau doublé de soie bleue, semblait être un bébé en chair et en os, si bien qu'Alfred, le grand frère de Léonie, un peu farceur de son naturel, proposa de le faire porter à M. le curé, qui, assurément, ne saurait lui refuser le baptême, s'engageant même à servir de parrain. La petite Léonie respectait trop la religion pour songer à une mystification aussi criminelle, sans compter que son grand frère le sous-lieutenant était lui-même incapable de s'y prêter. Il disait cela seulement pour rire, et sa plaisanterie suscita l'idée de faire une espèce de baptême à la poupée, c'est-à-dire de lui donner un nom et de réunir dans une petite fête toutes les amies de Léonie parmi lesquelles on choisirait une marraine.

La troupe joyeuse des jeunes invitées arriva à

l'heure dite, et la réunion s'ouvrit par une grande discussion sur le nom à donner à la poupée. L'une voulait l'appeler Clarisse, l'autre Marguerite, une troisième Charlotte. La vieille Nanette, nourrice de Mme d'Ormesson qui avait trouvé dans sa maison une heureuse retraite, proposa Pétronille. Un cri d'horreur l'accueillit; mais Nanette, sans se déconcerter, affirma que c'était un fort joli nom très à la mode dans son village; néanmoins il fut repoussé à l'unanimité.

Le jeune sous-lieutenant, abandonnant un instant le livre qu'il lisait, suggéra alors celui de Coralie; mais ce nom n'eut aucun succès: on prétendit qu'il était laid et prétentieux. Alfred se fâcha tout rouge, déclarant qu'il était au contraire ravissant, et il ajouta fort impoliment que ces demoiselles étaient des pimbêches dépourvues de goût. Il alla même jusqu'à menacer de se récuser comme parrain.

Le cas était grave, car lui seul pouvait remplir ce rôle important : enfin on l'apaisa, et la discussion tumultueuse reprit son train jusqu'à ce que Léonie eut réuni tous les suffrages en faveur du nom de Marie. Alfred y acquiesça, en maintenant toutefois que le nom de Coralie était bien plus joli, mais trop beau, en vérité, pour une sotte poupée de carton.

On allait procéder à la cérémonie, lorsque Lucie, amie intime de Léonie, prétendit qu'il fallait

absolument que chacun eût un bouquet; et M. et Mme d'Ormesson ayant déclaré de leur côté qu'ils n'entendaient pas que l'on dévastât leur beau jardin, on se rabattit sur les fleurs des champs. Il n'était pas difficile de s'en procurer. La maison de M. d'Ormesson était une des dernières de la ville, et au bout du jardin se trouvait une petite porte qui donnait en pleine campagne. On n'avait qu'à traverser un chemin peu fréquenté, pour se trouver dans une belle prairie entourée de haies vives où les marguerites et les boutons d'or croissaient en abondance.

A peine la porte fut-elle entr'ouverte, que la bande joyeuse des enfants s'élança dans les hautes herbes, cueillant de droite et de gauche une abondante moisson de fleurs.

Seule, Léonie plus posée dans ses manières, sortit après les autres, en tirant soigneusement la porte derrière elle pour que les animaux du voisinage ne vinssent pas ravager les plantes rares de son bon papa.

Comme elle prenait cette sage précaution, elle aperçut par terre un petit paquet que ses compagnes n'avaient pas remarqué. Ce petit paquet, d'une forme peu déterminée, et qui semblait au premier abord composé d'un morceau d'indienne passée, et de linges d'une blancheur équivoque, s'agitait étrangement.

Léonie s'arrêta tout interdite.

« Qu'est-ce que cela pouvait bien être? Et qu'est-ce qui s'agitait ainsi là-dessous? »

Comme elle s'adressait ces questions, et n'osait les résoudre en touchant le mystérieux paquet, un cri plaintif en sortit tout à coup et remua d'une profonde émotion le cœur compatissant de la petite fille. La figure rouge, les mains tremblantes, Léonie se baisse et soulève un bout de toile : « Ciel! un pauvre petit enfant! Il pleure, on dirait qu'il appelle sa mère. »

Léonie le prend dans ses bras tout doucement, tout doucement, pour ne pas lui faire mal; elle l'embrasse, et il lui semble que le petit être lui rend ses caresses. Mais comme il ne fait que crier de plus en plus fort, Léonie devine qu'elle lui prodigue de vaines consolations, et que l'enfant a grand faim. Alors elle l'apporte à la maison, et raconte à sa maman ce qui est arrivé.

Mme d'Ormesson appella la vieille Nanette qui eut bientôt calmé le marmot avec quelques cuillerées de lait. Tout le monde se réunit autour de lui, et M. d'Ormesson se mit à interroger les uns et les autres sur cette singulière trouvaille : mais personne ne put lui donner le moindre renseignement sur les parents du pauvre petit. Assurément, ils n'étaient pas de l'endroit, et rien ne portait à croire qu'on pût jamais les retrouver. Une

des femmes de la maison proposa de le porter à l'hospice, mais Léonie éclata en sanglots, et M. d'Ormesson, de s'écrier qu'il ne voulait pas qu'on la chagrinât lorsqu'elle montrait un si bon cœur et de si heureuses dispositions. Léonie songea immédiatement à profiter de celles de son grand-père. Se suspendant à son cou, la voilà qui lui parle à l'oreille en ponctuant son discours de quelques baisers. Savez-vous ce qu'elle lui disait, la petite enjoleuse, tandis qu'il souriait en branlant sa tête vénérable?

« Bon papa, donne-moi le petit enfant pour ma fête, et tu ne me donneras jamais rien à l'avenir. Je n'aime plus les poupées ni les joujoux; je ne veux plus de belles robes ni de bonbons, mais donne-moi le petit enfant que je puisse le soigner, l'élever, le caresser. Je serai sa petite maman, vois-tu, et avec l'argent que tu me donneras, (car pour l'argent, j'en veux bien encore à cause de lui) j'achèterai tout ce qu'il lui faudra ; mais fais qu'on me le laisse, je t'en prie : empêche surtout qu'on le mène à l'hospice. Donne-le-moi, tu seras le meilleur des bons-papas, et moi je serai la plus heureuse des petites filles. »

M. d'Ormesson ne sut pas résister aux supplications de Léonie, et décida les choses comme elle le désirait.

« Mais il faut un berceau ! Mais il faut une layette ! » s'écria la vieille nourrice.



Léonie le prend dans ses bras. (Page 99.)

— Tout est prêt, répondit vivement la petite Léonie, en montrant la poupée que l'on avait oubliée. »

En un tour de main, Marie est tirée sans façon de son riche berceau, dépouillée de ses jolis langes, et reléguée au haut d'une armoire.

On lui prit tout, à cette malheureuse poupée, même son nom qui fut donné à l'enfant trouvé. Et il y eut un véritable baptême ! Mais cette fois-ci Léonie fut la marraine, et édifia l'assistance par l'air sérieux et recueilli avec lequel elle promit à M. le curé de servir de mère à ce pauvre petit enfant que le bon Dieu avait placé sur son chemin.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que Léonie retira beaucoup plus de joie de l'œuvre charitable qu'elle avait entreprise, que n'auraient pu lui en procurer les babioles inutiles dont elle avait fait le sacrifice pour suivre le mouvement de son cœur.

Essayez de faire de bonnes actions, mes enfants, et vous verrez qu'elles donnent plus de satisfaction que tous les jouets possibles.



LA RÉVOLUTION CHEZ M. CHOPART



LA RÉVOLUTION CHEZ M. CHOPART.

Mlle Armandine Tribon, rentière, qui habitait la rue des Trois-Frères dans la petite ville de R***, disait à sa servante Margoton :

« A quoi pensez-vous, ma fille, de n'avoir pas encore mis votre rôti? Croyez-vous que nous soyons jour de jeûne? Ou la lessive de demain vous fait-elle tourner la tête par avance?

— Excusez, not' dame, j'attendons que la cloche de M. Chopart sonne la récréation de trois heures : c'est toujours à c't' heure que je mettons le rôti pour qu'il soit cuit comme il faut, et, sauf vot' respect, j' le mettrons point avant. »

Mlle Armandine Tribon ne répondit rien, trouvant évidemment la chose sans réplique ; mais la

vénérable demoiselle s'assit d'un air préoccupé à sa fenêtre ouverte au rez-de-chaussée. Elle tricotait un bas, et chaque fois qu'elle prenait une de ses aiguilles logée entre sa tempe et son bonnet monumental, elle jetait un long regard dans la rue solitaire. Quand je dis solitaire, je me trompe car voici venir un bon vieux qui se traîne assez péniblement en s'appuyant sur une canne solide.

« Bonjour, voisin, s'écrie Mlle Armandine, j'aime à voir que vous faites vos cent pas pour obéir au docteur.

— Ne m'en parlez pas, ma voisine : il me semble, parole d'honneur, que j'en ai fait plus de mille, aujourd'hui. Il m'a dit comme ça, cet animal de docteur : « Capitaine, il faut faire de l'exercice, ou vous vous rouillerez. Je vais vous assigner une heure de promenade (avec les anciens soldats c'est ainsi qu'il faut procéder) ; vous marcherez depuis le passage de la diligence, jusqu'à ce que vous entendiez sonner la cloche de l'institution Chopart ; c'est la consigne. » Et la satanée cloche, on dirait qu'elle est en retard cette fois-ci.

— Impossible, réplique Mlle Armandine ; M. Chopart règle le soleil. »

Des cris affreux partant d'une maison adjacente, interrompirent la conversation.

« Bon, Mme Verduret qui se querelle encore avec sa petite Fanny ! Est-on heureux, mon voisin,

de n'avoir point d'enfants! Ça crie, ça casse, ça dérange, ça salit, que c'est une misère!

— Ah! certes, vous avez bien raison, approuva le vieux célibataire.

— J'ai faim, maman, disait Fanny, je veux goûter.

— Mais, ma fille, il n'est pas encore l'heure, puisque la cloche de M. Chopart n'a pas encore sonné.

— Ça m'est bien égal, sa bête de cloche, j'ai faim, je veux manger, reprenait l'enfant.

— Voilà qui est tout de même drôle, murmura Mlle Armandine d'un air pensif.

— Mon Dieu, je regrette de ne pouvoir vous dire l'heure exacte, mademoiselle, mais j'ai oublié de remonter ma montre.

— La mienne, capitaine, est chez l'horloger. » Mlle Armandine se recueillit un instant, puis enfin prenant un grand parti :

« Ma fille, dit-elle à Margoton, mettez vos sabots, et allez vous en demander l'heure juste à la poste, car l'église ne va plus depuis que le sacristain est malade.

— On y court, madame, » s'écria Margoton qui commençait, comme sa maîtresse, à flairer quelque chose d'étrange:

Toutes constatations faites, il était cinq heures, et la cloche de M. Chopart, qui sonnait habituel-

lement à quatre heures précises. ne s'était pas fait entendre. Qu'avait-il donc pu se passer à l'institution modèle « située en bon air, à un kilomètre de la ville, » comme disaient les prospectus de l'établissement?

En ce jour mémorable. M. Chopart se trouvait seul chargé de la responsabilité d'une trentaine de gamins entre sept et quatorze ans. C'était trop pour son caractère débonnaire qui faisait la joie et la sécurité des tendres mères de R*** ; et l'excellent homme n'eùt pas suffi à la direction de cette jeunesse turbulente, sans l'aide intelligente que lui apportait M. Ribert. jeune professeur attaché à son institution.

Malheureusement pour son chef, une affaire de famille avait forcé M. Ribert à s'absenter momentanément. Les enfants l'avaient vu partir avec une satisfaction malicieuse qui s'exprima d'une façon fort inconvenante dès qu'il ne fut plus à portée de les entendre.

« Que le diable l'emporte!

— Puisse-t-il verser dans un fossé plein d'eau et être mangé par les grenouilles! disaient les uns.

— Puisse-t-il se marier! ou faire un riche héritage! disaient les plus charitables.

— Puisse-t-il ne jamais revenir! reprenait-on en chœur. »

Enfin, il était parti pour l'instant, et c'était toujours cela de gagné. On avait espéré que ce départ vaudrait à l'institution un jour de congé. Mais comme il arrive souvent en ce monde, on avait espéré au delà du probable, et M. Chopart, bien chapitré par M. Ribert qui connaissait les inconvénients de l'oisiveté, n'accorda qu'un demi-congé. Il devait y avoir classe de deux à quatre heures, et étude le soir; cette ennuyeuse étude du soir pendant laquelle les paupières sont si lourdes et les doigts si raides : « en vérité c'était dégoûtant. » Ainsi s'exprimaient ces messieurs; et dès lors la journée, commencée par une déception, s'annonça fort mal.

L'orage grondait sourdement. Néanmoins les mauvaises dispositions des écoliers ne se traduisirent d'abord que par une espèce de farce, faite par eux à la grosse Victoire, cuisinière de M. Chopart qui, du reste, savait mieux que M. Ribert lui-même leur tenir tête à l'occasion.

Cette femme ayant eu l'imprudence de passer par la salle où ils se trouvaient, les gamins l'arrêtèrent en criant de toutes parts :

« Si tu veux t'en aller, vilaine laveuse de vaisselle, il faut nous jurer de supprimer les soupes blanchies, les purées à la colle, et les autres saletés de ton invention. » Et se prenant par la

main, ils formaient autour d'elle une ronde infernale.

Mais la vaillante cuisinière sans se troubler :

« Laissez-moi, tas de morveux, propr' à rien, mal-appris ! » Et d'un beau coup de poing, elle rompt le cercle et s'échappe par cette brèche avec les honneurs de la guerre.

Malgré le peu de succès de cette petite escarmouche, un pareil incident avait mis tout le monde en train. Un instant avant, on s'ennuyait, on s'ennuyait beaucoup ; maintenant on commençait à s'amuser et on aspirait vaguement à faire quelque chose d'extraordinaire.

Mais quoi ?

Là était la question.

Un certain désir de lutte et de tapage animait tous ces jeunes esprits, mais ils ne savaient comment l'exprimer, ni quelle forme lui donner.

« Qu'allons-nous faire ? » disaient-ils. Et chacun cherchait à part soi une belle invention.

« Si nous jouions à la main chaude ? » hasarda le petit André.

Il fut sifflé outrageusement.

L'offre d'un Colin maillard général subit le même échec : on la trouva puérile et sotte, quoique la veille encore elle eût été bien accueillie. Mais non, ce n'était pas cela, et aucun des jeux habituels ne répondait aux aspirations du moment. Il fal-

lait un jeu tout neuf, plus intéressant, plus émouvant.

Le jeune Théocrite Leroux, petit bossu qui en voulait secrètement à tout le monde, à cause de sa bosse, quoique le monde en fût, en vérité, bien innocent, s'écria enfin :

« Si nous faisions une révolution ! »

Les écoliers répondirent d'une seule voix :

« Tu y es ! C'est cela, c'est cela ! Faisons une révolution ! »

Jacques, le fils du médecin, qui était un garçon d'imagination, ajouta tout d'une haleine :

« Oui, une révolution comme à Paris, avec des barricades et un drapeau. Et on chantera la *Marseillaise!* Je la sais d'un bout à l'autre, moi !

— Nous casserons tout ! ajouta un nommé Laurent.

— Oui ! oui ! » approuva le chœur en battant des mains.

Quelqu'un reprit :

« Nous renverserons le buste de M. Chopart : cela se fait toujours ainsi dans les grandes révolutions. Papa me l'a dit, et il s'y connait, car il est garde-national.

— Et on mettra les provisions en commun ! » marmotta le gros Laurent; c'était un garçon peu favorisé du sort (ou de ses parents), et qui n'avait jamais la moindre friandise a croquer.

Beaucoup de protestations s'élevèrent contre cette proposition. Celles d'Anatole de Bois-Brûlé qui avait des gâteaux à la crème dans son pupitre, et de Thomas, le fils de l'épicier, richement approvisionné de sucre-candi et de pruneaux, se distinguèrent par leur véhémence ; et ce dernier même, plus prudent qu'Anatole qui comptait sur son courage pour défendre ses trésors, commença à se sentir dégoûté des révolutions : il en avait déjà assez.

Comme la discussion continuait au sujet du partage des provisions, et que les conjurés étaient au point d'en venir aux coups, Théocrite eut l'habileté d'apaiser les esprits en proposant d'ajourner la question, et il dit tout bas à Laurent :

« Gros bêta, avais-tu besoin de parler de cela au risque de tout gâter? Quand la révolution sera en train, tu iras chipper les gâteaux et personne n'y fera attention. »

Laurent subjugué, baissa la tête et s'en alla dans un coin attendre le bon moment.

Tout-à-coup, un petit s'avisa de demander naïvement « pourquoi qu'on faisait la révolution, » et ajouta « qu'il fallait avoir une raison. »

Il y eut quelques minutes d'un silence pénible, et le mot de « mouchard » circula dans l'assemblée. Enfin Théocrite qui était décidément un gar-

çon d'avenir, tira de sa bosse, je suppose, l'inspiration suivante :

« Nous faisons une révolution, dit-il, contre les tyrans, et pour le triomphe de nos droits. Il faut nous coaliser ensemble, afin qu'un seul homme ne puisse pas régner despotiquement sur nous qui sommes trente. Il faut imposer par la force nos conditions à M. Chopart. »

Des murmures d'admiration se firent entendre, et les enfants ébahis échangèrent entre-eux des regards qui signifiaient : « Il est bien fort celui-là. »

Théocrite, enivré des suffrages de ses condisciples, sentit à ce moment le besoin de se donner un piédestal, (ingénieux moyen de remplacer les trônes avec avantage, depuis qu'ils sont passés de mode) et il monta sur une table boiteuse pour continuer son discours.

« Ces conditions doivent être les suivantes, reprit-il avec un sérieux imperturbable....

— Il faut les écrire ! » s'écrièrent plusieurs voix.

Et on appela Thomas qui passait pour la plus belle main de la pension.

Mais ce dernier se cacha derrière son pupitre, autour duquel il montait la garde, depuis qu'on avait menacé l'intégrité de son sucre-candi. (Sans compter qu'il avait peur d'être compromis dans la suite par son écriture.)

Plusieurs se récusèrent sous divers prétextes, mais en réalité pour la même raison. Enfin un benêt (il y en a toujours, dans les révolutions, et beaucoup même) consentit à se charger du rôle de secrétaire, et l'orateur dicta au milieu de l'attention générale :

« ARTICLE PREMIER.

« Monsieur Chopart s'engage à renvoyer M. Ribert parce qu'il ne nous va pas.

« ARTICLE 2.

« Victoire, l'odieuse maritorne, sera mise à la porte tout de suite. Elle a grièvement offensé les soussignés par un abus de soupes blanchies, et une ridicule parcimonie de sucre dans les poires tapées.

« ARTICLE 3.

« Son mari Jean est grâcié en considération de sa bêtise naturelle; mais il devra cirer avec plus de soin les chaussures des soussignés, les jours de fête et de sortie.

« ARTICLE 4.

« L'étude du soir est supprimée, comme indigeste et embêtante.

« ARTICLE 5.

« Il y aura une amnistie générale pour les carreaux cassés, les pensums et les retenues. Nous entrons dans une ère nouvelle de liberté et de

progrès : il est convenable que ces bagatelles faisant partie de l'ancien régime soient jetées dans l'oubli.

« ARTICLE 6.

« On aura du poulet et du plat sucré, (mais là, réellement sucré, et pas comme les poires tapées qui le sont pour rire) les dimanches et jours de fête.

« ARTICLE 7.

« Enfin le citoyen Chopart s'engage à ne plus gouverner la pension que par l'influence morale qu'il exercera assurément s'il se montre animé d'un esprit vraiment libéral.

« *Vive la République!* »

Toute l'assemblée répéta : Vive la République! et plusieurs voix ajoutèrent aussitôt :

« Qu'est-ce qui sera le chef?... »

Un certain brouhaha s'éleva là-dessus ; mais Théocrite l'apaisa encore, en proposant de voter sur cette grave question. Je dois dire en passant, pour expliquer les grands mots de ce dernier, que son père, après avoir été avocat, s'était fait journaliste ; et que cet intéressant petit bossu avait lu, avec beaucoup de fruit, les articles paternels.

Chaque enfant ayant écrit son vote sur un morceau de papier, le déposa dans un chapeau.

Hélas! le résultat du scrutin fut plus plaisant que décisif; car autant de votants, autant d'élus. Chacun avait voté pour soi-même. On recommença deux fois inutilement la même épreuve, et les plus raisonnables s'abstinrent. Enfin Théocrite proposa de nommer un chef provisoire, et alors il fut désigné pour en remplir les hautes fonctions.

A peine nommé, Théocrite se mit à commander comme s'il n'avait jamais fait autre chose :

« L'obéissance et la discipline, dit-il, sont nécessaires au triomphe de notre cause : donc, faites ceci, faites cela sans répliquer. »

M. Chopart n'aurait pas mieux parlé!

Pour étayer son autorité, il choisit comme lieutenants, Laurent qui avait une bonne poigne, et Jacques, le hableur, qui pouvait lui être non moins utile.

Il y eut immédiatement vingt-sept demandes de grades, mais Théocrite prétendit qu'il fallait des soldats, et repoussa toutes ces prétentions, ce qui fit beaucoup murmurer.

On se consola un peu en pensant que son pouvoir n'était que provisoire.

Les trois chefs commencèrent par se donner bien du mal pour se distinguer des autres : enfin ils se firent des cocardes en papier, et Théocrite eut grand soin de s'assurer que celles de ses lieutenants étaient d'un bon tiers plus petites que la

sienne. (Que voulez-vous? il faut bien faire respecter en soi le suffrage de ses concitoyens!)

Après cela, il y eut un conseil de guerre tumultueux. On parla d'abord de s'enfermer, et on commença des barricades, mais comme leurs défenseurs s'aperçurent, au bout de quelque temps, qu'ils risquaient fort d'attendre en vain une attaque, ils se mirent à demander à grands cris de faire une sortie.

Théocrite, qui avait prévu ce mouvement populaire, proposa un plan qui eut la chance de plaire à la multitude. On devait saisir le moment où Jean serait occupé à balayer la chambre à coucher de M. Chopart, tandis que le tyran ferait ses comptes avec cette scélérate de Victoire, dans son cabinet de travail, et les emprisonner dans l'appartement. Il faut ajouter, pour la clarté du récit, que ces deux pièces se commandaient (comme on dit vulgairement) et n'avaient qu'une issue sur l'escalier. Or, il s'agissait tout simplement de monter au premier étage et de fermer la porte sur ce triumvirat ennemi.

A peine Théocrite eut-il fini son exposé, qu'on entendit le pas lourd de la grosse Victoire sur les marches de l'escalier.

« Faites silence... » murmura le chef d'un ton bas, mais impérieux.

Tout le monde se tut. Mais cette apparence in-

vraisemblable de sagesse faillit perdre l'entreprise, car la perspicace cuisinière marmotta en passant :

« Ces démons enragés sont bien tranquilles à c't' heure ; faut qu'ils manigancent quelques mauvaisetés ! »

Cependant elle entra dans la fatale souricière contre les parois de laquelle retentissaient déjà les coups de balai de son mari.

« Voici le moment ! dit solennellement Théocrite. En avant, mes amis ! mais avec précaution. »

Tout le monde eut l'air de se mettre à l'œuvre avec un zèle égal, on enleva sans bruit l'ébauche de barricade, la porte s'ouvrit, et la foule se précipita. C'est-à-dire (entendons-nous), dix des plus résolus, franchirent seuls ce seuil redoutable.

Au premier palier, ils n'étaient plus que cinq, et Théocrite fit passer Laurent devant lui. Une crainte venait de lui traverser l'esprit. Il savait bien qu'il trouverait la porte de M. Chopart grande ouverte, mais de quel côté serait la clef? Là était toute la question. Si elle était du bon côté, rien de plus aisé, il n'y avait qu'à la tourner après avoir tiré la porte à soi : mais si elle se trouvait en dedans? La retirer, la remettre, c'était bien long! La grosse Victoire qui était douée d'une

clairvoyance infernale pouvait s'élancer avant que le coup fût fait!...

Pâle, chancelant, Théocrite restait appuyé contre le mur; ses amis, échelonnés derrière lui.

Laurent, seul, n'hésite pas; il se jette en vrai casse-cou sur la porte, et la ferme violemment. Le chef, entendant le premier tour de clef, retrouve alors tout son courage pour donner le second, tandis que de véhémentes exclamations s'élevaient dans l'intérieur de l'appartement.

« Êtes-vous fous, mes enfants? » dit le bon M. Chopart.

Mais Victoire lui arrachant la parole :

« Polissons, cria-t-elle, ouvrez la porte; ouvrez bien vite! »

Et elle les menaça tour à tour de la colère de Dieu et des gendarmes.

Les écoliers lui répondirent par des quolibets et des sottises, ce qui obligea M. Chopart à imposer silence à sa cuisinière, pour ne pas compromettre sa propre dignité dans cette guerre de mots.

Quant à Jean, il se lamentait en sourdine, ce qui faisait beaucoup rire les assaillants.

Mais Jacques trouva ce genre de manifestation fort inconvenant :

« On ne fait pas les révolutions pour rire, dit-il d'un air très-sérieux. »

« Alors pourquoi donc qu'on les fait? » demanda le petit André qui ne voyait qu'un jeu dans tout cela.

On ne daigna pas l'éclairer.

Cependant M. Chopart, feignant de ne voir qu'une mauvaise plaisanterie dans ce qui se passait, demanda encore qu'on lui ouvrît la porte, promettant d'oublier cette farce d'un goût douteux, et de la mettre sur le compte de l'effervescence d'un jour de congé.

On ne fit aucun cas de ses paroles conciliantes, et des clameurs assez confuses (personne ne se souciait de faire reconnaître sa voix) répondirent seules à son offre d'amnistie.

Il se décida alors à interpeller personnellement plusieurs de ses élèves, les sommant de lui ouvrir.

Il ne se trompait pas absolument sur eux : plusieurs lui auraient volontiers obéi, mais ils n'osaient pas. Anatole craignait de passer pour un traître, et Thomas de recevoir une râclée.

Les menaces suivirent bientôt les promesses. C'est alors surtout que le fils de l'épicier eût bien voulu lâcher la révolution; mais la révolution ne lâche pas, elle, c'est là un de ses moindres défauts. Thomas, désespéré, eût donné bien des choses pour être alors à la classe de latin, et Dieu sait pourtant s'il aimait Virgile.

Les autres, non découragés, mais un peu moins

enthousiastes, descendirent dans la salle d'étude pour délibérer.

« Il faut, disaient-ils, faire connaître à M. Chopart les bases du traité arrêté entre nous. Théocrite, en sa double qualité de chef de la révolution et de rédacteur du susdit traité, doit le présenter au tyran. D'ailleurs, il fait si bien les discours! »

« Permettez, mes amis, point de paroles inutiles dans les moments graves; je préfère passer le papier sous la porte, en observant un profond silence; ce sera beaucoup plus imposant, et, pensa-t-il, beaucoup moins compromettant. »

On monta l'escalier, et Théocrite, saisissant le papier, le fit glisser adroitement entre la porte et le parquet.

On attendit un moment. Rien ne bougea dans l'appartement.

« Le despote médite : laissons-le, dit tout bas Théocrite. » Et l'on rentra dans la forteresse.

Or, voici ce qui se passait dans le repaire du tyran :

Monsieur Chopart s'était retiré dans sa seconde pièce, avec ses deux fidèles serviteurs. Je dois avouer que le pauvre instituteur était légèrement suffoqué. Il avait dû entr'ouvrir sa robe de chambre, ôter son bonnet de velours noir, et ac-

cepter un verre d'eau des mains de la grosse Victoire.

« Ne vous tournez pas les sens, not' maître, pour ce tas de Philistins, disait l'excellente fille.

— C'est une déception, ma chère; c'est une déception, murmurait le digne homme, la tête baissée et se frappant les genoux de ses mains osseuses. Des enfants auxquels je croyais avoir inculqué de si bons principes!

— Vous les élevez trop en douceur! voilà. M'est avis que si vous les aviez fouettés, ils ne seraient point si mauvais. Il n'y a que ça pour policer la jeunesse, disait feue ma mère, et à preuve, c'est que jamais un de chez nous n'a manqué à la bonne femme.

— Je crois, moi, ajouta timidement Jean, que si ces Messieurs avaient eu leur jour de congé tout entier, ils n'auraient pas fait de tapage.

— L'imbécile! s'écria sa femme en l'interrompant avec mépris. Ah! tiens!... » et s'éloignant de son mari en levant les épaules, elle se mit à tourner dans la chambre et à regarder par les fenêtres comme une bête en cage.

A ce moment on entendit monter les escaliers, et M. Chopart fit signe aux deux époux de ne pas bouger, jusqu'à ce que, ayant introduit mystérieusement le papier, les révoltés se fussent de nou-

veau retirés. Alors Jean, s'en emparant, le remit à M. Chopart.

Je vous laisse à juger de la surprise et de l'indignation de cet homme respectable!

« Grand Dieu, dans quel temps vivons-nous?» s'écria-t-il en joignant les mains. Et il resta accablé.

Mais Victoire, qui ne savait pas lire, ne lui permit pas de s'abandonner plus longtemps à ses tristes méditations.

« Voyons, not' maître, lisez-nous un peu ça, qu'on voie c'te nouvelle invention de ces garnements? »

Et loin d'être consternée comme M. Chopart, elle partit d'un grand éclat de rire au milieu de ce beau document.

« Ne vous tourmentez pas, Monsieur, ils n'auront pas raison de vous, quand de votre côté se trouve la grosse Victoire. J'ai le moyen de vous délivrer, moi, et sans leur permission, encore!

— Et comment donc, ma bonne?

— Je vais passer par la fenêtre, sur le toit de l'écurie. J'entrerai dans le grenier, et puis, me v'là vite partie pour quérir les gendarmes. C'est les enfants qui ne riront point quand j'arriverai avec le brigadier Bizou! Ces propr' à rien qui trouvent ma cuisine mauvaise! Qu'elle est tant seulement trop soignée pour eux!

— Mais, ma femme, tu n'y songes pas? dit Jean d'un ton plaintif.

— Mais, Victoire; vous risquez de vous rompre le cou, ajouta M. Chopart.

— Ah! que non! Monsieur. » Et sans attendre davantage, elle enjambe la fenêtre, descend sur le toit voisin, et pénètre dans le grenier à foin; le tout avec une agilité que sa taille épaisse ne permettait guère de lui supposer.

Une fois en bas, Victoire se prend à penser que la révolution pourrait bien s'adresser à son garde-manger. Alors, entrant avec précaution dans sa dépense, elle en ôte toutes les provisions capables de tenter la voracité des émeutiers, pain, fromage, viande froide, etc.: elle les cache derrière la solide porte de la cave; et après avoir pris ce soin, elle part comme une flèche (comme un boulet, veux-je dire) dans la direction de la ville.

Pendant que leur destinée se décidait d'une manière si fâcheuse, que faisaient nos petits révolutionnaires?

Ils parlaient, ils parlaient beaucoup, si bien même que leur éloquence les empêcha d'entendre grincer la serrure de la cave, qui, pourtant, fit assez de bruit, et ils ne se doutèrent pas de la fuite de leur plus terrible ennemie.

M. Chopart n'avait ni répondu, ni envoyé de parlementaire à la porte : rien ne remuait dans

la maison; on ne savait que faire. Aussi faisait-on de l'opposition au gouvernement. Mais cela ne suffisait pas pour animer la révolution. Chacun se sentait secrètement embarrassé de sa personne, et, chose terrible à dire, on commençait à s'ennuyer!

Théocrite comprit le danger. Il fallait amuser son monde, ou abdiquer.

« Allons piller la cuisine, » dit-il soudain.

Des applaudissements frénétiques lui répondirent.

On se lève, on s'élance sur la porte, on se pousse dans le corridor. Oh! cette fois, il n'y a ni déserteur, ni traînard. Les écoliers se répandent dans la cuisine, dans l'office, dans la dépense.

Affreuse déception! Rien à mettre sous la dent vorace de la révolution! Les garde-manger sont vides; les planches des armoires, dégarnies. Mais il faut boire, au moins, boire du vin pur, de l'eau-de-vie et des liqueurs, si on en trouve!

Hélas! la porte de la cave est fermée, et résiste aux efforts les plus unanimes.

« C'est dégoûtant! s'écrie un des grands, une révolution qui ne vous donne pas un pauvre verre de vin à boire! Ça ne s'est jamais vu! »

On s'en prit au Gouvernement qui, pourtant, avait grand' soif, lui aussi. Restait l'eau claire de la fontaine, laquelle ne valait pas l'abondance de

M. Chopart. Il fallut bien s'en contenter. Quelqu'un se permit alors de dire que la révolution était tombée dans l'eau.

Cependant. Théocrite insensible aux attaques de l'opposition, réfléchissait profondément sur l'incident qui venait de se produire. Un garde-manger vide! Ce n'était pas naturel. Comment la grosse Victoire avait-elle pu prévoir tout cela d'avance? Ici, son esprit subtil se perdait en conjectures.

On retourna dans la grande salle, triste. déconcerté, furieux. Ce fut en vain que Théocrite, surmontant ses propres ennuis, commença son troisième ou quatrième discours.

« Frères, nous sommes trahis!... »

Les interruptions les plus irrévérencieuses l'empêchèrent de continuer.

« As-tu fini de blaguer?

— Tes histoires ne nous donnent pas à manger.

— Quel fichu Gouvernement! etc. »

L'orateur se tut. Bientôt on reprit la question de mettre en commun les provisions, et un combat singulier ne tarda pas à s'engager entre Anatole, qui était rageur, et le brutal Laurent. Les amis des deux combattants accoururent à leur secours, et la bataille devint presque générale. Dans la lutte, les gâteaux à la crême, écrasés et foulés

aux pieds, se trouvèrent perdus pour tout le monde.

Pendant qu'on continuait à échanger des coups et des injures, le petit André, d'humeur plus pacifique, était resté à attraper des mouches sur les vitres. Tout-à-coup, il s'écria :

« Qu'est-ce que j'aperçois là-bas? » Et son accent était si troublé, que soldats et orateurs s'arrêtèrent en même temps.

Jacques s'élance auprès de lui :

« Les gendarmes! » dit-il, et il sembla s'abîmer dans le parquet, en ajoutant : « Et papa!... »

En effet, quatre gendarmes s'avançaient au trot, suivis d'un tilbury poudreux contenant à grand' peine la grosse Victoire, rouge comme un homard cuit à point, et le docteur Hervé faisant une figure.... comme il n'en avait jamais fait une, même au chevet d'un moribond saigné par lui mal à propos.

Il y eut un moment de stupeur parmi les écoliers, et Théocrite profita de l'occasion pour prononcer son dernier discours :

« Messieurs, dit-il, tout-à-l'heure vous avez refusé de m'écouter. Je vois que j'ai eu le malheur de vous déplaire, et je comprends le devoir qu'il me reste à accomplir. Voici ma démission! »

Après avoir, de cette manière, retiré son épingle du jeu, le chef déchu de la révolution s'en

alla tranquillement dans un coin manger, sans faire semblant de rien, une tablette de chocolat qu'il avait réquisitionnée pendant son pouvoir éphémère.

Jacques fut élu à sa place, par acclamation; mais son état de prostration, depuis qu'il avait entrevu la silhouette paternelle, était tel qu'il ne lui permit pas d'accepter ces suffrages.

On offrit alors la dictature à Laurent, seul assez bête pour la prendre, et l'on se mit à construire sous sa direction énergique, une barricade fort bien réussie, je vous jure.

Ce chef-d'œuvre était à peine terminé, que la voix grave du brigadier Bizou se fit entendre derrière la porte :

« Au nom de la loi, ouvrez! »

Personne ne bougea, mais tout le monde pâlit.

M. Chopart, délivré par la force légale, somma, de son côté, les écoliers de se rendre. Alors Théocrite prenant la parole :

« Quoique je n'aie plus rien à vous conseiller, mon avis est de parlementer avec l'autorité. Soumettons-nous, à la condition d'une amnistie générale. »

Ce nouveau traité de paix, bien différent du premier, fut vite rédigé, et Théocrite, sous prétexte d'y corriger une faute d'orthographe capa-

ble d'augmenter la colère de M. Chopart, ajouta rapidement ces mots :

« Monsieur,

« Entraîné malgré moi dans cette sotte mutinerie d'écoliers, je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous ouvrir la porte, mais les autres m'en empêchent. »

Le perfide petit bossu se hâta de faire disparaître ce beau morceau dans la rainure de la porte que le brigadier Bizou continuait à secouer de ses larges épaules, tandis que M. Chopart disait piteusement en pensant aux dommages :

« Doucement, mon bon Monsieur Bizou, doucement! »

Le trouble, la démoralisation complète régnait parmi les insurgés. Les plus jeunes pleuraient à chaudes larmes, les grands, sombres et attérés, n'osaient faire un mouvement. Enfin quelqu'un s'écria :

« Finissons cette bêtise, ou nous nous ferons tous chasser! »

Et la barricade fut démolie en un clin-d'œil.

La porte s'ouvre! Oh! moment terrible!... M. Chopart s'avance suivi du plus redoutable cortége : M. Ribert qui vient d'arriver, les gendarmes avec leurs grands sabres et leurs longues

moustaches; le docteur furibond; le père de Thomas si violemment ému qu'on craint pour lui un coup de sang, et quelques parents et amis accourus au bruit de l'événement. Dans le fond du tableau, la grosse Victoire, les poings sur les hanches, ricane si fort que M. Chopart est obligé de lui imposer silence.

Il ne me reste plus que quelques mots à ajouter sur cette mémorable révolution, touchant la punition des crimes commis pendant cette journée de trouble et d'insubordination.

Théocrite se retira blanc comme neige de toute cette affaire; mais en revanche, Thomas ayant été découvert sous une table, on en conclut qu'il devait être un des plus coupables puisqu'il se cachait, et il fut chassé ignominieusement. Qui pis est, il fit perdre à son père la pratique de l'institution. Je vous laisse à penser après cela de l'accueil qu'il reçut derrière le comptoir paternel.

Jacques, après avoir eu les oreilles fortement tirées de la main du docteur, fut condamné par M. Chopart à une si grande quantité de pensums et de retenues, qu'il en eut pour plus d'une année.

Celui qui avait rédigé les fameuses conditions, trahi par sa belle écriture, fut mis à la porte impitoyablement et j'allais oublier Laurent qui eut le même sort.



O moment terrible? (Page 131.)

Enfin, la pension, en masse, fut obligée de payer les frais de la révolution sur l'argent des semaines ; sans doute les carreaux et les chaises brisés étaient bien nombreux, et le buste de M. Chopart possédait une valeur artistique que nul ne soupçonnait, car je crois qu'on n'a pas encore entièrement soldé cette dette.

Pour être vraie, j'ajouterai que M. Chopart, devenu beaucoup moins paternel, est tombé dans la disgrâce des tendres mères de la ville de R***, qui n'ont pas hésité à jeter sur lui tout l'odieux de cette funeste journée. Aussi, n'a-t-il pu remplacer les élèves renvoyés, et cette marque d'une diminution dans la faveur publique, lui cause un profond souci.

Concluons : les révolutions ne profitent à personne, c'est-à-dire, entendons-nous bien, ni à ceux qui les font, ni à ceux contre qui on les fait; car je dois constater que pour ceux qui les conduisent, il se trouve toujours quelques profits.

Méfiez-vous donc, mes enfants, des petits ou des grands Théocrites que vous pourriez rencontrer.



FREDÉRIC ET BERNARD



FRÉDÉRIC ET BERNARD.

Il y avait dans la commune de Saint-Laurent deux jeunes garçons du même âge que la Providence avait placés dans des situations bien différentes. L'un, Frédéric, était le fils du plus riche propriétaire de l'endroit, M. le comte de Jussiac; il avait perdu sa mère encore enfant et était élevé dans un collége de Paris; mais il venait chaque année passer ses vacances au château de Saint-Laurent, où il était né.

A peu de distance de cette belle demeure s'élevait la modeste maison de Pierre le vannier, père de Bernard.

Comme Frédéric, Bernard n'avait plus de mère, mais il s'en fallait de beaucoup que son père fût

pour lui ce que le comte de Jussiac était pour son fils ; tandis que le petit Monsieur recevait une éducation excellente et grandissait environné de soins et de tendresse, le petit vannier s'élevait à la grâce de Dieu comme les fleurs des champs et les oiseaux des bois. Personne ne s'occupait de lui apprendre à lire, à écrire et, ce qui était plus fâcheux encore, personne ne surveillait sa conduite et ne lui donnait de bons conseils. Mais la divine Providence instruit elle-même les enfants abandonnés, pourvu toutefois qu'ils sachent prêter une oreille attentive à ses leçons.

Un jour que Bernard était resté seul à la maison, — son père laissait souvent son métier de vannier pour aller braconner ou boire au cabaret, — il s'assit tristement devant la porte et se prit à regarder autour de lui. Des abeilles volaient de fleurs en fleurs d'un air affairé, faisant briller au soleil leurs corselets d'or et leurs ailes transparentes ; de noires armées de fourmis passaient et repassaient à ses pieds, se hâtant vers la fourmilière ; des oiseaux fendaient l'espace avec de petits cris de joie, emportant dans leur bec, celui-ci un long brin de paille, celui-là un peu de fin duvet dérobé à la tête ébouriffée d'un chardon, tous enfin quelques matériaux pour la construction ou l'ameublement de ce petit édifice, si joli,

si soigné, si ingénieusement bâti, qu'on appelle un nid.

— Ah ! se dit Bernard, ces petites bêtes travaillent et elles paraissent contentes de faire leur ouvrage. Il faut donc que je sois plus sot que les animaux pour rester seul oisif à m'ennuyer ! Et se levant soudain, il alla cueillir des osiers et se mit à confectionner de son mieux un panier. Ce premier essai ne fut pas très-heureux, mais Bernard, ayant persévéré dans son apprentissage, arriva à fabriquer des corbeilles et des paniers aussi bien que son père lui-même.

Grâce au travail de Bernard, on put s'acheter quelques vêtements chauds pour l'hiver et brûler de la chandelle pendant les longues veillées auprès du pauvre foyer. Au printemps, l'enfant redoubla d'activité ; le moment approchait où le château voisin allait se remplir de nouveau et le petit vannier espérait bien trouver dans cette importante demeure le placement d'un certain nombre de paniers. L'accès ne lui en était pourtant pas facile, son père s'étant mis fort mal avec M. Michard, intendant du comte de Jussiac.

Cet intendant était un homme d'une grande probité, mais d'un caractère un peu dur. Il avait une aversion particulière pour les braconniers, qu'il traitait de voleurs et de graine d'assassins; et il détestait Pierre le vannier, qu'il soupçonnait

de tendre des pièges aux lièvres et aux chevreuils. Il avait même un grief encore plus positif contre lui ; Pierre, qui habitait une maison appartenant au comte de Jussiac, n'avait jamais de quoi payer son terme, bien qu'il trouvât toujours assez d'argent pour boire au cabaret du village. Nonobstant ces obstacles, Bernard espérait, je le répète, approvisionner de paniers les cuisines du château.

Un jour qu'il travaillait assis sous un arbre à quelques pas de sa maison, il vit la petite porte du parc s'ouvrir brusquement, et un jeune garçon à peu près de son âge, mais plus petit et plus pâle que lui, s'avancer d'un pas délibéré ; il regardait à droite, à gauche, en haut, en bas, de l'air curieux d'un oiseau qui sort de sa cage pour la première fois ; ses yeux vifs eurent bientôt découvert Bernard, et il s'élança vers lui.

« Que faites-vous là? lui dit-il avec pétulance mais d'un ton si franc et si ouvert qu'il portait à la confiance ; cependant comme la réponse se faisait un peu attendre, il ajouta rapidement :

— Est-ce un joujou ?

— Excusez, Monsieur, c'est un panier.

— Un panier ! et pourquoi faire ?

— Mais pour vendre !

— Ah! vraiment, vous vendez cela ! Est-ce que vous en faites beaucoup ?

— J'en fais tous les jours jusqu'à la nuit, et

puis le soir à la veillée quand il y a de la lumière chez nous.

Frédéric s'assit sur l'herbe en disant : Je n'ai jamais vu faire des paniers à Paris.

— Mais on y apprend bien des choses, que je me suis laissé dire, reprit Bernard qui se plaisait à entendre causer le petit Monsieur.

— Oh ! oui, bien des choses ennuyeuses, murmura Frédéric de Jussiac en secouant la tête.

— Alors, comme ça, on travaille partout ! faut que ce soit la volonté du bon Dieu tout de même !... Peut-être qu'on vous apprend à lire ? demanda timidement Bernard ?

— A lire et puis à écrire et à compter, sans parler du reste !

Il y eut un moment de silence que Bernard interrompit en s'écriant avec enthousiasme :

— Que c'est beau de savoir lire !

— J'aimerais mieux savoir faire des paniers ! objecta Frédéric d'un air de sincère envie.

On convint d'échanger ses talents et des relations suivies s'établirent entre les deux enfants.

Je dois dire que Bernard avait la tête dure pour apprendre et que Frédéric, trop pressé d'arriver à un résultat, cassait les joncs sous ses doigts impatients, au lieu de les plier comme le petit vannier lui montrait à le faire. Cependant on fit quelques progrès de part et d'autre et l'on arriva

encore plus vite à s'apprécier réciproquement.

Frédéric, libre de son temps, s'arrangeait pour en passer la majeure partie auprès de son nouvel ami ; inutile d'ajouter que ses visites prolongées rendaient bien heureux le petit solitaire ; mais, hélas ! le pauvre enfant ne pouvait accorder qu'une attention distraite aux brillants récits du jeune parisien, quelque attrait qu'ils eussent pour son imagination inculte. Jamais la misère ne l'avait serré d'aussi près ; son père, surpris en flagrant délit de braconnage, avait été soumis à de sévères amendes, et n'osant plus chasser, au lieu de se rejeter sur le travail comme il aurait dû le faire, passait maintenant sa vie au cabaret, à noyer ses chagrins, disait-il.

Et pourtant ! une échéance fatale approchait pour le pauvre ménage ; on devait quatre termes de loyer et le terrible M. Michard, las d'attendre et charmé peut-être de saisir une occasion d'éloigner le braconnier, était venu déclarer que, s'il n'était payé le 15, il expulserait sans rémission ses locataires insolvables en retenant leurs meubles pour payement.

Hélas ! c'était la ruine complète, la honte, le désespoir ! Pierre perdait du même coup son industrie, la seule qu'il connût, le peu qu'il possédait et tout crédit dans le pays.

Bernard se voyait banni de cette demeure qu'il

aimait et mendiant sur les routes; le pauvre enfant sentait son cœur défaillir à cette pensée affreuse!... Un seul espoir lui restait, un seul espoir bien faible, bien incertain; attendrir le comte qui passait pour charitable quand on arrivait jusqu'à lui; mais il était malheureusement assez inabordable; on eût dit que se défiant de sa propre bonté, il avait pris soin de l'entourer lui-même d'un certain nombre de barrières et de fossés difficiles à franchir. M. Michard était la clef de cette forteresse, mais Bernard savait d'avance qu'il n'obtiendrait rien de lui. Après avoir songé longuement là-dessus il s'avisa que son bon ami Frédéric pourrait bien l'introduire dans la place.

Le quatorze donc, comme les deux enfants se trouvaient réunis devant la cabane, Bernard entama timidement la question; d'abord hésitant, il s'anima peu à peu et peignit sous ses traits véritables sa triste situation; Frédéric l'arrêta bientôt, rougissant de voir son ami contraint d'étaler ainsi les misères de son existence. Il n'avait pas besoin d'en dire si long; tout cela devait s'arranger aisément et il ajouta d'un air important: Papa est en voyage pour deux ou trois jours, mais je parlerai à M. Michard.

Chose assez bizarre: le petit Monsieur, qui faisait volontiers du pauvre Bernard son ami de cœur, était enclin à traiter de haut en bas le vieux ré-

gisseur de son père ; ce gros bonnet de l'endroit lui faisait l'effet d'un très-mince personnage ; ses habits mal faits, ses gilets à ramages le choquaient plus que les blouses déchirées de Bernard ; son rire bruyant et ses façons communes lui déplaisaient souverainement, tandis qu'il trouvait tant de charmes dans la rusticité naïve de son jeune compagnon ; enfin l'aisance médiocre dont le bonhomme s'enorgueillissait si fort n'excitait que son dédain, alors que la pauvreté du petit vannier lui inspirait le plus vif et le plus tendre des intérêts.

Frédéric s'en alla tout droit trouver M. Michard et, en quatre mots bien choisis, il l'eut promptement mis au fait de ce qu'il attendait de lui ; le régisseur resta un moment à rassembler ses idées; l'explication avait été si nette, le ton si arrogant qu'il en avait été d'abord comme saisi ; mais lorsqu'enfin il se décida à répondre, ce fut pour refuser catégoriquement la demande de Frédéric. Celui-ci, nerveux et impressionnable au possible, sentit le sang lui monter au visage ; cependant, se contenant avec effort, il réduisit sa requête à un simple sursis prolongé jusqu'à l'arrivée de son père :

— Il ne faut pas ennuyer M. le comte de ces choses-là, et quant à vous, mon petit Monsieur, vous n'y entendez rien.

Voilà tout ce que Frédéric obtint du rétif intendant.

Le jeune châtelain était trop orgueilleux pour continuer une discussion inutile; furieux et humilié, il se retira dans sa chambre où il versa à huis clos des larmes amères. Comment annoncer à son ami le mauvais succès de sa démarche? cela lui paraissait impossible; il se rappelait le regard rayonnant de confiance de Bernard lorsqu'il lui avait offert son intervention, la poignée de main si reconnaissante qu'il lui avait donnée en lui disant au revoir.

Quoi! il fallait lui enlever sa dernière espérance, lui apporter une déception et s'avouer impuissant à le protéger! Quoi! il faudrait voir son ami chassé ignominieusement de cette modeste maison où ils avaient passé ensemble de si bons moments?

Frédéric, incapable d'accepter cette cruelle nécessité, se mit à chercher quelque expédient dans son imagination fertile. Il songea d'abord à écrire à son père; mais il ne pouvait recevoir la réponse à temps; il avait envie de solliciter l'intervention du curé de la paroisse, qui était un homme bon et charitable; hélas! en admettant qu'il l'obtînt, il doutait beaucoup de l'efficacité de cette intervention auprès de l'incorruptible M. Michard.

« Que je suis bête, » s'écria-t-il tout à coup! et d'un seul bond il sauta sur une petite cassette d'ébène qui lui servait de coffre-fort :

« Cent quarante francs; ce n'est pas tout-à-fait assez. Ah! mais voilà mon porte-monnaie.... » Il l'ouvre et y trouve le complément exact de la somme.

Frédéric était radieux, triomphant. Il prend son trésor et, sans plus tarder, le porte en courant à son bon ami Bernard.

Ce dernier se montra plus heureux qu'étonné; il ne se doutait pas des obstacles qu'avait rencontrés Frédéric dans l'accomplissement de sa promesse, et puis le pauvre enfant avait tant prié Dieu! Il reçut l'argent comme il aurait reçu la manne du ciel sans trop s'inquiéter comment elle était tombée; seulement il était assez disposé à considérer son brillant ami comme un des anges chargés de distribuer les bienfaits du Seigneur.

Qui fut attrapé en recevant le lendemain à midi dans sa grosse main, pas trop propre, sept beaux louis d'or et une pièce de dix francs? Ce fut M. Michard.... Et qui fut ravi en contemplant, dissimulé par un tronc d'arbre, sa mine ahurie? Ce fut notre ami Frédéric! Enfin tout le monde se trouva satisfait ou dut se montrer tel, et la fumée bleuâtre de l'humble foyer continua à s'élever paisiblement vers le ciel, à s'attacher comme

le voile délicat d'une fée aux branches entrelacées des arbres, à passer flottante et légère sur la source voisine, telle que le souffle d'un enfant sur le miroir vers lequel il se penche.

Le lendemain de ce jour mémorable était un dimanche, et de plus c'était la fète ou, pour mieux dire, l'assemblée du village. Trois boutiques, une baraque de saltimbanques, un tir au pistolet et une loterie, offraient des plaisirs variés à l'assistance campagnarde ; le soir, il devait y avoir bal dans la salle de l'auberge. Cette seconde partie du programme intéressait médiocrement Frédéric, qui n'avait pas la permission de courir seul la nuit, mais le jour il était libre de ses mouvements et en profitait chaque année pour se mêler à la foule des villageois.

Il était loin de dédaigner cette fête rustique et y trouvait les plus agréables distractions. Comme je ne veux pas dissimuler ses faiblesses, j'avouerai même qu'il n'était pas fâché d'y jouer au jeune seigneur. Il prenait du reste son rôle par le beau côté ; généreux et sûr de lui-même, il savait donner avec grâce et à propos, et s'il s'essayait au tir, il manquait rarement son coup. Il fallait voir alors les figures épanouies des gros fermiers de son père applaudissant de bon cœur son adresse et plus encore peut-être sa mine intelligente et ouverte qui séduisait tout le monde.

Les plus avisés l'appelaient déjà le jeune comte, surtout quand ils avaient quelque chose à en obtenir.

Ce jour-là, notre jeune comte arriva donc au coup de trois heures sur la place où avait lieu la fête. Il était vêtu d'un charmant costume de velours noir, et tenait une canne à la main comme un petit maître. Délivré de tout souci au sujet de son ami Bernard, enchanté d'avoir été vainqueur dans sa lutte avec l'intendant, il était d'une humeur charmante et disposé à s'amuser beaucoup.

La première personne qu'il rencontra fut Rose, la fille du concierge du château. Elle était en contemplation devant un ruban bleu que la brise faisait ondoyer sur la devanture d'une des boutiques ambulantes.

« Que c'est joli! disait-elle.... N'est-ce pas, monsieur Frédéric, ce bleu-là est très à la mode à Paris?

— Je ne sais, » répondit-il brièvement, et il passa outre, mais non sans avoir entendu la mère de Rose s'écrier aussi haut que possible : qu'une paire de grands ciseaux ferait bien son affaire.

Un peu plus loin il fut abordé par Lucas, le fils du maître d'école, qui lui demanda s'il voulait venir voir les singes et les animaux savants avec lui.

« Je connais tout cela, » répondit-il de son ton le plus dédaigneux, quoiqu'au fond il eût une envie folle d'entrer dans la baraque.

Comme il fuyait cette tentation, un vieillard infirme, qui parcourait le pays en demandant l'aumône, et auquel il l'avait faite bien souvent, se jeta au travers de son chemin en l'appelant Monsieur le comte gros comme le bras. Frédéric lui dit en rougissant qu'il avait oublié sa bourse. Mais il commença à comprendre que la position n'était pas tenable et qu'il valait mieux quitter la fête que d'y faire une aussi triste figure.

Tandis qu'il hésitait à prendre ce sage mais pénible parti, et à se priver de tout le plaisir qu'il s'était promis, la bande des femmes de service du château envahit la place et vint l'entourer.

« Eh bien! monsieur Frédéric, s'écria la vieille Julienne, est-ce que vous nous payez des macarons?

— Moi, j'aime mieux des brioches comme celles que M. Frédéric nous a données l'année dernière.

— Moi, je préfère du pain d'épice. »

Le pauvre enfant sentit tomber tout son précoce aplomb sous la crainte du ridicule. Interdit, confus, il s'éloigna précipitamment des femmes qui riaient, en balbutiant quelques mots sans suite; il se jeta dans une petite ruelle et gagna bientôt

les champs. Les oreilles lui tintaient, ses joues étaient pourpres, et pour un rien il aurait pleuré. Mais lorsqu'il fut un peu remis de son trouble, il se prit à regretter amèrement son manque de sang-froid, et à s'en sentir plus humilié que de tout le reste. Il aurait dû dire ceci, cela ; se tirer d'affaire de cette manière, etc. Enfin, il était profondément honteux de s'être laissé démonter ainsi. Cependant, disons le à sa louange, il ne lui arriva pas une seule fois de se repentir de la bonne action qui avait valu des mortifications si sensibles à son amour-propre.

Craignant de rencontrer l'arrière-garde des domestiques du château, s'il suivait la grand'-route, il se jeta dans un sentier qui aboutissait à la petite porte du parc, à quelques pas de la cabane de Pierre le vannier. Ce sentier était coupé par la rivière étroite et profonde à laquelle Bernard empruntait les matériaux de ses paniers. Une simple planche aidait à la franchir.

Lorsque Frédéric atteignit ce pont trop fragile, il était encore tout ému de l'avanie qu'il venait de subir. Distrait et troublé, il pose un pied incertain sur la planche que l'humidité rend glissante, il chancelle, étend vainement les bras pour reprendre son équilibre, ne peut y parvenir et tombe enfin dans l'eau en poussant un cri d'effroi.... L'enfant se débat un instant, puis dispa-

raît! Mais son appel désespéré a été entendu; Bernard accourt, il se précipite dans la rivière au risque de périr lui-même, enlacé dans les liens perfides des plantes aquatiques!...

Le ciel protégea le courage de Bernard, et il eut le bonheur de ramener au bord son ami évanoui. Pierre, qui se trouvait peu éloigné au moment de l'accident, survint alors, et enveloppant l'enfant dans une couverture déchirée, se hâta de le prendre dans ses bras pour le porter au château, tandis que Bernard suivait mouillé comme un pauvre chien barbet.

Au moment où ce cortége, d'un aspect assez sinistre, se présentait à la porte de la riche demeure, une élégante voiture y déposait le comte de Jussiac, qui arrivait justement de son voyage.

Lorsqu'il aperçut le visage blême de l'enfant, sa tête renversée sur l'épaule de Pierre et ses membres délicats pendant inertes, il devint presqu'aussi pâle que son fils. Mais, dominant son angoisse par un puissant effort il donna rapidement les ordres nécessaires pour rappeler Frédéric à la vie et se mit à le soigner lui-même activement.

L'enfant, ainsi secouru, revint promptement à lui, reconnut son père et put lui raconter avec des paroles entrecoupées la chute qu'il venait de faire. Le comte, peu démonstratif de son naturel,

remercia en termes assez brefs le vannier et son fils, puis les envoya se réconforter à l'office ; mais ils ne devaient pas tarder à ressentir les effets de sa reconnaissance.

Quoique Frédéric aimât tendrement son père, il était habituellement timide avec lui. Cependant le comte ayant voulu veiller son fils la nuit qui suivit son accident, l'enfant, surexcité par la fièvre, lui fit un récit exalté de tout ce qui s'était passé ; il lui dit l'origine de sa liaison avec le pauvre Bernard, leurs essais d'instruction mutuelle, l'affaire du loyer et les terribles difficultés dans lesquelles il s'était mis pour avoir tiré son ami d'embarras ; enfin son accident et l'heureuse intervention du petit vannier, qui lui avait conservé l'existence.

M. de Jussiac, après avoir écouté attentivement cette longue narration, s'efforça de calmer l'enfant en lui promettant de faire quelque chose pour son ami. Frédéric s'endormit sur cette assurance, et lorsqu'il se réveilla, il ne se ressentait plus des événements de la veille.

Dans les huit jours qui suivirent, Pierre fut nommé garde-chasse par le comte de Jussiac.

Ce choix fit beaucoup crier dans le pays et pourtant se trouva bon, car l'ancien braconnier, pouvant se livrer légitimement à sa passion pour la chasse, renonça à ses habitudes d'intempérance ; de



Le ciel protégea le courage. (Page 153.)

plus, il s'acquitta fort bien de ses nouvelles fonctions, personne ne connaissant mieux que lui les bois, le gibier, et surtout la tactique des chasseurs de contrebande, dont il déjouait toutes les ruses.

Quant à Bernard, le comte se chargea entièrement de son éducation; et M. Michard, qui n'a reçu aucun reproche relativement à l'affaire du vannier, regrette néanmoins amèrement tout ce qui s'est passé à son sujet. Hélas! il prévoit que le jeune comte, aussi rancunier que reconnaissant, médite de faire donner un jour la place de régisseur à son bon ami Bernard.

M. Michard, semblable à tous les fonctionnaires, redoute l'heure de la retraite, et, comme les rois ou même les chefs de république, n'aime pas son successeur.



CADET



CADET.

Cadet était un pauvre enfant recueilli par l'hospice de Bordeaux. L'administration de cet établissement charitable, après lui avoir fait donner les premiers soins que nécessitait son état d'épuisement, se hâta de le mettre en nourrice chez une femme qui habitait un petit village dans les environs de Langon.

Elle était vieille, à moitié impotente, et faisait métier d'élever au biberon les enfants de l'hospice; la chétive pension qu'on lui donnait pour cela, jointe au salaire que lui procurait la confection de filets de chasse ou de pêche, lui permettait de vivre, mais bien pauvrement.

On l'appelait Cadette dans le pays, et quoique

son dernier nourrisson eût reçu légalement et religieusement le nom de Jacques, tout le monde prit l'habitude de le nommer Cadet.

La vieille Cadette n'était pas tendre pour ses petits pensionnaires. et les pauvres enfants qu'elle avait élevés ignoraient ce que c'est que d'être gâtés et caressés. Non pas qu'elle fût précisément méchante, mais la misère l'avait endurcie.

A mesure qu'elle avançait en âge, que son activité se ralentissait, que ses forces diminuaient, elle sentait la misère la serrer plus étroitement, et se concentrait dans la tristesse farouche que lui inspirait sa situation; son humeur s'assombrit, son caractère s'irrita; bientôt chacun se détourna de sa petite maison située un peu en dehors du village, car elle n'avait que de rares et aigres paroles à adresser à ceux qui la visitaient; de son côté elle s'appliqua à sortir le moins possible de son petit enclos qu'une haie d'aubépine séparait de la route.

Les mauvaises jambes de la vieille femme s'accommodaient assez bien de cette réclusion volontaire; mais il n'en était pas ainsi de celles du jeune Cadet.

Confiné derrière cette humble clôture qui formait pour lui la plus infranchissable des barrières, le pauvre enfant jetait par-dessus la haie des regards pleins de mélancolie sur la campagne

riante; il enviait les oiseaux, les papillons, les nuages et jusqu'aux oisons du voisin, qui passaient sur l'herbe un peu flétrie de la route communale en babillant avec leurs voix discordantes.

« Sont-elles heureuses, ces bêtes-là, de pouvoir se promener tant qu'elles veulent ! » pensait le bambin ; mais la vieille l'appelait d'un ton revêche pour charger de ficelle ses navettes dégarnies, ou pour balayer le devant de la porte.

A mesure qu'il grandissait, elle s'ingéniait à l'occuper de mille manières, se déchargeant peu à peu sur lui de tout le soin du ménage, afin de pouvoir se consacrer plus exclusivement à son filet, labeur monotone dont le mouvement machinal semblait bercer l'étrange activité de son esprit.

Elle devenait de plus en plus sauvage, et bientôt elle se dispensa même d'aller à l'église le dimanche; peut-être était-elle secrètement honteuse de ses robes rapiécées, et n'avait-elle pas de chaussure convenable à mettre à Cadet. Les villageois, peu charitables, l'interprétèrent autrement; ils la traitèrent de sorcière et prétendirent qu'elle craignait l'eau bénite. Cadette fut profondément offensée de ces propos qui lui revinrent je ne sais comment, et son caractère s'en aigrit encore davantage.

D'originale qu'elle était, elle devint tout à fait bizarre, passant des heures entières à marmotter

entre ses dents des paroles sans suite, tandis qu'elle tirait d'un mouvement régulier sa longue aiguille de bois polie par l'usage. Cadet tremblait devant sa vieille nourrice, quoiqu'elle ne l'eût jamais maltraité, et lui obéissait au moindre signe.

Le samedi seulement, la solitude du pauvre petit reclus s'animait tant soit peu; quelques charrettes se rendant au marché d'une petite ville voisine passaient sur la route ce jour-là; et comme le chemin montait légèrement devant la maison de Cadette, c'était au pas ralenti des chevaux que les lourdes voitures défilaient sous les regards curieux de l'enfant. Il connaissait chaque attelage, et lorsque la vieille femme travaillait de l'autre côté de la maison, ce qui lui arrivait ordinairement ces jours-là, sans doute par l'horreur que lui inspiraient les figures humaines qu'elle risquait d'apercevoir, l'enfant échangeait de gais saluts avec les conducteurs.

Il y en avait un, le fermier Casteigne, que notre petit garçon affectionnait particulièrement. C'était un gros homme aux joues bien rouges, au rire jovial; il s'arrêtait volontiers devant la haie d'aubépine, sous prétexte de laisser souffler sa jument aussi grasse, aussi prospère que lui-même, et tandis que la bête gourmande essayait d'attrapper quelques rameaux verts du bout de ses longues

dents, le bonhomme, essuyant son front ruisselant avec un mouchoir de couleur, échangeait un brin de conversation avec le pauvre enfant.

Bientôt touché de l'assiduité de Cadet à guetter sa venue, et de la joie qu'elle faisait éclater sur son visage, il s'attarda plus volontiers près de lui et finit par s'intéresser à sa triste existence.

Une fois, en revenant du marché, sa charrette vide et sa poche bien remplie de beaux écus, partant fort satisfait de la journée, il s'approcha de la haie derrière laquelle se tenait Cadet, mais au lieu de rester en face de lui, planté sur ses solides jambes, son grand fouet à la main, il s'avança d'un air résolu et ouvrit brusquement la porte du petit enclos. Cadet le regardait avec stupéfaction.

« Que penserais-tu, mon garçon, lui dit-il, en appuyant son discours d'une tape amicale, si je t'emmenais chez nous pour garder les bêtes aux champs? On prendrait soin de toi et on te donnerait quelques sous, si tu te comportais bien, et puis la soupe est meilleure à la métairie que chez ta vieille nourrice. Ça te va-t-il?

— Oh oui! maître Casteigne, que ça me va, s'écria l'enfant, tout rouge d'émotion, mais au même instant il baissa la tête et se recula comme s'il voulait se cacher dans la haie. »

C'est qu'il venait d'apercevoir la grande ombre

maigre et anguleuse de Cadette se projetant dans le petit jardin tout éclairé par le soleil.

« Qu'est-ce qu'il y a, polisson? disait sa voix criarde, et, se montrant soudain au coin de la maisonnette, elle lança un regard hostile sur l'intrus qui osait troubler sa solitude.

— Là, là, ne nous fâchons pas, la mère, reprit doucement le fermier.

— Qu'est-ce que vous voulez, vous?

— Je veux vous débarrasser de ce gamin qui vous fait enrager. Voici venir l'instant où l'hospice ne vous donnera plus rien pour l'entretenir, et il vous coûtera gros si vous le nourrissez à rien faire.

— Ça ne vous regarde pas.

— Vous êtes bien malhonnête, la vieille ; enfin suffit; voulez-vous me le donner pour garder mes bêtes?

— Non. »

Ici la discussion s'échauffa considérablement et l'épithète mal sonnante de vieille sorcière ne tarda pas à venir frapper désagréablement l'oreille de Cadette; furieuse, elle se retira dans sa maison en accablant le fermier d'injures grossières; comme ce dernier s'en allait de son côté, non moins exaspéré, le pauvre Cadet tout en larmes vint se jeter dans ses jambes.

« O mon bon maître Casteigne, ne me laissez pas avec elle. Vrai, elle est sorcière, à preuve

qu'elle cause toute seule avec le diable et moi j'ai grand-peur de le voir arriver quelque jour. »

Le brave fermier eut pitié de la douleur de l'enfant et lui promit de venir le chercher dans une semaine au plus, et il prit même la peine de lui expliquer qu'il avait besoin pour l'emmener du consentement de l'hospice et d'une permission du maire. Bref, il fallait patienter un peu et ne point penser au diable. Cadet se soumit, quoiqu'il ne comprît rien à ces raisons, et s'efforça de surmonter les craintes que lui inspirait sa terrible nourrice.

Elle ne le battit pas lorsqu'ils se retrouvèrent seuls ensemble après le départ de Casteigne, mais ce soir-là elle lui parut encore plus étrange que d'habitude, soit que l'enfant fût prédisposé à remarquer davantage ses bizarreries, soit que la scène de la journée eût été un choc funeste pour l'esprit déjà troublé de la vieille femme.

Le malheureux enfant vivait donc dans un effroi continuel, comptant les heures et les minutes qui lui restaient encore à passer en compagnie de cette créature extraordinaire. Heureusement le fermier fut fidèle à ses engagements et ne prolongea pas cette épreuve au delà du terme qu'il lui avait assigné, car son jeune protégé aurait fini par tomber malade; mais, après avoir rempli les formalités nécessaires, il vint le chercher comme

il le lui avait promis. La vieille, convaincue par la vue des papiers, quoiqu'elle fût du reste incapable de les lire, laissa partir l'enfant sans résistance, mais non sans imprécations.

Elle maudit solennellement son élève fugitif et lui prédit tous les malheurs imaginables. L'enfant se bouchait les oreilles pour ne pas entendre sa voix glapissante; et maître Casteigne, ennuyé et peut-être secrètement inquiet de ses anathèmes, pressa instinctivement l'allure paisible de Cocotte afin de s'éloigner le plus vite possible de celle qu'il appelait la vieille sorcière.

Toutes les fâcheuses impressions qui avaient attristé le voyage de Cadet se dissipèrent comme par enchantement, lorsqu'il arriva à la métairie du Buisson. La fermière et ses filles reçurent bien l'enfant, auquel le valet Jean fit aussi fort bon accueil.

Cadet semblait plongé dans une sorte d'extase de joie en contemplant la grande cour pleine de poules, de canards, de dindons s'ébattant joyeusement; la belle salle de la ferme avec ses dressoirs bien garnis de faïences aux vives couleurs, son énorme cheminée où pétillait le sarment, ses vieux meubles reluisants dans l'ombre à force de propreté et sa batterie de cuisine aussi brillante que l'or et l'argent. Tout cela lui paraissait bien beau et si gai, si gai!... Ces gens qui allaient et

venaient, ces portes et ces fenêtres ouvertes! que c'était donc agréable à voir!...

Enhardi par l'exemple, le pauvre petit prisonnier se glissa hors de la maison et se mit à courir de côtés et d'autres; il visita successivement avec un vif intérêt la vaste grange attendant encore les gerbes de la moisson prochaine, l'étable où les dix belles vaches qu'il devait garder ruminaient paisiblement, la laiterie si fraîche et bien rangée, le poulailler, le verger, le jardin, enfin les nombreuses dépendances de la ferme.

Dieu! qu'il se sentait léger, heureux, dispos! Il se dit que le soleil reluisait mieux et que les oiseaux chantaient plus fort; il s'imagina que les fleurs n'avaient jamais senti aussi bon avant ce jour-là; la campagne était devenue tout à coup bien plus jolie à ses yeux, et en regardant son image dans le miroir terni de la mare, il se trouva grandi!

Savez-vous pourquoi?... il était libre.

Le lendemain, il entra en fonctions, bien désireux de se rendre utile et de témoigner sa reconnaissance au bon fermier. Le travail dont il était chargé n'était ni pénible, ni difficile, et il s'en acquitta à la satisfaction de maître Casteigne. Bientôt cet excellent homme se prit d'une véritable affection pour son petit vacher, et, le soir, la journée finie et le travail terminé, il aimait à s'asseoir

devant sa porte, une grosse pipe entre les dents, et à faire babiller Cadet. Souvent il lui faisait raconter sa triste enfance avec la terrible Cadette, mais notre jeune ami n'aimait pas beaucoup ce sujet de conversation et ne répondait que dans la crainte de se montrer malhonnête. Il eût bien voulu ne jamais parler de son ancienne nourrice dont le souvenir hantait pour ainsi dire son sommeil enfantin. Il rêvait sans cesse à la vieille femme et ne pouvait pas toujours s'empêcher de penser à elle lorsqu il gardait ses vaches dans quelque endroit solitaire.

Il croyait fermement que la vieille était sorcière et se rappelait avec effroi les malédictions qu'elle lui avait jetées en guise d'adieu.

Cependant le temps passait et les craintes superstitieuses de Cadet se dissipaient peu à peu.

Un dimanche, le fermier, enchanté de sa bonne conduite et du soin qu'il prenait des bêtes, lui donna dix sous pour s'amuser.

Dix sous!

Jamais il n'avait possédé une pareille somme et il se demanda ce qu'il pourrait bien en faire?...

Après avoir longtemps hésité, il se décida à acheter une pipe et un cornet de tabac. Depuis qu'il avait vu maître Casteigne et le valet Jean fumer dans leurs moments de loisir, il lui avait pris une

envie folle de les imiter; c'était son idée fixe, sa plus grande ambition; il lui semblait qu'il ferait acte d'homme et de citoyen en fumant, mais un vague instinct l'avertissait en même temps que cette importante démonstration ne serait peut-être pas du goût de tout le monde et qu'il fallait la garder pour lui seul.

En conséquence, il alla faire ses emplettes assez furtivement après la messe et se hâta de les cacher sous sa blouse.

Maître et maîtresse Casteigne, Maria et Seconde, leurs filles, devaient souper dans une ferme voisine; Jean était parti dès le matin pour aller voir son vieux père qui habitait dans les environs, et la garde du logis restait confiée à Cadet, ayant pour auxiliaire le gros chien Faro, son fidèle compagnon.

Dès que les maîtres furent partis, Cadet n'eut rien de plus pressé que d'enfermer Faro dans l'étable, comme s'il eût craint un témoin importun et, s'asseyant sur le banc où il avait vu si souvent le fermier bourrer machinalement sa pipe, il se mit à bourrer la sienne comme s'il n'avait jamais fait que cela.

Une fois cette petite opération terminée, il se demanda où il irait fumer. Dans la maison? l'odeur du tabac pourrait le trahir; dehors? il commençait à tomber une petite pluie fine peu favorable à cet exercice; enfin, il se décida à

s'enfermer dans la grange, où personne ne viendrait le déranger.

Cadet s'assit sur une botte de foin nouvellement engrangée et alluma sa fameuse pipe avec assez de peine; il en tira péniblement quelques bouffées en faisant malgré lui la grimace. Au fond, le goût du tabac lui paraissait fort désagréable et il ne trouvait pas à fumer le plaisir qu'il s'était promis: mais il se persuada à lui-même que cela lui plaisait beaucoup et il persévéra bravement, malgré les protestations de son estomac, prêt à se soulever.

Je ne sais combien de temps il aurait prolongé son supplice volontaire, si la voix du fermier l'appelant dans la cour n'eût tout à coup retenti à son oreille.

La pluie avait surpris en chemin la petite caravane et madame Casteigne et ses filles, tremblantes pour leurs atours du dimanche, avaient absolument voulu retourner sur leurs pas.

Cadet jeta précipitamment sa pipe dans un coin, referma la grande porte de la grange et s'élança vers la maison.

Personne ne se douta de ses méfaits et l'on ne remarqua point le malaise dans lequel une conscience et un estomac également troublés avaient jeté le coupable Cadet.

Le lendemain matin, comme le petit vacher dé-

tachait ses bêtes pour les conduire aux champs, il sentit une étrange odeur dans l'étable.

— Tiens, se dit-il, en jetant un regard vers la porte entr'ouverte, on aura allumé le four à chaux et sans doute le vent chasse la fumée de ce côté.

Et il s'en alla, poussant son troupeau devant lui et Faro sur ses talons, sans plus songer à cela.

Le pâturage vers lequel il se dirigeait, était assez éloigné et s'étendait sur la lisière d'un bois. Arrivé à cet endroit, il s'assit au pied d'un chêne et se mit à confectionner un sifflet avec son couteau.

Il était fort occupé de son petit ouvrage, lorsque tout à coup le son d'une cloche lui fit lever la tête.

— Voilà qui est drôle, s'écria-t-il, en se parlant à lui-même ! c'est la cloche de la paroisse ! Pourtant l'angélus est sonné depuis longtemps, il n'y a point de défunt au village, et puis cette sonnerie n'est pas comme une autre; bien sûr on ne l'entend pas souvent.

En effet, cette sonnerie avait un caractère étrange! Un seul coup, répété d'une manière précipitée et persistante, traversait l'air sonore et léger du matin; cette note unique et vibrante avait quelque chose de haletant qui faisait instinctivement presser le pas. Elle exprimait si bien un appel désespéré jeté à travers les campagnes,

elle disait si clairement : au secours, au secours! Venez vite assister votre frère qui est dans la peine, qu'on devinait ce qu'elle voulait dire, sans l'avoir jamais entendue.

— C'est le feu, s'écria Cadet! et il monta en haut d'un arbre pour voir de quel côté était l'incendie.

Hélas! il faillit se laisser choir de la branche élevée sur laquelle il s'était juché, en apercevant un grand jet de flamme et de fumée noire dans la direction de la ferme.

Pâle et tremblant, il abandonna ses vaches à la garde de Faro et se mit à courir vers la demeure de maître Casteigne, prenant à travers champs et sautant haies et fossés pour aller plus directement. Mais après quelques minutes de cette course folle dans laquelle il ne ménageait ni son souffle, ni ses forces, il fut obligé de s'arrêter pour reprendre haleine, sur une espèce de talus qui dominait un chemin creux. Il venait à peine d'y arriver, quand il vit deux paysans qui s'avançaient en sens inverse dans le chemin. Ils se croisèrent précisément sous l'endroit où se trouvait Cadet et échangèrent ensemble la conversation suivante :

« Eh! Pierre, cria l'un d'eux, interpellant l'autre de loin, sais-tu où est le feu?

— A la ferme du Buisson, chez maître Casteigne.

Là ! père Guignard, quel malheur ! tout est en flamme, que c'est comme un enfer. Un si brave homme ! n'y a qu'aux honnêtes gens que ça arrive ces affaires-là.

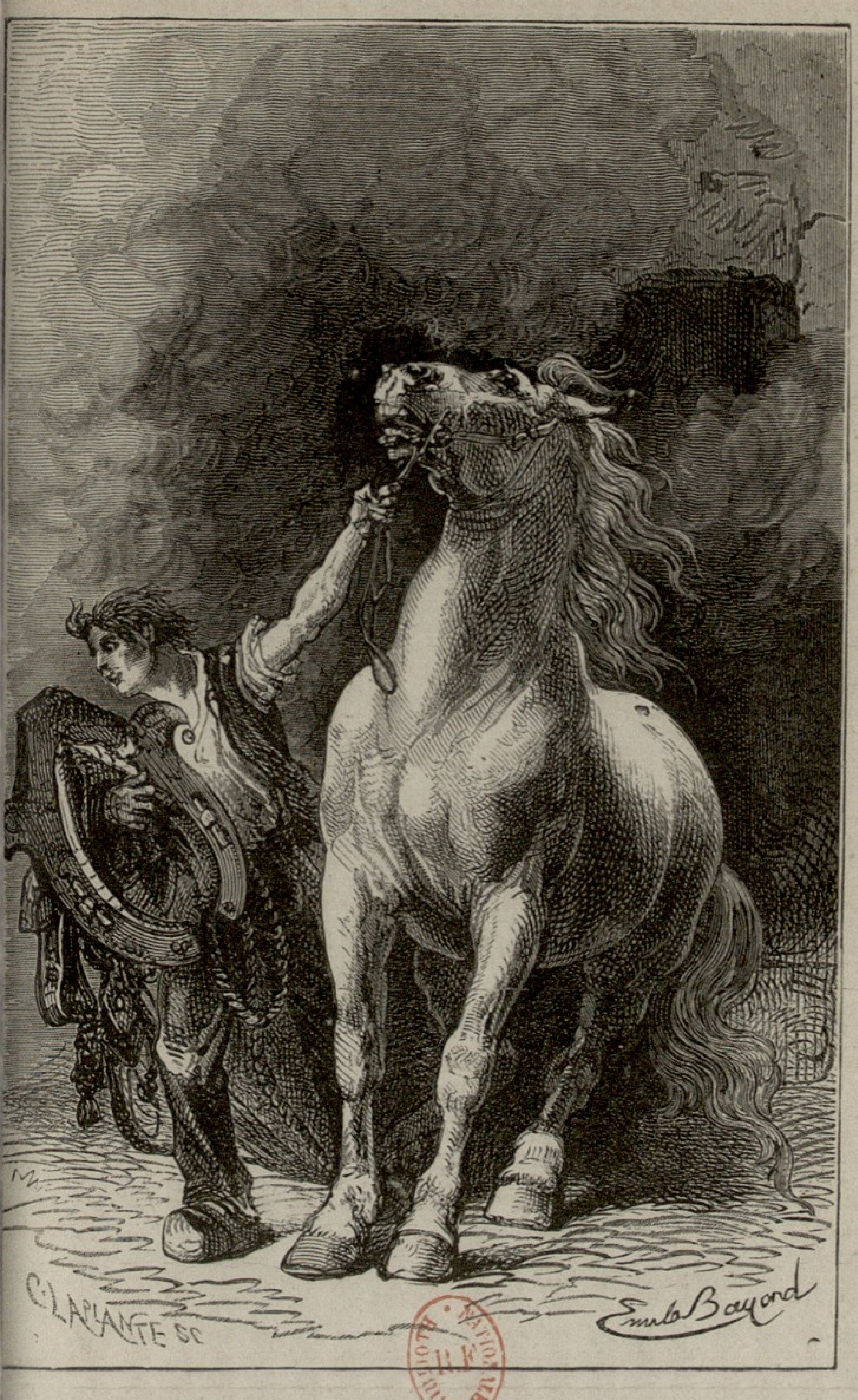
— Et comment que le feu s'est mis ?

— Ah ! voilà; on ne sait pas encore. C'est le valet Jean qui s'est aperçu le premier de l'incendie. Il a senti une odeur de brûlé du côté de la grange et il a vu un filet de fumée qui se coulait sous la porte ; notre homme y saute, il ouvre tout grand, et le feu, qui était quasi étouffé, éclate en un rien de temps; il a voulu entrer, mais la chaleur l'a suffoqué; comme il se sauvait en criant, voilà qu'il pousse quelque chose du pied ; il le ramasse, c'était une pipe, et bien sûr que....

Cadet n'en entendit pas davantage ; sans savoir ce qu'il faisait, il s'enfuit et alla se jeter quelques pas plus loin dans un sillon de blé, où il s'étendit tout de son long, la tête dans ses mains, le visage contre le sol. Il resta là plus d'une demi-heure anéanti, frappé de stupeur; il avait des bourdonnements dans les oreilles, et des frissons convulsifs lui couraient tout le long du corps comme des troupes de fourmis. Il aurait voulu ne rien voir, ne rien entendre et ne plus penser, mais peu à peu l'engourdissement du premier instant disparaissait, et l'horrible et douloureuse image de la ferme en flammes se présentait plus nette à

son esprit. Cet affreux spectacle, qui l'obsédait en imagination, l'attirait en réalité; au milieu de son désespoir, il éprouvait une âpre curiosité; l'incendie l'attirait irrésistiblement, et bientôt poussé par une force invincible, il se mit à marcher vers ce lieu de désolation.

Quoi! était-ce bien la ferme si riante jadis?..... La grange n'offrait plus aux regards qu'un monceau de décombres fumants, l'étable flambait ainsi que le bûcher qui y était adossé; seule la maison d'habitation, séparée des autres bâtiments était encore intacte et semblait à l'abri du fléau; sur le seuil, la fermière, entourée de ses deux filles et de quelques voisines, sanglotait amèrement; des paysans munis de seaux et d'arrosoirs jetaient de l'eau sur le feu, mais dans une quantité bien insuffisante pour arrêter l'incendie; d'autres, mieux avisés, s'efforçaient de sauver les instruments aratoires; Jean, noir de fumée, se démenait comme un diable; d'une main il tirait vigoureusement Cocotte qu'il venait d'arracher à grand'peine de son écurie et dont le poil blanc était fortement roussi, de l'autre il emportait son harnais, qu'il avait aussi dérobé aux flammes; les poules effarées couraient de çà et de là, un porc, si gras qu'il avait peine à se traîner, roulait au milieu de la confusion en poussant des grognements épouvantables; charrettes, herses et



D'une main il tirait Cocotte. (Page 176.)

charrues étaient jetées pêle-mêle sur le fumier; mais ce qui brisa le cœur de Cadet, ce fut de voir son bon maître, son cher bienfaiteur, s'avancer d'un air hébété, un râteau de vanneur à la main; évidemment il n'avait pas conscience de ce qu'il faisait et était à moitié fou de chagrin; lorsqu'il fut arrivé au milieu de la cour, il s'arrêta et regarda autour de lui; alors, contemplant cette ruine, cette désolation, ses beaux bâtiments en cendres, ses récoltes anéanties, tout le fruit de ses durs labeurs perdu en un jour, et l'espoir d'une heureuse vieillesse à jamais évanoui! il jeta au loin son rateau et se prit à arracher ses cheveux gris.

Cadet s'enfuit de nouveau; il alla d'un seul trait jusqu'à son ancienne demeure, poussa la porte vermoulue et se trouva en face de la vieille Cadette.

Elle était assise, selon son habitude, contre le mur blanchi à la chaux, et travaillait en brandissant sa longue navette comme une arme redoutable.

Elle ne témoigna aucun étonnement en voyant son ancien élève s'asseoir sur le banc de pierre de l'autre côté de la porte, ainsi qu'il le faisait autrefois; on eût dit qu'il n'avait jamais quitté cette place où jadis il passait tant d'heures à dévider les pelotes de ficelles de la vieille femme.

Il essuyait son front pâle sans rien dire, lorsqu'un bref éclat de rire le fit tressaillir de la tête aux pieds.

— Eh bien ! commença Cadette, voilà ta belle maison brûlée et tu cours comme un chien qui a mordu son maître !

Cadet la regarda avec terreur, il s'imaginait qu'elle devinait l'incendie et qu'elle savait tout ce qui s'était passé par une révélation du diable.

— Tu es un joli garçon ! Ah ! ah ! ah !

— Mère, je ne l'ai pas fait exprès, balbutia le malheureux enfant.

— Il arrive ce qui doit arriver, reprit la vieille de son ton énigmatique, puis s'animant tout à coup : Je t'ai maudit, voilà !.... et elle tomba dans un silence farouche.

Bientôt cependant elle reprit ses étranges monologues ; mais sans s'adresser à Cadet dont elle paraissait avoir oublié l'existence.

Toute la soirée, l'enfant la vit aller et venir à la lueur d'une chandelle de résine placée dans le coin du triste foyer ; sa grande taille lui semblait encore plus imposante à cette clarté vacillante, et le pauvre petit, éperdu de terreur et accablé de sommeil, ne savait plus s'il était éveillé ou endormi ; enfin, Cadette se coucha dans son lit à colonnes, sous ses rideaux de serge verte, et l'enfant s'assoupit cédant à la fatigue.

Le lendemain matin, comme la vieille femme se baissait vers les cendres pour y chercher le tison de la veille, destiné à rallumer son feu, elle jeta un regard de côté sur le petit grabat de l'enfant; il était vide et Cadet avait disparu.

Quoique l'enquête faite par la justice sur les causes de l'incendie eût appris au fermier Casteigne qu'il devait son malheur à l'imprudence de son jeune vacher, l'excellent homme s'informa de son sort et fit quelques démarches pour le retrouver; elles n'aboutirent point et des personnes prétendirent que Cadet s'était fait périr dans la rivière; d'autres assurèrent l'avoir rencontré dans une paroisse voisine en compagnie d'un colporteur étranger, peu de jours après l'incendie; mais nul ne put donner de renseignements précis sur son compte et l'on n'en entendit plus parler.

Dix ans après les événements que nous venons de raconter, le fermier Casteigne, vieux et cassé, était assis un soir d'été, devant la porte de sa maison. On avait rebâti petitement les bâtiments incendiés, et la ferme avait perdu ce caractère de luxe champêtre qui excitait jadis l'admiration naïve de Cadet. On avait travaillé, lutté courageusement contre la pauvreté, réparé le dommage autant que possible; mais Casteigne n'était plus

le riche fermier d'autrefois, et la gêne se faisait souvent sentir à la métairie du Buisson.

Cependant, comme la famille Casteigne passait pour la plus estimable de tout le pays, la ruine du père n'avait pas empêché sa fille aînée Maria de trouver un bon mari, et Pierre, qu'elle avait épousé depuis plusieurs années, secondait puissamment son beau-père; c'était ce paysan que nous avons vu annoncer le premier, sans s'en douter, la nouvelle de l'incendie à son malheureux auteur.

Donc, comme Casteigne était assis, un soir d'été, devant sa porte, un jeune homme grand, fort, la peau légèrement brunie, déboucha par le chemin qui traverse la cour de la ferme; il semblait venir de la ville voisine et portait un sac de voyage à la main.

L'étranger jeta un long regard tout autour de lui, puis apercevant le vieillard, il poussa un cri et lui sauta au cou. Ce dernier hésitait à le reconnaître.

« Ah! maître Casteigne, vous ne me remettez pas?

— Excusez-moi, je n'ai plus la vue aussi claire que dans mon jeune temps.

— C'est moi, le pauvre Cadet, que vous avez recueilli et qui a fait brûler votre ferme.

— Comment, c'est toi, Cadet! » et sans s'arrêter

à ce fâcheux souvenir, le bonhomme embrasse l'enfant prodigue, appelle tout son monde d'une voix joyeuse et ordonne qu'on lui fasse fête.

Cadet, introduit dans la maison, s'assit à la table de famille; alors, tirant un gros sac de cuir du fond de sa valise, il le posa gravement devant le vieux fermier.

« Maître Casteigne, lui dit-il avec émotion, je vous ai fait tort dans le temps sans le vouloir, mais le bon Dieu a permis que je pusse gagner cet argent, et je vous l'apporte pour que vous remettiez la ferme dans le bel état où elle etait quand vous m'y avez amené pour la première fois.

— Merci, mon enfant, tu es un honnête garçon, répondit le fermier, au milieu du silence général des assistants; mais, ajouta-t-il, en repoussant le sac d'argent d'un geste plein de noblesse; il n'est pas juste que tu te dépouilles, pour moi, du fruit de ton travail; c'est par inadvertance que tu as mis le feu à ma maison, et ce malheur ne serait pas arrivé, si je n'avais pas laissé la garde de mon bien à un enfant, pour aller faire la fète chez le voisin Jardet. Ainsi, tu ne me dois rien, et tu peux avoir la conscience en repos, car je te pardonne de grand cœur.

Cadet protesta; il acceptait le pardon, mais ne voulait pas reprendre l'argent. Pierre intervint :

on pouvait bien trouver moyen de s'entendre sans se quereller comme au conseil municipal; n'avait-on point une demoiselle à marier dans la maison?

La jolie Seconde se sauva dehors en entendant son beau-frère parler ainsi, et tout resta en suspens, personne n'ayant osé relever le dire de Pierre.

Mais, de même qu'une petite graine finit par devenir un grand arbre, ainsi, d'un petit mot jeté comme par hasard, peuvent naître parfois bien des événements.

Le petit mot de Pierre fructifia de telle sorte par la grâce de Dieu, que M. le curé, le dimanche suivant, annonçait à son prône le mariage de Cadet et de Seconde.



LA VENGEANCE DU PÈRE L'ANGÉLUS



LA VENGEANCE DU PÈRE L'ANGÉLUS.

M. le curé de H..., petit village de Normandie, avait eu la pensée charitable de prendre pour sacristain de son église un homme laid et difforme appelé Jean Vignot : parce que, disait-il, ceux qui sont forts et bien portants peuvent choisir leur profession, se faire charron ou laboureur, forgeron ou boulanger, tandis que ce pauvre garçon est impropre à presque tous les métiers, quoique dans la nécessité d'en exercer un pour vivre. Il en fit donc un sonneur de cloches; bientôt on le surnomma le père l'Angélus, et ce sobriquet prévalut sur son nom véritable.

L'Angélus était un fort honnête homme rem-

plissant consciencieusement ses faciles fonctions, point bête du tout et d'un dévouement de caniche à l'égard de l'excellent curé qui l'avait pris sous sa protection; mais aussi, comme presque tous les êtres disgraciés de la nature, il était rageur et n'entendait pas la plaisanterie sur sa grotesque tournure; il est vrai qu'il n'en est pas de plus mauvaises que celles dirigées contre les infirmités du prochain, et pour ma part je trouve qu'on ferait très-bien de punir sévèrement les enfants assez légers d'esprit ou assez durs de cœur pour rire des défauts physiques.

Les paysans de H.... n'en pensaient pas si long là-dessus et ne s'inquiétaient guère des railleries cruelles que leurs enfants faisaient subir au pauvre bossu, lorsqu'en allant ou en revenant de l'école, ils passaient devant l'église. Ils avaient toujours une injure ou un compliment ironique à lui adresser, et s'amusaient fort de l'irascibilité de son caractère et de ses vaines tentatives de représailles.

Le jeune Lucien Térat était le plus acharné de la bande et il devint bientôt l'ennemi personnel du sacristain. Comme il avait quelques dispositions pour le dessin, il les faisait servir à crayonner sur tous les murs de grossières caricatures du père l'Angélus dans lesquelles la bosse, les longs bras et les jambes grêles du pauvre diable

étaient effrontément retracées, non-seulement sans ménagement, mais je dirai même avec une exagération malveillante.

Encouragé par l'impunité, Lucien dit un jour à son ami intime Toto, le fils de l'épicier :

« Tu ne sais pas ce que je veux faire ?

— Non, répondit celui-ci.

— Je veux faire un beau portrait de l'Angélus, et devine où je le mettrai ?

— Je ne sais pas, dit encore Toto, qui n'avait guère d'imagination.

— Dans l'escalier du clocher. Tu te rappelles que le dimanche il y a toujours des étrangers qui viennent de la ville pour admirer la vue du haut de la flèche, et que l'Angélus ne manque pas de les accompagner, censé crainte qu'ils ne tombent, mais, dans le vrai, pour avoir la pièce ; eh bien, ils riront joliment quand ils le verront passer devant son portrait.

— Mais, dit Toto, en faisant un effort d'intelligence, la petite porte du clocher est quasiment toujours fermée.

— Non pas ! tous les samedis, un peu avant la nuit, il la laisse ouverte après avoir balayé pour que le vent emporte bien la poussière, et il ne la referme qu'après l'Angélus sonné. J'aurai plus de temps qu'il ne m'en faut pour attraper sa ressemblance. »

Le projet était bien combiné; malheureusement pour les conjurés, il y avait un petit mur mitoyen entre le jardin de la cure et la cour de l'école qui cachait traîtreusement le père l'Angélus, fort occupé, en apparence, à sarcler un plan de carottes destinées au pot-au-feu de M. le curé, mais en réalité très-attentif à ce qui se disait de l'autre côté du mur.

Notre homme n'interrompit pas sa besogne, seulement un sourire ironique de mauvais augure contracta son visage grimaçant.

Le samedi arriva, et vers quatre heures les écoliers s'élancèrent en tumulte de la maison d'école, se poussant et se bousculant pour passer tous en même temps comme un troupeau de moutons à la barrière de l'octroi. Une fois sur la place de l'église ils se séparèrent par groupes, leurs paniers aux bras et faisant retentir leur gros sabots sur les cailloux du sol; les uns prirent par les chemins verdoyants de la campagne, les autres entrèrent dans les petites maisons blanches du village; seuls, Lucien et son ami Toto restèrent en arrière se parlant à l'oreille d'un air mystérieux.

Lucien tira à demi de sa poche un long morceau de charbon soigneusement effilé et le laissa entrevoir à son confident; mais celui-ci ne paraissait pas autrement séduit par ses projets.

« T'as bien tort, commença-t-il, de te risquer avec ce méchant sacristain; papa dit qu'il n'y a rien de plus mauvais que les bossus et puis qu'ils sont malins comme des singes.

— Bah! qu'est-ce que tu veux qu'il me fasse?

— Dame! je n'en sais rien moi, mais tu ferais mieux de t'en aller tout de suite chez tes parents; les jours commencent à se faire courts et puis il va pleuvoir.

— Oh! ça ne me fait rien. Quand le temps n'est pas sûr le samedi je vas coucher chez ma tante qui demeure dans le haut du village et l'on ne m'attend pas à la ferme. »

Toto qui avait le jugement fort borné ne put rien trouver de plus pour dissuader son ami et se décida, faute d'arguments, à l'abandonner à son sort.

Quant au téméraire Lucien, méconnaissant le bon avis que la Providence lui donnait par la bouche peu éloquente de son camarade Toto, il se dirigea résolûment vers l'église.

La petite porte du clocher était grande ouverte sous le porche et laissait voir les marches usées de l'escalier qui conduit jusqu'à une plate-forme élevée de laquelle semble s'élancer la flèche élégante dont l'édifice est couronné.

Notre jeune espiègle hésite et regarde d'un œil soupçonneux tout autour de lui; la place est so-

litaire; des oies la traversent majestueusement l'une derrière l'autre; un chien dort couché en rond au milieu de l'espace libre, mais aucun humain ne se montre; la grande porte de l'église est fermée; décidément le moment est propice.

Lucien se jette brusquement dans l'escalier qui tourne dans une cage étroite, et il ne s'arrête que presqu'à niveau de la plate-forme. Là, le mur bien éclairé par le jour qui vient d'en haut lui offre un endroit favorable pour y placer son œuvre d'art.

Lucien prend son fusain; l'inspiration le saisit, il trace à grands traits une large ébauche, et le profil trop accentué du sacristain difforme se détache vigoureusement sur la pierre; c'est lui! c'est bien lui! la ressemblance est frappante; Lucien oublie tout dans le feu de la composition; il ajoute une ombre par ci, un petit trait de fusain par là, penche la tête, cligne des yeux, se recule autant que le terrain le lui permet pour mieux contempler son œuvre; il est enivré, transporté et se croit un grand artiste; enfin il donne un dernier coup et s'écrie dans son enthousiasme :

« C'est parfait! »

Un étrange écho répéta : « C'est parfait! » et le mot s'éteignit dans une espèce de ricanement.



C'est parfait! (Page 192.)

« Voilà qui est drôle, murmura notre artiste subitement refroidi ; je ne savais pas qu'il y eût de l'écho ici ! »

Et il songea à la retraite, car le moment n'était pas éloigné où le sacristain, plus ponctuel que la vieille horloge de l'église, allait venir sonner l'Angélus du soir.

Lucien descend et trouve l'escalier bien sombre ; aucune clarté n'arrive d'en bas ; cela s'explique ; le vent qui commence à s'élever aura poussé la porte ; Lucien y touche, il secoue le loquet, la porte résiste ; c'est singulier ! il pousse de toutes ses forces ; autant vaudrait tenter d'ébranler le mur même.

« Oh ! mais ceci devient grave ; l'Angélus aurait donc fermé plutôt que d'habitude ! vilain bossu, va ! »

Mais patience, il reviendra pour sonner sa cloche ; Lucien se dispose à frapper alors à coups redoublés ; il pense que le sacristain entendant ce tapage ne peut manquer d'ouvrir, et il est résolu à s'élancer, coûte que coûte, profitant du premier moment de surprise.

Mais comme il tarde ! il ne viendra donc jamais ce soir !... — Le temps semble bien long au rat pris dans un piège ! — Enfin le voilà !

Lucien intimidé cogne assez discrètement. L'Angélus n'entend pas ; Lucien recommence ; mais la cloche est en branle et couvre probablement le

bruit des coups répétés de l'enfant, il guette en vain les instants qui lui semblent propices pour se faire remarquer : Ce maudit bossu est-il devenu sourd?

La cloche cesse de résonner. Lucien comprend que le sacristain va s'en aller; des pieds, des poings, il se rue sur la porte; efforts superflus, le bossu s'éloigne d'un pas inégal; alors oubliant ses projets, risquant le tout pour le tout, l'enfant l'appelle à grands cris, sans même songer à dissimuler sa voix.

« Père l'Angélus, ouvrez-moi; ouvrez-moi, je ne le ferai plus.... Je vous laisserai tranquille désormais; ne m'abandonnez pas, l'Angélus! mon petit père l'Angélus! »

C'est en vain, l'Angélus est parti et Lucien est seul dans sa gothique prison.

Il pense à profiter des derniers rayons du jour pour attirer du haut de la plate-forme l'attention de quelque passant attardé. Lucien remonte quatre à quatre et va s'accouder sur la balustrade de pierre.

La place est déserte, un vent d'ouest violent s'est élevé et chasse dans le ciel des nuées noires aux contours changeants; la campagne est déjà assombrie par l'approche de la nuit et les reflets de pourpre du soleil couchant s'effacent peu à peu à l'horizon.

Personne, personne! l'inquiétude de Lucien augmente à chaque instant; son regard anxieux fait sans cesse le tour de la place; enfin une porte s'ouvre; une femme sort de sa maison; elle a oublié de rentrer de la toile qu'elle fait blanchir sur un petit espace de gazon. Lucien l'appelle; une rafale emporte sa voix; la femme plie soigneusement sa toile, la met sur son bras et se retire chez elle!...

Mais voici un paysan qui traverse la place; Lucien redouble d'efforts pour se faire remarquer par lui; penché sur le parapet de pierre, il agite son mouchoir comme un drapeau. L'homme s'arrête une minute, puis se dirige vers le porche. Évidemment il vient au secours de Lucien....

Amère déception! le voilà qui continue son chemin; il n'est entré sous la voûte que pour allumer sa pipe à l'abri du vent.

L'enfant désespéré s'assoit et cache sa tête dans ses mains; mais bientôt il se dit: «Si j'avais été en bas, cet homme m'aurait entendu; peut être pareille chance se retrouvera-t-elle.» Là-dessus il se décide à redescendre et se poste à l'entrée de l'escalier.

Une charrette passe, nouvel espoir. Le prisonnier frappe, appelle, siffle, fait plus de tapage à lui seul qu'un collége en retenue; tentative inutile. Les cahots ne permettent pas au charretier d'entendre tout ce bruit, et le lourd véhicule pour-

suit sa marche pesante, incrustant dans le sol que la rosée nocturne commence à humecter, les cailloux blancs et polis du chemin.

C'en est fait! tout se tait dans la campagne endormie; les sentiers sont déserts, les maisons sont closes. Lucien est revenu sur la plate-forme, car l'obscurité complète de l'escalier l'oppresse singulièrement, et puis, le voisinage d'un soupirail qui donne dans l'église sombre comme un abîme lui est particulièrement pénible; le moindre craquement, le tic-tac régulier des vers rongeant le bois des vieux bancs, un grain de plâtre qui se détache, le moindre bruit enfin, prend sous les voûtes de l'édifice une sonorité étrange et tombe dans le jour de souffrance de l'escalier comme dans un porte-voix qui le grossit encore.

Quel est l'enfant seul dans la nuit dont l'oreille inquiète n'a pas écouté ces voix du silence qui lui parlent tout bas, disant on ne sait quoi, venant on ne sait d'où?...

Lucien s'était donc réfugié sur la plate-forme; mais là, de nouvelles terreurs ne tardèrent pas à l'assaillir. Les nuages passaient sur la lune comme des voiles flottants, et sa clarté fugitive donnait aux objets un aspect fantastique. Ici, un saint de pierre se dressait comme une ombre gigantesque; là, un animal chimérique semblait s'élancer d'en

haut pour dévorer l'enfant; les ogives des fenêtres du clocher formaient des arabesques étranges sur les dalles de la terrasse, et le vent d'automne faisait sourdement résonner les cloches en tourbillonnant autour du vieil édifice.

Soudain un oiseau de nuit se mit à chanter d'une voix douce et plaintive et une idée folle s'empara de l'imagination de Lucien.

«C'est le coq du clocher qui appelle les morts,» se dit l'enfant, et il jetait des regards éperdus sur les tombes blanches de l'ancien cimetière pressées autour de l'église comme un troupeau de moutons autour du pasteur. Justement, une lumière paraît derrière l'un des monuments funéraires; la lune se voile et il ne peut rien distinguer que la marche irrégulière de cette flamme qui semble se diriger vers la base du clocher en contournant les pierres tombales.

Lucien ne doute pas que ce ne soit une âme en peine. Au dernier degré de l'épouvante, il va se cacher sous une espèce de banc de pierre en se recommandant à la miséricorde de Dieu.

Le pauvre enfant est à peu près fou de peur; son sang bouillonne dans ses oreilles, ses mains sont froides; il est au moment de perdre connaissance lorsqu'il s'entend appeler par une voix bourrue qu'il reconnaît aussitôt.

« Eh bien! monsieur le peintre, as-tu fini mon

portrait? T'as eu le temps, j'imagine, de mettre la ressemblance. »

Et le sacristain paraît une lanterne sourde à la main.

— Ah! père l'Angélus, vous n'êtes donc pas une âme?

— Malheureusement non, répondit le bossu en jetant un regard mélancolique vers son ombre difforme se détachant sur le vieux mur maintenant inondé de lumière. C'est égal, tu te souviendras à l'avenir que la bosse d'un bossu est un sac à malice, et qu'il n'est pas toujours profitable d'en rire trop haut.

— Comme ça, père l'Angélus, vous m'avez enfermé exprès?

— Je ne dis pas cela; moi, je ferme ma porte quand vient la nuit, crainte qu'on ne vole les cloches; tant pis pour ceux qui montent au clocher sans prévenir le gardien. Allons, viens, que je te mène chez ta tante, elle te croit rendu à la ferme et ne compte plus sur toi. »

Lucien comprit qu'il ne serait pas prudent de récriminer ou d'entamer une discussion avec le terrible sacristain; il se laissa donc conduire sans mot dire chez la veuve Passart, sa tante. Mais, dès qu'il se trouva seul avec elle, il se mit à accuser amèrement l'Angélus et raconta en termes si émouvants sa station sur le clocher, que la digne

femme, touchée jusqu'aux larmes des souffrances de son favori, jura de porter plainte à M. le curé.

On présenta donc l'affaire à ce tribunal respectable; mais quoique la dame Passart comptât secrètement sur sa grande dévotion pour se faire écouter favorablement, elle n'obtint qu'un beau sermon sur l'éducation chrétienne qu'on doit donner aux enfants, et le conseil de mieux élever son cher neveu à l'avenir.

Il est vrai que l'Angélus, mandé secrètement à la sacristie par le bon curé, reçut aussi une réprimande sévère pour s'être fait justice lui-même.



LE PAGE DE MADEMOISELLE ISEULT



LE PAGE DE MADEMOISELLE ISEULT.

Mlle Iseult de Plantagemont habitait rue des Pèlerins, dans la petite ville de M***, une maison d'assez chétive apparence, mais dont l'antique façade, noircie par le temps, avait pour elle l'inappréciable avantage de conserver encore, à demi brisé, il est vrai, l'écusson de sa noble famille.

La vieille demoiselle posséda longtemps pour unique patrimoine cette bicoque armoriée, et une petite ferme dans les environs de la ville qui formait toute sa légitime. Elle eût néanmoins vécu fort bien à M*** avec son mince avoir, car la vie, dans ce temps-là, y était très-bon marché, et les occasions de dépenses excessivement rares, si elle

n'avait été préoccupée, avant tout, de tenir son rang.

Elle avait sur cette matière des principes fort arrêtés, quoique parfaitement arbitraires, mais si difficiles à appliquer que l'existence de Mlle de Plantagemont était un véritable phénomène.

Tout ce qu'elle possédait, elle le mettait en petites ostentations, en luxe, en vanité, se privant durement sur le nécessaire pour paraître davantage.

Elle était parvenue à faire partager sa manière de voir à sa vieille servante Monique, ou du moins à la plier à ses idées et à s'en faire aider dans les mille détails journaliers où il s'agissait pour elle : « de garder son rang. » Monique gardait le silence, ce qui était bien plus méritoire dans une de ces petites villes de province où chacun cherche obstinément à pénétrer tous les secrets du voisin pour en nourrir sa curiosité affamée ; grâce à la discrétion de sa fidèle servante, peu de personnes pouvaient mesurer la considération que leur inspirait Mlle de Plantagemont au chiffre inconnu de sa fortune; mais le monde était bien obligé d'en accorder beaucoup à son grand nom, à ses belles manières, à ses habitudes élégantes, toutes choses qu'elle étalait volontiers aux regards du public.

Mlle Iseult appréciait le dévouement de Nanette et était très-bonne pour elle, sans se départir ja-

mais néanmoins de son inaltérable dignité. Il faut le dire, cependant, si Nanette lui rendait des services, elle imposait aussi à sa maîtresse, sans s'en douter assurément, une continuelle mortification. Certes, l'excellente fille était honnête, propre et active; mais elle avait un grand et incorrigible défaut. Elle ne représentait pas; autrement dit, elle n'avait pas le genre des domestiques de bonne maison et sentait toujours son village, quoi qu'on eût fait pour la policer.

La Providence qui, d'après la religion particulière de Mlle Iseult, devait s'occuper, tout spécialement, des nobles races comme la sienne, lui envoya un secours inespéré pour l'aider à soutenir son rang, sous la forme d'un petit héritage auquel elle était loin de s'attendre.

Elle ne manifesta point une joie vulgaire en apprenant cette nouvelle, mais elle pensa aussitôt : « J'aurai un petit laquais qui portera la livrée de ma famille, et il ouvrira la porte quand on sonnera, au lieu de cette malheureuse Monique en tablier de cuisine et en savates. »

Monique se dit de son côté: « Nous aurons peut-être maintenant de la viande tous les jours et du poisson le vendredi; » mais elle se garda bien de communiquer des aspirations aussi grossières à sa maîtresse, qu'elle savait au-dessus de tout cela.

Dès le lendemain, la vieille demoiselle se mit en quête de son page. « Je ne veux pas de lourdaud, pensa-t-elle, c'est bien assez de Monique, » et elle jeta son dévolu sur le fils de son fermier Le Roux, un petit garçon d'une douzaine d'années, dont la mine éveillée l'avait souvent frappée. Elle ne douta pas un instant que le fermier, qu'elle traitait un peu en vassal, ne fût extrêmement flatté de son choix, et elle se rendit chez lui sans plus tarder.

En effet, elle exposa le motif de sa visite d'une façon si imposante que le fermier intimidé ne sut qu'acquiescer à ses désirs et se trouver fort honoré.

Quant à Jeannot, le futur page, on alla le quérir dans le poulailler où il s'était caché et on l'amena rouge, confus et ébouriffé devant Mlle de Plantagemont, qui daigna lui adresser une grave exhortation sur ses nouveaux devoirs. Elle se retira ensuite, toujours aussi majestueuse, en disant qu'elle enverrait chercher l'enfant par Monique, et non sans recommander à la fermière de le passer à la lessive.

Assis derrière la grande meule avec sa sœur Marthe, l'infortuné Jeannot commença par mêler ses larmes aux siennes. Quoique la ferme ne fût qu'à une petite lieue de la ville, cette distance paraissait immense aux deux enfants, et ils étaient désespérés de se séparer ainsi. De plus, les condi-

tions de sa nouvelle existence ne plaisaient nullement à notre petit garçon; il avait pu pénétrer jusqu'à un certain point dans l'intérieur de Mlle de Plantagemont, car il allait presque toutes les semaines avec sa mère, lui porter des œufs et des légumes; il connaissait la dame et la servante, ces deux figures également ennuyeuses, l'une dans sa morgue, l'autre dans son ahurissement; il avait pu apprécier la gaieté de la vieille maison grise et les douceurs de l'ordinaire; enfin, rien ne le séduisait dans son futur état, et il sentait qu'il regretterait amèrement sa sœur Marthe, sa liberté, ses jeux et ses travaux champêtres. Mais Jeannot était un petit garçon très-résolu, et après s'être laissé aller à un premier mouvement de découragement, il sécha ses larmes et dit à sa jeune compagne :

« Ne pleure pas, Marthe, j'ai un bon moyen de me tirer de là, et je te promets qu'ils ne me garderont pas malgré moi.

— Bah! tu dis cela pour que je ne me fasse pas de chagrin; mais quand tu seras avec eux, faudra ben que tu y restes.

— Non, petite sœur, je n'y resterai pas.

Et comment feras-tu? Est-ce que tu veux te sauver dans les bois quand Monique viendra te chercher? Je connais un bon endroit, moi, derrière le champ de luzerne.

— On me retrouverait toujours à un moment ou à un autre et papa me battrait.

— Alors comment veux-tu t'y prendre ?

— Je me ferai renvoyer par la vieille dame, voilà !

— Tu ne vas pourtant pas voler pour te faire chasser ?

— Non, mais tu sais qu'il n'y en avait pas un comme moi pour inventer des niches à l'école.

— C'est vrai, tu avais plus d'esprit pour cela que pour apprendre à lire.

— Ça me servira peut-être davantage aussi !

— Nous verrons ben ! »

Les enfants un peu consolés regagnèrent là-dessus la maison, le cœur rempli d'espérance.

Le lendemain Jeannot lavé, peigné, brossé et de plus bien sermonné, arriva chez Mlle de Plantagemont.

Monique l'amena devant la vieille demoiselle qui lui expliqua longuement ce qu'il aurait à faire. Elle commença par le débaptiser.

« Tu t'appelleras désormais Tancrède, annonça-t-elle à l'enfant ébahi.

— Comme ça, dit-il d'un air pensif, quand on dira Jeannot, il ne faudra pas répondre ?

— On ne parlera plus de Jeannot.

— Hélas ! mon Dieu ! c'est comme si j'étais défunt alors !

— On dira Tancrède; mais tais-toi, tu ne dois jamais raisonner avec moi.

— Pour ça, Mamzelle, c'est à votre volonté, ça sera de l'ouvrage de moins.

— Enfin, dit Mlle Iseult pressée de rompre avec le ton trop familier, à son gré, du page qu'elle s'était choisi, tu apprendras peu à peu ton service. Pour aujourd'hui je ne te commande qu'une chose c'est d'ouvrir soigneusement la porte. »

La tâche était aisée; un instant après, le jeune Tancrède allait ouvrir toute grande la porte de la rue.

On était en novembre, le temps était froid et humide ; je vous laisse à penser si le vent se mit à gémir dans le corridor et quel courant d'air glacial s'établit dans toute la maison; Mlle Iseult frissonnante se rapprocha du feu. Cependant le tapage augmentant et le froid devenant intense elle finit par comprendre ce qui se passait.

Quand à Tancrède, il prit son air le plus naïf lorsque sa maîtresse lui ordonna assez aigrement d'aller fermer la porte et de ne l'ouvrir désormais qu'à l'appel de la sonnette.

Notre page s'en tint là pour le moment et l'on n'eut pas grand reproche à lui adresser jusqu'au dimanche suivant. Il épiait les occasions d'être désagréable à sa maîtresse sans trop se compromettre.

Comme Mlle de Plantagemont sortait pour se rendre à la grand'messe elle dit à Tancrède de prendre son missel et de la suivre.

Depuis longtemps elle méditait de faire sensation en arrivant ainsi escortée à l'église et elle avait gardé Tancrède presqu'au secret depuis cinq jours pour ne pas diminuer son effet.

Tancrède se comporte à merveille, il ouvre la porte du banc, place le missel sur la petite planchette qu'abrite le prie-Dieu et s'éloigne respectueusement.

Mlle de Plantagemont se plonge d'abord dans une longue oraison; mais voici la messe qui commence, tout le monde s'agenouille; la noble demoiselle prend lentement son livre; elle ne se presse jamais par dignité, enfin elle ouvre le missel.

Horreur ! c'est un roman!

Il faut dire ici que Mlle Iseult avait la faiblesse d'aimer beaucoup les histoires romanesques mais qu'elle s'en cachait soigneusement.

Un embarras terrible la saisit; le livre lui brûle les doigts, mais elle n'ose le fermer tant elle redoute d'éveiller l'attention; d'un autre côté, rien de plus difficile que de fixer sans les voir des caractères clairement imprimés; or de justes scrupules lui interdisent d'en pénétrer le sens. Et si par malheur quelque voisine indiscrète allait



Depuis longtemps elle méditait de faire sensation. (Page 212.)

jeter les yeux par-dessus son épaule sur cet étrange paroissien ! Cette pensée la fait frémir, elle rougit, elle pâlit, craint de paraître distraite et ne sais comment s'occuper; enfin les paupières à demi closes elle essaye de prier.

M. le curé en montant en chaire vint suspendre son supplice pendant quelques instants et la vieille dame confuse et troublée put fermer son coupable volume.

Le vénérable pasteur avait pris pour texte : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Mais Mlle de Plantagemont sent qu'il lui est impossible de pardonner à Tancrède et rêve tout le temps du sermon, au châtiment qu'elle pourra lui infliger. Bien heureusement pour le page, il vint à l'esprit de la demoiselle qu'il ne savait peut-être pas lire et qu'en le grondant elle risquait fort d'éventer l'histoire. Elle se décida donc, toujours pour sauvegarder sa dignité, à écouter plutôt la prudence que la colère, et la noire malice du petit espiègle resta encore impunie.

La pièce la plus remarquable de la maison de Mlle de Plantagemont était sans contredit le salon qu'elle appelait encore le parloir tant elle était attachée aux vieux termes; c'était une pièce assez bien lambrissée, au plafond élevé, mais triste et froide au possible; elle avait deux grandes fenê-

tres à petits carreaux verdâtres et un ameublement de velours d'Utrecht qui agaçait la vue; imaginez-vous des fauteuils et des chaises rangés le long de la muraille comme des juges! en vérité ces meubles étaient presqu'ausssi imposants que les six grandes figures suspendues au-dessus d'eux, dans leurs cadres vermoulus.

Ces portraits de famille étaient l'objet du culte le plus pur de la part de Mlle de Plantagemont: les châteaux et les terres de ses ancêtres étaient tombés dans des mains spoliatrices ou étrangères, mais personne n'avait osé lui enlever ces souvenirs si chers et peut-être la vieille Demoiselle ne les eût-elle pas échangés contre le reste.

Souvent le matin elle descendait sans rien dire au parloir et je vous jure que, lorsqu'elle était avec ses ancêtres elle ne se trouvait plus seule.

Parfois elle les considérait longtemps les uns après les autres, puis allait se regarder dans la petite glace du trumeau analysant ses traits pour y trouver quelque ressemblance avec ceux de ces héros du temps passé. Je ne sais si la nature lui avait donné en commun avec eux un certain air de famille, mais assurément à force de les contempler elle avait pris quelque chose de leur maintien et les gens disaient volontiers en la voyant pour la première fois : elle ressemble à un vieux portrait de famille descendu de son cadre.

Un jour comme Mlle Iseult venait rendre visite à ses ancêtres, elle trouva Tancrède un plumeau sous le bras planté devant le marquis de Plantagemont, celui de tous qu'elle affectionnait le plus, et si occupé en apparence à le regarder qu'il n'entendit pas sa maîtresse entrer dans le parloir.

Jamais personne ne s'était joint à son culte solitaire, et si obscur que fût le nouvel adepte, elle se sentit doucement émue par la respectueuse sympathie qu'il témoignait à son aïeul.

« A quoi penses-tu, Tancrède? dit-elle d'un ton affable au jeune garçon.

— Je me disais comme ça, Mamz'elle, que ce Monsieur-là ressemble tout à fait ben au maire de not' village, le fermier Topineau.

— Petit rustre ! s'écria Mlle Iseult avec colère, retourne à ton ouvrage ; tu n'es qu'un oison. »

L'enfant s'enfuit en riant sous cape.

Hélas ! malgré tous ses crimes Tancrède ne parvenait pas à redevenir Jeannot et sa petite sœur Marthe pleurait chaque jour en ne le voyant pas arriver.

Mlle de Plantagemont s'était armée de patience ; ayant pris un valet plutôt pour tenir son rang que pour tenir sa maison, elle n'en exigeait pas grand' chose et se parait de Tancrède plus qu'elle ne s'en servait.

Il y avait un jour par semaine ou le page ap-

paraissait dans toute sa gloire ; c'était le jeudi, jour de réception chez Mlle de Plantagemont. Dès le matin le vieux parloir s'ouvrait à l'air bienfaisant du dehors, chargé d'en chasser une vague odeur de champignons ; les ancètres étaient soigneusement époussetés, Mlle de Plantagemont revêtait sa robe de soie puce et Tancrède endossait sa livrée à gros boutons armoriés.

Ce n'est pas que les visiteurs fussent fort nombreux ; Mlle de Plantagemont était trop sévère sur le choix de ses connaissances pour en avoir beaucoup, mais enfin on voyait arriver tour à tour M. le curé et sa sœur, un ancien officier de la garde royale retiré à M*** depuis près d'un demi siècle, une Mme de Sainte-Croix exilée pour cause d'économie forcée avec ses deux filles non mariées et fort ennuyées de leur sort ; enfin le notaire de l'endroit, M. Dubois, toléré plutôt qu'admis, et traité de haut en bas par toute la compagnie. Attendez, ce n'est pas fini, nous avons gardé pour le bouquet l'homme important de ce petit cercle, le vicomte de Plantagemont, cousin éloigné de Mlle Iseult.

C'était un gentilhomme campagnard d'une cinquantaine d'années, possesseur d'une petite terre qu'il faisait valoir lui-même.

Il arrivait toujours à cheval et Tancrède avait l'insigne honneur de tenir sa monture ; c'était

principalement pour remplir cet office, que sa maîtresse l'avait pris à son service ; au départ il amenait la bête devant la porte et recevait une tape sur l'oreille en guise de pourboire de la main solide de M. le vicomte.

Gaston de Plantagemont faisait la pluie et le beau temps chez sa cousine ; il y était écouté comme un oracle quoiqu'il n'ouvrît guère la bouche que pour dire des lieux communs ou de grosses plaisanteries. Il avait le verbe haut et parlait toujours comme s'il se fût trouvé en plein champ ; notez de plus qu'il prenait la meilleure place au coin du feu et les bons morceaux à table où il buvait assez sec. Mlle Iseult, si raide et compassée avec tout le monde, trouvait son laisser-aller rempli de charme ; elle s'imaginait que son fameux ancêtre, le marquis de 1640, devait être un peu comme cela de son temps.

Elle avait peut-être aussi une autre raison pour trouver son cousin à merveille ; on les avait fiancés dans leur première jeunesse et ils allaient se marier quand des revers de fortune étaient venus empêcher leur union.

Gaston avait dit à Iseult : vous comprenez, ma chère cousine, qu'avec si peu d'argent nous ne pourrions tenir notre rang une fois mariés. Attendons des temps plus heureux.

Mlle de Plantagemont avait compris ou du moins

avait cru comprendre et le temps avait marché emportant sa jeunesse, sa beauté, mais non les serments de Gaston. Ayant donc fait ce petit héritage il lui sembla que rien ne s'opposait plus à leur union ; mais il lui restait à en avertir le vicomte et comme sa délicatesse lui faisait redouter une explication de vive voix sur un pareil sujet, elle résolut de lui écrire.

Mais ce n'était pas la seule tâche qu'elle eût à remplir. Depuis tantôt vingt ans le notaire Dubois soupirait après l'insigne honneur de lui offrir sa main, sa fortune et un nom qu'il avait orné de son mieux en y ajoutant celui de la Gaillardière, petite savonnette à vilain, d'un détestable rapport, qu'il avait achetée rien que pour cet usage.

Je dois dire que le notaire avait fait beaucoup pour mériter son bonheur ; non-seulement il avait subi les hauteurs de la demoiselle depuis bien des années, mais il avait supporté avec une mansuétude frisant la faiblesse les grosses plaisanteries du cher cousin qui avait fait de lui son patira ; enfin il se flattait de voir couronner sa constance et avait risqué une demande en règle lorsque Mlle de Plantagemont fit ce petit héritage qui lui permit de monter sa maison ; malheureusement pour l'honnête Dubois, elle se monta aussi la tête et s'imagina qu'il ne lui restait qu'à faire connaître à son cousin, la légère amélioration survenue

dans sa position pécuniaire et à remercier son autre prétendant.

Un matin Mlle Iseult appela Tancrède d'une voix fiévreuse et lui montrant deux lettres qui étaient posées sur un coin de la table surchargée de brouillons, de feuilles commencées, enfin d'une multitude de papiers.

« Porte ces lettres à la poste, » lui dit-elle d'un ton agité, et craignant que l'enfant ne remarquât son trouble, elle se retira aussitôt.

Contre son habitude, elle n'avait pas cacheté ses missives, et comme les enveloppes étaient mal gommées, une d'elles s'ouvrit toute seule dans la main du petit domestique.

« Tiens, s'écria-t-il, un bon tour à jouer ! » Et prestement il retire le papier, en prend un autre sur la table et le met à la place du premier, puis, sans plus réfléchir, il referme la lettre.

O noble race de Plantagemont ! c'est ainsi que tu tombas en roture.

Quand Tancrède jeta la lettre adressée au notaire dans la boîte, il ne se souvenait plus très-bien si c'était celle dont il avait modifié le contenu, et comme il allait y précipiter aussi celle du vicomte, une crainte le retint ; si la supercherie était découverte par ce dernier, il risquait fort, lui, Tancrède, de recevoir une correction d'importance de la rude main du gentilhomme cam-

pagnard. Tout bien considéré, il mit la seconde lettre dans sa poche, très-indécis sur l'emploi qu'il allait en faire, et avec un commencement d'inquiétude.

Son tour était-il un bon tour? Tancrède n'en était déjà plus assez sûr pour affronter volontiers les regards de sa maîtresse; il se glissa assez penaud dans la cuisine, et s'y tint coi.

Si Tancrède avait profité de ses mois d'école autrement que pour se perfectionner dans l'art dangereux des farces, ses doutes se seraient bientôt changés en remords, ou plutôt il n'eût pas commis une action aussi coupable. Mais ignorant comme il l'était, il n'appréciait guère la valeur d'un écrit, et ne pouvait comprendre la portée de ce qu'il venait de faire.

Il étonnait depuis un certain temps Monique par sa sagesse et sa tranquillité, lorsqu'un brusque coup de sonnette retentit dans toute la maison.

Tancrède alla ouvrir, et ne fut pas peu surpris de se trouver en face du notaire. Était-ce bien lui! Lui qui tirait ordinairement le cordon d'une façon si discrète qu'on le reconnaissait à sa manière de sonner!...

Il faillit renverser l'enfant, tant il s'élança impétueusement vers le parloir; ce n'était plus le même homme, il était transfiguré!

Le saisissement de Mlle de Plantagemont fut bien plus grand encore lorsqu'il la remercia avec transport de l'honneur qu'elle daignait lui faire en lui accordant sa main. Comme elle allait se récrier, il lui montra sa lettre, et la vieille demoiselle resta stupéfaite, croyant qu'elle avait fait elle-même cette cruelle erreur, et ne sachant plus comment s'en tirer, car, tandis qu'elle était sans parole et sans voix à force de consternation, le notaire lui apprenait tout d'une haleine que la moitié de la ville était déjà instruite de son bonheur.

Ils en étaient là de leurs explications, et Mlle Iseult se préparait à détromper coûte que coûte le trop présomptueux notaire, lorsqu'un paysan tout crotté arriva sur le cheval du vicomte. Il apportait une lettre de son maître, qu'Iseult ouvrit en tremblant; ce n'était pas une réponse! non, car c'était.... nouvelle incroyable! l'annonce du mariage de l'infidèle avec l'aînée des demoiselles de Sainte-Croix.

Iseult de Plantagemont tomba évanouie sur le canapé de velours d'Utrecht, tandis que le notaire éperdu appelait à grands cris Monique; elle accourut avec une bouteille de vinaigre. Quant à Tancrède, convaincu que tout ce qui arrivait était de sa faute, et s'accusant avec des remords affreux de la mort de sa respectable maîtresse, il s'enfuit épouvanté.

Elle n'était pas morte, mais elle eut toute la nuit une fièvre violente. Une chose surtout la tourmentait particulièrement ; c'était le souvenir de la lettre affectueuse qu'elle avait écrite à cet ingrat.

Quoi ! elle lui avait rappelé sa promesse au moment où il la trahissait ? Il y avait là une humiliation dont une demoiselle de Plantagemont ne pouvait supporter l'idée.

Tandis que cette pensée la torturait, Tancrède se désolait fort de son côté, et il n'eut rien de plus pressé le lendemain matin que de faire demander par Monique à Mlle Iseult de le recevoir un instant. Il y mit tant d'instances, qu'il obtint d'être admis dans la chambre de la malade; alors fondant en larmes, il se jeta à genoux devant elle, et lui confessa tout son crime.

Mlle de Plantagemont l'écouta fort attentivement, et lorsqu'il lui présenta la lettre qu'elle avait écrite à son cousin, elle se sentit soulagée d'un grand poids.

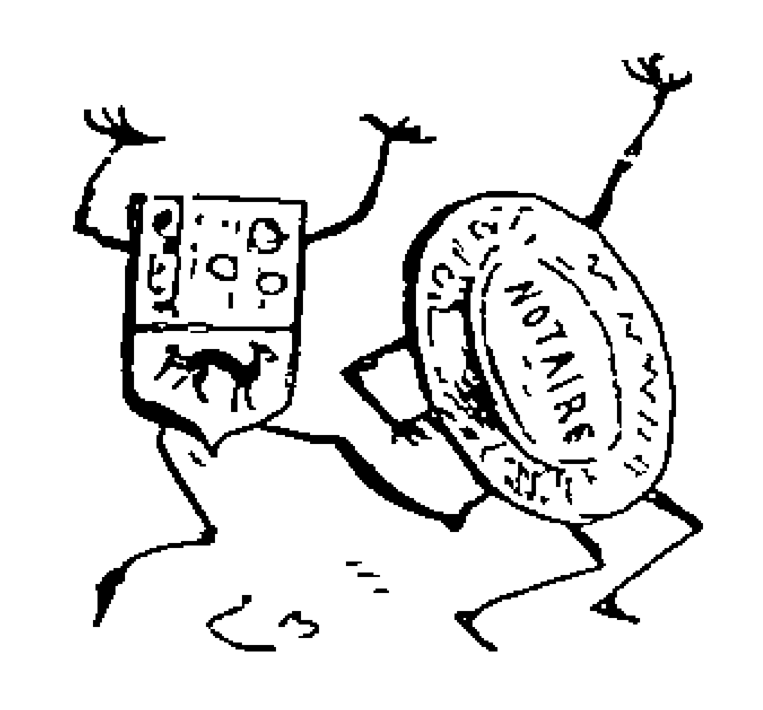
Toutes constatations faites, l'enfant, en prenant au hasard un papier sur la table, était tombé sur un brouillon de lettre adressé au vicomte, et l'avait substitué au billet assez sec destiné au notaire.

S'imaginant que le ciel s'était mêlé de toute cette affaire, Iseult se montra pleine de clémence

pour le coupable Tancrède, et se contenta de le renvoyer à la ferme, où sa sœur Marthe le reçut avec des cris de joie.

Cependant, lorsque la petite curieuse voulut lui faire raconter par quel bon tour il était parvenu à se faire chasser, il resta discret comme une porte de prison, Mlle Iseult l'ayant menacé des plus terribles châtiments, s'il ouvrait jamais la bouche sur ce qui s'était passé.

Mlle de Plantagemont, moitié par loyauté et moitié par dépit, épousa le notaire, et elle est maintenant Mme de la Gaillardière. Cependant, ne félicitez pas trop l'heureux vainqueur : Madame traite Monsieur de suzeraine à homme lige, et le blason prime furieusement le panonceau humilié.



LES FILS DU CONTREBANDIER



LES FILS DU CONTREBANDIER.

Lorsque le voyageur s'en va de Perpignan en Espagne, il traverse une plaine riante où semble régner un printemps éternel; mais les hautes montagnes qui bornent au loin l'horizon sont un cadre bien sévère pour ce brillant tableau; le beau soleil du midi ne parvient pas à adoucir leurs lignes sombres et déchirées, à pénétrer la verdure presque noire des forêts de chênes-liége qui couvrent leurs flancs abruptes; et les rochers gris, perçant çà et là les bruyères de leurs sommets, gardent un aspect triste et aride même sous l'éclat du jour. Seul, le front neigeux du Canigou resplendit de lumière; il semble s'avancer sur la chaîne montagneuse qu'il domine comme un

énorme bastion sur les murs crénelés d'une enceinte fortifiée. Au pied du Canigou, d'autres montagnes moins élevées enserrent d'étroites vallées au fond desquelles courent de rapides torrents ; partout des bois de chênes-liége, un peu de culture dans certains endroits; mais cette nature tourmentée n'est guère propice au travail de l'homme, et l'on se demande comment les habitants des villages échelonnés sur la grand'route de Perpignan à Figuères peuvent gagner leur vie.

Ostensiblement, les uns cultivent les étroites bandes de terre conquises sur la pente des montagnes, ou dans le creux des ravins; les autres gardent leurs troupeaux dans les grands pâturages, mais beaucoup d'entre eux ont un métier occulte, une carrière mystérieuse, à laquelle ils consacrent la majeure partie de leur temps, de leurs forces, de leur intelligence.

Ils sont contrebandiers, ces habitants de la frontière, contrebandiers de naissance pour ainsi dire ; frauder l'état, n'est pas voler selon eux, et n'implique aucun déshonneur. Ce n'est pas seulement le gain qui les attache à leur périlleuse industrie, mais bien plutôt l'amour des aventures et des entreprises hasardées, qui devient un besoin pour eux; habitués dès l'enfance à ces émotions et à ces dangers, ils ne savent plus s'en passer, 'et le contrebandier par vocation reste

contrebandier par nécessité, parce qu'il est devenu impropre à toute autre chose qu'à la contrebande.

Vous comprenez bien, mes enfants, que ces pauvres gens ignorants et sauvages ont tort de se faire une morale à part pour justifier leur profession équivoque; les lois ayant été faites pour l'avantage de la société en général, il est mal d'y manquer, et enfin voler le bien de l'État, c'est voler le bien de tout le monde. Mais vous verrez aussi par la suite de cette histoire que les contrebandiers expient dans de terribles épreuves ce qu'il y a de coupable et de répréhensible dans leur manière de vivre.

Ils ont pour ennemis naturels les douaniers, et ces honnêtes défenseurs de la loi, animés par une lutte continuelle, rivalisent de ruse, de courage et de persévérance avec leurs hardis adversaires; il en résulte souvent des rixes violentes, des combats acharnés, et plus d'une fois les cimes solitaires des montagnes, les ravins ignorés ont été les témoins muets de sanglants épisodes.

Joseph Minios, habitant du petit village de S..., passait avec raison pour un des plus fameux contrebandiers du pays. Sa famille était sans doute d'origine espagnole, mais elle était depuis plusieurs générations établie de ce côté des Pyrénées.

Le père de Joseph, François-Marie Minios, et avant lui contrebandier émérite, avait disparu dans une de ses courses mystérieuses, sans qu'on eût jamais pu découvrir d'une façon positive le genre de mort qu'il avait trouvé au fond des sombres gorges dans lesquelles il s'était engagé; mais quoique l'enquête de la justice fût restée complétement infructueuse, les contrebandiers compagnons du défunt déclarèrent d'une seule voix qu'il avait été assassiné par les douaniers. Leur haine s'accommodait de cette version, et sa veuve Mariette comme son fils Joseph l'accueillirent avec un farouche enthousiasme.

Il eût été cependant tout aussi facile de supposer que François-Marie Minios, trop ami de la gourde pleine d'eau-de-vie, dont il ne se séparait guère, et affaibli par l'âge, avait trébuché au bord d'un précipice, mais la légende prévalut sur cette hypothèse très-plausible.

Joseph, veuf de bonne heure, était resté seul chargé de deux fils jumeaux, fort jeunes encore. L'un s'appelait comme son père, et pour le distinguer, on avait fait de Joseph José, l'autre portait le nom de Pédro en l'honneur du contrebandier espagnol qui l'avait tenu dévotement sur les fonts baptismaux.

La vieille Mariette, tombée à moitié en enfance depuis le coup funeste que lui avait porté la fin

tragique de son mari, accomplissait machinalement sa tâche de ménagère, et gardait le logis, mais elle était incapable de veiller sur les deux enfants, qui s'élevaient à la grâce de Dieu, tandis que leur père gagnait durement au loin le pain de la famille.

Quoique le caractère de Joseph eût pris quelque chose de farouche, et qu'il eût à dix lieues à la ronde la réputation d'un homme redoutable, il était excellent dans son intérieur, et ses enfants l'adoraient. Lorsqu'il revenait de ces expéditions, dans lesquelles il jouait de mille manières sa liberté et sa vie, il avait toujours songé à leur apporter quelque chose; tantôt c'était un mouchoir aux vives couleurs, acheté à la fête de quelque village espagnol, une pierre curieuse, ramassée dans la montagne à leur intention, des herbes bienfaisantes s'ils étaient malades, tantôt une médaille miraculeuse d'un des nombreux sanctuaires vénérés sur la frontière, où il avait été prier, enfin des marques touchantes de sa tendresse paternelle, de sa constante sollicitude pour ses enfants.

Il était très-bon aussi pour sa vieille mère, qu'il entourait de toute sorte de soins et de respects, et l'on n'aurait jamais cru, en voyant cette figure sévère s'adoucir aux reflets du foyer domestique, ces fortes mains s'assouplir pour caresser les cheveux ébouriffés de deux têtes enfantines, qu'on

avait devant les yeux un contrebandier, presque un bandit.

Cependant, même sous le toit héréditaire, où il retrouvait ses plus douces affections, et où il se montrait sous son meilleur aspect, les mœurs violentes, l'esprit de sauvage rébellion du contrebandier reparaissaient bien souvent: il aurait suffi, pour le constater, de suivre le soir, à la brune, un de ses bons camarades, se rendant chez lui pour la veillée.

Voyez-vous d'ici ce tableau mal éclairé par un luminaire fumeux ou simplement par la flamme du foyer dans la grande cheminée de pierre? Mariette, sobrement drapée dans ses vêtements de deuil, se tient droite et immobile sur son siége rustique, elle file silencieusement sa quenouille en récitant intérieurement son rosaire pour les âmes des trépassés; les enfants sont couchés dans leur lit, mais non endormis; au contraire, éveillés comme de petites souris au fond de leur trou, ils écoutent, de toutes leurs oreilles, la conversation des grandes personnes.

On fume des cigarettes faites avec du tabac de contrebande; trois ou quatre figures basanées sont groupées autour du foyer. L'un des hommes raconte, en faisant de grands gestes si accentués que son récit ressemble plus à une scène jouée qu'à une narration paisible, les autres écoutent

l'air sombre et attentif; de sourdes exclamations s'élèvent de temps en temps, puis on baisse soudain la voix, sans quitter le ton de la colère.

L'histoire est finie, on se tait, on réfléchit; les cigarettes presque éteintes, tant l'intérêt palpitant a suspendu l'attention de tous, sont ranimées par de vigoureuses aspirations et reluisent dans la demi-obscurité.

Joseph prend la parole; à lui seul, le personnage le plus important de la réunion, il appartient de conclure et de décider quelle morale on doit tirer de ce qu'on vient d'entendre.

« Pour moi, dit-il, si jamais ces chiens de douaniers me mettent la main dessus, il y en aura plusieurs auparavant qui iront rejoindre mon pauvre vieux père dans le précipice où ils ont fait blanchir ses os sans un peu de terre sainte pour les couvrir. » Ici, il ôta gravement son bonnet de laine, puis continua : « D'abord, j'aime mieux mourir que d'aller en prison; sur mon baptême! Les Minios ne sont pas des gens pour ces endroits-là, et personne de ma famille n'a encore mangé le pain du gouvernement.

— Cependant, observa Jacquet, un des assistants, on sort de prison et on ne revient pas du cimetière.

— Oui, reprit Joseph en secouant la tête, mais si on ne crève pas d'ennui et de chagrin dans

leurs maudites cages, faut encore savoir comment on retrouve son chez soi en s'en revenant. Le cœur me manquerait à moi si, arrivé à la croix du vieux chemin d'en haut, je voyais seulement la cheminée de ma maison sans fumée comme la pipe d'un défunt, et mes jambes trembleraient bien fort pour aller jusqu'à ma porte. Et puis quoi! trouver la vieille mère morte de tristesse, et apprendre que les enfants sont à l'hospice bien loin dans la plaine. Vraiment, mieux vaut mourir que de supporter toutes ces misères-là. »

Maintes fois déjà les enfants avaient entendu leur père faire cette profession de foi, et l'idée de son arrestation se mêlait pour eux à toutes les calamités imaginables. Malgré leur jeune âge, ils frémissaient d'épouvante quand ils entendaient parler de la capture d'un contrebandier et guettaient le retour des douaniers avec une angoisse inexprimable. Ils prirent ainsi de bonne heure l'habitude d'exercer une active et constante surveillance autour de ceux qu'ils considéraient comme les ennemis de leur père.

Un jour, en furetant dans les environs de la douane, ils aperçurent plusieurs douaniers allant et venant dans la petite cour derrière leur caserne et fort occupés de préparatifs annonçant clairement pour des yeux expérimentés une prochaine expédition dans la montagne.

Joseph Minios était justement parti deux jours avant et devait revenir le lendemain.

« Oh! oh! murmura José d'un air soucieux, je suis sûr que les habits verts, c'est ainsi qu'ils ppelaient les douaniers, préparent quelques mauvais coups de leur façon.

— Eh! papa qui est dehors, dit Pédro avec inquiétude. Il croyait justement qu'on se tiendrait tranquille ces jours-ci; je l'ai entendu le dire 'autre soir à Jacquet quand ils se sont séparés après la veillée.

— Tiens-toi ici, s'écria José, faut que j'aille voir un peu ce qui se passe là-bas.

— Prends garde, frère, tu sais qu'ils commencent à se méfier de nous; s'ils t'attrapent par malheur.... »

José sans plus écouter les représentations de édro se glisse derrière une haie qui forme la clôture du jardin de la douane; il y entre furtivement et se jette dans un carré de haricots. Il eut voir de là que tous les douaniers sont rentrés dans la maison et que la cour est libre; il la raverse aussitôt à quatre pattes avec une célérité digne d'un quadrupède et se précipite dans une niche à chien placée précisément sous la fenêtre de la chambre commune où les douaniers sont rassemblés.

Je dois dire ici pour rassurer le lecteur que

José ne risquait nullement de se trouver en face des redoutables crocs de Médor, le chien du brigadier. L'infortuné Médor, victime de son dévouement pour les intérêts du gouvernement avait été traîtreusement assassiné par un contrebandier dont il avait emporté le fond du pantalon quelques jours auparavant dans une chasse trop bien menée. Bref le contrebandier s'était vengé et la niche était vide.

José put donc écouter sans être inquiété le conciliabule des douaniers qui se croyant à l'abri de toute oreille indiscrète causaient librement de leurs projets.

« Je vous dis, affirmait le brigadier Boret du ton énergique qui lui était habituel, que l'occasion est excellente. Le torrent du Val des foux est grossi par l'orage d'hier et il n'y a pas moyen qu'il passe par là; quand au Pas du berger à moins que le diable ne lui prête ses ailes il est impossible qu'il s'y risque avec son chargement de tabac; c'est un chemin pour les izards mais pas pour les chrétiens.

— Pas pour les chrétiens, mais pour les contrebandiers, remarqua le sous-brigadier, d'un ton goguenard.

— Encore le jour, continua Boret sans faire attention à cette interruption, je crois que ces enragés prennent quelquefois par là, mais la nuit

c'est différent, et je vous dis, moi, qu'il suffira pous se saisir du Minios de garder le sentier des Trois-Mules et la route d'Espagne par précaution. Mais c'est par le sentier qu'il viendra et nous serons trois pour le recevoir, Le Gris, Duchêne et moi. »

Le Gris, c'est-à-dire le sous-brigadier, se contenta de répondre laconiquement : « On ira, » mais Duchêne, jeune préposé nouvellement arrivé dans le pays, eut peine à réprimer une grimace expressive.

« Comme vous en parlez, brigadier, on voit bien que vous êtes un ancien soldat ; ce n'est pourtant pas aussi agréable qu'une noce cette petite promenade-là; le Minios est méchant et il a juré qu'on ne le prendrait jamais. »

Tandis que le brigadier essayait de démontrer à son conscrit que choisir un soldat pour la bataille était la plus grande faveur qu'on pût lui accorder, José sortait tout doucement de sa cachette et se hâtait de rejoindre son frère.

Il l'eut bientôt mis au courant de la terrible conversation qu'il venait de surprendre et les deux pauvres enfants justement effrayés, mais ne perdant point l'espoir d'empêcher leur père de tomber dans le piége tendu sous ses pas, allèrent s'asseoir sous un gros figuier pour tenir, eux aussi, leur conseil de guerre.

Que fallait-il faire pour sauver Minios? Lui envoyer un avis par un de ses camarades? Mais les camarades étaient tous absents sauf un qui s'était cassé la jambe en sautant d'une hauteur prodigieuse pour échapper à la poursuite d'un douanier.

Aller eux-mêmes au devant de leur père jusqu'à la frontière espagnole était le seul moyen qui restât à leur disposition, encore était-il fort chanceux; ils pourraient être pris par les douaniers dont ils avaient depuis longtemps éveillé les soupçons et qui se méfieraient d'eux plus que jamais dans cette occasion; et puis la route était longue et dangereuse, la nuit surtout; mais ils ne s'arrêtèrent pas à ces considérations; ils connaissaient parfaitement les chemins de la montagne pour y avoir erré librement depuis l'âge le plus tendre et ils pensaient que la clarté de la lune leur suffirait pour se conduire. Enfin ils étaient résolus à tout risquer pour sauver ce père chéri, traqué comme une bête fauve par ses impitoyables ennemis.

Pédro et José rentrèrent cependant comme d'habitude au logis, car il leur fallait prendre de petites dispositions et surtout attendre la nuit, afin que leur absence ne fût pas remarquée.

Ils eurent soin à souper de cacher chacun un gros morceau de pain en guise de provision de

bouche pour leur lointaine expédition. Le repas fini, la vieille Mariette alla se coucher sans se douter de rien. Mais à peine fut-elle endormie qu'ils se mirent à tirer tout doucement du bahut défoncé leurs vestes de laine, leurs guêtres de cuir grossier et deux bérets, l'un rouge et l'autre bleu, que Joseph Minios leur avait apportés d'Espagne peu de jours auparavant; nos petits montagnards n'ignoraient pas que, même en été, les nuits sont fraîches aux environs des glaciers; ils prirent aussi leurs couteaux et de longs bâtons ferrés.

Ainsi munis José et Pédro se glissèrent furtivement hors de chez eux.

Toutes les portes n'étaient pas encore closes dans le village, car on était en juillet et l'après-midi avait été étouffante. Les hommes fumaient assis gravement devant leurs maisons, tandis que les femmes endormaient leurs enfants, ou rangeaient le ménage, profitant des derniers rayons du jour pour terminer leur tâche quotidienne. Il faisait presque nuit déjà dans cette vallée profonde, mais le soleil couchant faisait encore étinceler le sommet des montagnes avoisinantes, et l'on eût dit qu'elles portaient chacune au front une couronne d'or.

Nos enfants se décidèrent à passer derrière les maisons, contournant les petits jardinets d'inégale

grandeur qui forment la dépendance obligée de toute habitation champêtre, et ils ne rejoignirent la route qu'à quelque distance du village.

Le jour baissait de plus en plus et les reflets de pourpre du soleil disparaissaient sur la crête des monts élevés; en vain les lueurs froides et bleuâtres du crépuscule les remplaçaient un instant pour s'effacer à leur tour dans la nuit sombre; et cependant malgré l'obscurité croissante, nos jeunes voyageurs s'avançaient assez gaiement.

La route était large et facile jusqu'à l'embranchement du sentier des Trois mules et, avec l'insouciance de leur âge, ils ne s'inquiétaient guère des difficultés qu'ils devaient nécessairement rencontrer dans cette seconde partie de leur voyage.

Arrivés à la croix qui marque l'entrée de ce sentier, ils s'assirent sur une espèce de marche creusée dans le rocher au pied du calvaire afin d'attendre là le lever de la lune. Il était vraiment impossible de s'engager dans cette gorge étroite sur un côté de laquelle serpentait le sentier sans avoir au moins sa clarté pour se guider. Les enfants le comprirent et profitèrent de ce délai nécessaire pour se concerter de leur mieux.

Pédro, le plus réfléchi des deux, dressa un plan auquel son frère, plus habile peut-être pour exécuter hardiment que pour organiser avec prudence, acquiesça complétement. Ni l'un ni l'autre

n'ignoraient l'existence d'un poste de douaniers à un kilomètre environ et la grande difficulté de leur entreprise était précisément de traverser cette ligne redoutable que des sentinelles gardaient nuit et jour avec une extrême vigilance.

Ils comptaient d'abord s'avancer avec précaution sur le sentier jusqu'à un certain tournant d'où ils pourraient observer l'ennemi et étudier ses positions; après cette reconnaissance, on reviendrait sur ses pas, puis on quitterait le sentier et il ne s'agirait de rien moins que de se mettre à grimper sur le flanc abrupte de la montagne, afin de tourner l'embûche en rampant entre les rochers et les broussailles dont la pente était semée.

Ce plan présentait de sérieux obstacles mal aisés à surmonter et les enfants devinrent tout à coup fort graves en pensant que la liberté et peut-être la vie de leur père dépendaient de la réussite de leur projet.

Bientôt la crête noire des montagnes se détacha sur l'azur moins foncé du ciel, des clartés blanches descendaient dans les vallées transversales et les brouillards légers qui flottent accrochés aux cimes perdues s'argentèrent doucement. La lune encore invisible se levait mystérieuse derrière le massif imposant des montagnes.

« Voici le moment, » dit José, toujours promp

à prendre une décision; son frère le suivit d'un air préoccupé.

Maintenant ils ne marchaient plus l'un à côté de l'autre, se cognant du coude et frappant le sol de la pointe de fer de leurs bâtons pour en faire jaillir des étincelles. Silencieux et attentifs, ils se glissaient dans l'ombre frôlant le rocher de l'épaule et se suivant pas à pas.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'au tournant et s'arrêtèrent derrière un gros bloc de granit. Le sentier qui avait été jusque là toujours en montant, descendait brusquement, et la gorge étroite s'élargissait tout à coup; une belle vallée que les rayons de la lune inondaient de lumière la traversait et servait de délimitation à la frontière française; de l'autre côté de cette vallée était l'Espagne, c'est-à-dire la terre promise vers laquelle s'avançaient les jeunes pèlerins.

Hélas! non-seulement cette terre promise était plus loin qu'elle ne le semblait à l'œil, mais un terrible obstacle se dressait entre elle et les pauvres enfants.

Debout sur une étroite plate-forme surplombant le rocher, appuyé, dans une attitude mélancolique, sur le canon de son fusil, un douanier veillait en silence. Cette sentinelle perdue, se dressant comme une ombre immobile sur le fond lumineux du tableau, avait quelque chose de



Debout sur une étroite plate-forme. (Page 244.)

saisissant, et les enfants restèrent un instant comme fascinés à sa vue.

Cependant revenant à eux, ils rétrogradèrent sur leurs pas jusqu'à un endroit du sentier où la muraille de rocher se changeait en talus rapide, mais accessible pour ces intrépides montagnards; là ils commencèrent à gravir le flanc de la montagne, écartant les broussailles, contournant les rochers et s'avançant avec des précautions de plus en plus minutieuses à mesure qu'ils approchaient du point au-dessous duquel ils avaient aperçu le douanier de garde. Bientôt ils se mirent à ramper, s'aidant autant des pieds que des mains, se retenant aux racines pour ne pas rouler dans le précipice, tandis que leurs pieds cherchaient avec précaution quelque point d'appui solide; leurs doigts saignaient, ils étaient haletants mais ils avançaient quoique lentement et ils espéraient atteindre prochainement le lit d'un torrent desséché qu'ils pourraient suivre comme une route naturelle cachée dans l'ombre d'un ravin jusqu'à un endroit assez éloigné du poste de douane pour qu'ils s'y trouvassent dans une sécurité relative.

Allons, courage! la pente est bien rapide, une chèvre aurait le vertige. N'importe! voilà qu'on peut découvrir le pli de terrain dans lequel se dérobe la trace du torrent tari; encore quelques

minutes d'efforts persévérants, de sang-froid, de prudence, d'habileté on va toucher au but. Mais les cœurs battent, les muscles se fatiguent, on se trouble à l'idée même du succès, on se presse pour l'atteindre plus vite; le pied de José se pose étourdiment sur un petit fragment de rocher!...

Écoutez!... la pierre se détache et glisse lentement sur une surface gazonnée; elle rencontre un rocher à pic et tombe brusquement dans l'espace. la voilà bondissant sur une pente nouvelle, elle roule maintenant avec une vitesse folle, brisant les plantes sauvages et bondissant contre les obstacles qu'elle surmonte par la force de son élan; sa course est de plus en plus rapide, la pierre semble grossir en tombant de rocher en rocher, en roulant d'abime en abîme; le bruit, d'abord léger, augmente et prend une sonorité étrange entre les parois rapprochées de la gorge; les mille voix de la montagne répètent à l'infini ces détonations retentissantes qui éclatent dans les profondeurs mystérieuses du précipice; ce n'est plus une pierre, c'est tout une avalanche qui s'engloutit avec fracas dans la nuit éternelle du gouffre sans fond. . .

Les enfants terrifiés restent immobiles, ils oublient qu'ils touchent au petit torrent, que deux ou trois pas seulement les en séparent, et ils demeurent rivés à la même place et comme pétri-

fiés, jusqu'à ce que la voix trop connue du brigadier Boret vienne les arracher à leur torpeur.

« Petits brigands, je vous tiens, » et sa rude main les saisit.

Les voilà tous trois sur un espace resserré où l'on peut se tenir debout et il les interroge en ces termes :

« Que faisiez-vous là au milieu de la nuit?

— Qu'est-ce que ça vous fait, » répond José qui a retrouvé toute son assurance en présence de cet ennemi implacable de sa race. Mais Pédro plus politique couvre la voix de son frère.

« M. le Brigadier, nous avons couru toute la journée après la vache de la mère Blanquette qui s'est perdue dans la montagne, vous savez ben cette rousse qui a de si grandes cornes; la nuit est venue que nous n'y prenions pas garde et nous ne savions plus comment retrouver notre chemin.

— Ah bah, vraiment ! vous alliez le demander en Espagne. Hein ?

— Nous voulions nous en informer au poste, dit effrontément Pédro.

— Eh bien ! je vas vous y conduire, mes agneaux, répond le brigadier d'un ton goguenard, et vous y passerez la nuit crainte d'accident.»

José et Pédro se résignent, il le faut bien, et se laissent mener sans résistance au poste de douane.

C'est une cabane grossièrement construite qui

se compose de deux chambres seulement; celle du devant est occupée par les douaniers qui en ont fait une espèce de corps de-garde, l'autre entièrement vide ne semble affectée à aucun usage particulier; peut-être sert-elle d'entrepôt provisoire aux marchandises prohibées saisies dans la montagne. Les enfants y sont enfermés et confiés à la garde du préposé Duchêne qui reste dans la première pièce. Un petit judas pratiqué dans la porte de communication lui permet de surveiller ses prisonniers sans trop se déranger.

Cette combinaison convient parfaitement à notre homme; encore peu endurci aux fatigues du métier, il tombe de lassitude et de sommeil après une course de plusieurs heures dans ce pays accidenté et il attend avec impatience le départ de son supérieur pour se livrer au repos.

Les deux enfants s'assirent sur une botte de paille qu'on leur avait montrée dans un coin et qui devait leur servir de lit. La prison était très-sombre; une pâle lueur descendait à peine du toit; cependant leurs yeux s'étant habitués à cette demi-obscurité ils parvinrent à distinguer ce qui les entourait.

Ils ne virent que des murs de planches mal rabotées, un sol de terre battue et une cruche cassée dans l'angle opposé à celui dans lequel se trouvait leur couche. Il n'y avait dans cet ensemble

rien qui parût propre à faciliter une évasion, et pourtant nos petits prisonniers, le premier mouvement d'abattement une fois passé, conçurent le projet de s'échapper et se mirent à fureter de tous côtés pour trouver une issue.

Il n'y en avait que deux ; la porte solidement verrouillée et la petite lucarne. Les planches de la cloison soigneusement visitées furent jugées trop épaisses pour être entamées avec les faibles moyens dont ils disposaient; il y avait bien dans le fond de la chambre une ancienne porte condamnée et qui semblait au premier coup d'œil faire partie du mur tant on l'y avait bien assimilée à l'aide de gros clous et de traverses de bois; en y regardant de plus près, ils virent qu'il était impossible de songer à l'enfoncer ou d'y pratiquer un trou.

Ils essayèrent de se hisser jusqu'à la lucarne qui était juste au-dessus de la fausse porte à l'aide de leurs couteaux qu'ils piquèrent dans le mur en guise d'échelons; José le plus leste y parvint mais ce fut pour constater que cette ouverture était beaucoup trop petite pour leur offrir un passage.

En retombant sur ses pieds il s'enfonça légèrement dans le sol et faillit se tourner la cheville ; comme il tâtait l'endroit avec sa main cherchant à se rendre compte de ce qui causait l'inégalité du terrain, il rencontra un de ces petits monticules

de terre que les taupes forment au-dessus de leurs souterrains :

« C'est une taupe, » dit-il simplement, mais son frère mieux avisé, s'écria :

« Cette petite bête a plus d'esprit que nous, mon cher, et nous montre comment il faut faire pour sortir d'ici sans la permission des douaniers. Creusons sous la porte, élargissons le chemin déjà tracé.

— L'idée de la taupe est bonne, dit José, mais nous n'avons pas de pelle et nous n'avancerons guère avec nos couteaux.

— Prenons les morceaux de cette cruche cassée c'est tout à fait ce qu'il nous faut. »

On s'assura d'abord que le douanier dormait, ce qui était fort aisé grâce à ses ronflements sonores, puis on se mit à l'ouvrage avec un zèle enthousiaste.

Soudain nos travailleurs s'arrêtent, il s'imaginent avoir entendu parler dans le corps-de-garde, mais toutes constatations faites, c'est Duchêne qui rêve à voix haute d'avancement, de poste dans la plaine, d'un changement agréable enfin dans sa destinée ; cependant, pour parer à l'éventualité d'une interruption plus sérieuse les enfants, apportent la paille tout près du trou, afin de pouvoir le cacher au besoin et ils se remettent à creuser avec ardeur.

Bien leur en prit de se précautionner en cas d'alerte, car peu de minutes après le brigadier étant rentré au poste, son premier soin fut d'ouvrir le guichet et de s'assurer de la présence de ses prisonniers.

Approchant sa lanterne de l'étroite ouverture il put contempler les deux enfants endormis du sommeil de l'innocence sur leur couche de paille.

Satisfait de ce spectacle, il recommanda au préposé Duchêne de surveiller attentivement les jeunes captifs en regardant par le guichet comme il venait de le faire lui-même, mais de ne pas ouvrir la porte sans nécessité parce que la serrure était malaisée à refermer. Après une courte halte il sortit de nouveau.

« Écoute, dit Pédro à José, tu as entendu ce méchant brigadier ordonner à Duchêne de nous guetter du corps-de-garde et tu as vu qu'il avait eu grand peine à faire entrer un peu de lumière dans cette vilaine prison quand il a voulu nous espionner.

— Eh bien ! où veux-tu en venir ?

— Il faut leur jouer un bon tour.

— Je ne demande pas mieux, mais comment s'y prendre.

— Voilà : toi qui es le meilleur pour marcher et te tirer d'affaire dans la montagne, tu iras prévenir papa ; moi je resterai ici avec ton béret

rouge pour toute compagnie; quand Duchêne appellera Pédro je me présenterai avec le bleu, quand il dira José j'arriverai avec le rouge, et comme il fait noir et que nous nous ressemblons beaucoup il croira que nous sommes là tous les deux.

— C'est magnifique! s'écria José en sautant de joie.

— Chut! murmura son frère, tu parles trop haut; ce n'est pas tout, quand tu seras parti je reboucherai gentiment le trou afin qu'on ne voie rien du dehors si quelqu'un avait la curiosité de faire le tour de la maudite cahutte. J'espère bien les amuser comme cela toute la nuit et lorsqu'ils s'apercevront qu'un des oiseaux s'est sauvé de la cage il sera trop loin pour qu'on puisse le rattraper. »

Pédro ne croyait pas se donner la bonne part en se réservant la prison et s'il distribuait ainsi les rôles ce n'était nullement dans un sentiment de prudence égoïste.

Tout en causant ils s'étaient remis à l'œuvre et bientôt le trou se trouva assez grand.

José avance doucement sa tête coiffée maintenant d'un mouchoir, il prête l'oreille et n'entend rien que le bruit du torrent dans le fond du précipice, il se glisse rapidement sous la porte condamnée; le voilà dehors..., il disparaît..., et les

broussailles sont aussi peu froissés par son corps agile que par le passage furtif d'un izard des montagnes.

Pédro n'avait encore replacé que fort peu de terre lorsqu'il entendit Duchêne se diriger pesamment vers la porte de communication et ouvrir le petit guichet.

« Eh ! les mioches, dit-il d'une voix entrecoupée par un baillement prolongé, avancez au commandement et attention à l'appel. José, viens me mon trer ton nez ! »

Le prétendu José se borna à montrer son béret rouge et le préposé naïf se tint pour satisfait.

« Est-ce toi Pédro?

Pour le coup Pédro avança franchement sa figure sur laquelle s'épanouissait un malicieux sourire.

« C'est bien, bonne nuit, mes lapins, » et l'honnête jeune homme alla continuer la sienne qu'il n'interrompit plus jusqu'au retour du brigadier croyant sans doute qu'il avait fait assez pour la consigne. »

Nous allons laisser un instant le poste de douane et ses habitants pour suivre l'aventureux José dans sa difficile entreprise.

Revenant à son premier plan, il alla rejoindre le lit du torrent desséché et le remonta heureusement jusqu'à une certaine distance. Là, un peu rassuré en voyant qu'on ne le poursuivait pas, il

se jeta dans un petit sentier à peine tracé par les pas errants des bergers.

Comme il s'avançait dans un aride vallon encaissé entre deux sommets de montagnes il se sentit subitement saisi d'un vague malaise: tout se taisait autour de lui, point de bruit de torrent, de murmure dans les arbres, mais un calme profond, un repos immuable dans ce ravin désert suspendu entre la terre et le ciel et qu'éclairaient seuls les froids rayons de la lune.

Il sembla au pauvre enfant que toute cette solitude et ce silence l'enveloppaient soudain et tombaient comme un manteau de glace sur sa chétive personne; pâle et frissonnant il s'arrêta n'osant ni avancer ni reculer et pourtant le chemin était libre, nul douanier n'en défendait l'entrée. Hélas! peu s'en fallait qu'il ne regrettât la présence des habits verts; le bruit de ses pas résonnant dans cette immensité le terrifiait, il craignait d'éveiller cette nature imposante, il avait peur enfin et n'aurait pu dire ce qui l'effrayait tant; mais bientôt ses terreurs prirent une forme particulière; le fils ignorant du sauvage Minios élevé dans des traditions superstitieuses se mit à trembler à l'idée qu'il pourrait rencontrer l'âme en peine d'un contrebandier mort sans confession et demandant des prières.

Dans les provinces reculées où l'instruction n'a

encore pénétré que d'une manière lente et incomplète, la croyance aux revenants est très-généralement répandue et José y avait, malheureusement pour lui, la foi la plus entière.

Toutes les histoires tragiques racontées le soir à la veillée lui revenaient à la mémoire et défilaient comme un lugubre cortége dans son esprit bouleversé. L'enfant éperdu se recommandait à la bonne Vierge et à tous les saints du paradis, mais il pouvait à peine réciter les prières que la vieille Mariette lui avait apprises.

Bientôt ses pensées restèrent comme suspendues, ses lèvres blanchirent, tandis que ses yeux dilatés par l'épouvante se rivaient pour ainsi dire sur l'apparition qui venait de surgir en face de lui sur le sentier.

Une ombre noire s'avançait avec une majestueuse lenteur drapée dans un grand manteau de couleur sombre.

L'enfant se rappela tout à coup son grand'père François-Marie Minios assassiné par les douaniers. Il ne l'avait vu que dans sa première enfance et l'avait presque oublié, mais maintenant il se souvenait de lui et le reconnaissait.

« Père, père, dit-il en étendant les bras, ne me fais pas de mal !... » Le fantôme précipita sa marche menaçante vers lui et José tomba évanoui.

Lorsqu'il reprit connaissance, il se trouva sur les

genoux de Joseph Minios qui s'efforçait de lui faire boire quelques gouttes d'eau-de-vie. On ne perdit pas beaucoup d'instants en épanchement, en récit et en explication, le temps pressait, car le jour allait paraître et les lueurs blanches de l'aube se confondaient déjà avec les clartés pâlissantes de la lune à son déclin.

Le père et le fils s'étaient rencontrés trop tard et maintenant il était presque aussi difficile au contrebandier de retourner en Espagne que de regagner son village. Il se décida à envoyer José, qui ne se traînait plus que péniblement, rejoindre des pasteurs de sa connaissance dont les troupeaux paissaient sur le versant d'une montagne voisine; pour lui il voulait essayer de passer par le pas du berger, le seul chemin qui lui fût encore ouvert. Mais comme le brigadier l'avait dit, il était impossible de se lancer dans cette voie périlleuse avec un chargement quelconque et il songea avant tout à se débarrasser de sa marchandise.

Joseph et son fils remontèrent pendant quelque temps le ravin solitaire, puis ils tournèrent à droite dans une vallée plus profonde et d'un aspect tout différent; d'un côté la pente était couverte de gros rochers mêlés d'arbrisseaux, de l'autre, celui sur lequel ils se trouvaient, suivant un étroit sentier, la montagne s'élevait en forme de gradin; ces marches fort hautes et peu pro-

fondes se remarquent souvent là où le marbre remplace le roc.

Bientôt nos fugitifs atteignirent l'endroit où Minios avait déposé sa balle de tabac; prompt et décidé, il la saisit pour la précipiter dans la vallée au fond de laquelle court un rapide torrent. Hélas! il y a des moments où la destinée semble se jouer de nous!

La petite pierre de José avait roulé sans rencontrer d'obstacle, la balle de tabac s'arrêta sur un des brusques ressauts de la montagne et y resta comme un objet de curiosité posé sur une étagère.

Au même instant un grand éclat de rire fit retentir les échos d'alentour. Joseph tressaillit et leva les yeux!

En face delui, appuyé sur un fragment de rocher le brigadier Boret se tenait froid et sardonique; deux autres douaniers l'accompagnaient.

« Te voila pris, mon beau garçon, dit-il à Minios, et cette fois il n'y a pas moyen de nier tes voleries, car ta marchandise est là exposée à la vue de tout le monde. On dirait le saint sacrement de l'autel, un jour de bonne fête.

— Brigadier, répondit le malheureux Minios en se redressant d'un air de fierté irrité, ce n'est pas l'heure de rire même pour les habits verts. Mes pauvres enfants ont couru toute la nuit au risque

de tomber dans les précipices et d'être brisés sur les rochers; ils sont venus pour me prévenir de vos embûches, car ils savent que Joseph Minios n'ira jamais en prison.

— Tu y coucheras pourtant ce soir, mon ami Joseph. Allons, viens nous trouver de bonne grâce, c'est ce que tu as de mieux à faire, car tu es cerné. »

Les deux préposés, obéissant aux ordres de leur chef, commencèrent à s'ecarter de lui chacun dans un sens opposé, tandis qu'il demeurait au même endroit, observant toujours Minios.

Aller prendre le contrebandier là où il se trouvait, n'était pas chose aisée, et Boret désirait vivement lui faire quitter cette position; mais Minios s'exaspérait de plus en plus devant l'assurance ironique de son ennemi: il commençait à être pris d'une rage folle, du désespoir de la bête fauve traquée par les chiens.

« Rends-toi, Minios, reprit le brigadier, trop prématurément convaincu de son triomphe.

— Tais-toi, misérable espion, je vous défie de me prendre où je suis; la montagne protége ses enfants; je vous défie de me prendre. »

A cet orgueilleux défi deux fois répété, Boret furieux, répondit en levant son fusil.

« Attends, je vais te faire descendre, moi. »

Le contrebandier croit voir l'arme homicide di-

rigée contre son jeune enfant debout auprès de lui, il saisit sa carabine, il tire ! le douanier tombe derrière le rocher ! Alors Minios entraînant son fils pâle d'épouvante, s'élance de nouveau dans les sentiers de la montagne.

Bientôt le pauvre José se trouva incapable de faire un pas de plus, et ils auraient été dans un grand embarras s'ils n'avaient fait la rencontre d'un muletier qui voulut bien mettre l'enfant sur une de ses bêtes.

Après avoir voyagé ainsi pendant plusieurs heures, ils arrivèrent à un petit village espagnol. Malgré les offres du muletier qui voulait les mener rafraîchir dans la posada de l'endroit, Joseph refusa obstinément d'y entrer, il accepta seulement un morceau de pain pour son fils et se retira avec lui dans un petit bois d'oliviers qui se trouvait près de la route. L'enfant accablé de fatigue ne tarda pas à s'endormir.

Lorsque José se réveilla, il fut frappé du changement qui s'était opéré sur le visage de son père en si peu de temps. Joseph Minios n'avait pas bougé, ses paupières ne s'étaient pas fermées et la moitié du pain que son fils avait posé à côté de lui était restée intacte ; on eût dit qu'il avait vieilli de dix ans, tant sa personne semblait affaissée sur elle-même, son regard terne, ses joues décolorées.

José l'appela vainement deux fois sans parvenir à l'arracher à sa triste rêverie; enfin Minios tournant un œil morne vers son fils.

« Mon enfant, lui dit-il avec effort, j'ai fait un malheur, faut que je retourne chez nous pour me livrer à la justice.

— O père! ne fais pas cela, ils te tueront.

— Il vaut mieux être puni dans ce monde que dans l'autre; viens, mon fils, mettons-nous en route. »

José habitué à une grande obéissance n'osa résister davantage; les yeux remplis de larmes il se leva et se mit, bien à contre-cœur, en devoir de rassembler les objets dont ils s'étaient débarrassés pour se reposer.

Au moment où ils allaient partir, un bruit de clochettes frappa l'oreille de José. Un prêtre espagnol coiffé d'un long chapeau semblable à un tuyau de poêle renversé, passait sur la route chevauchant au pas de sa paisible monture assez brillamment harnachée et chargée de grelots de cuivre selon la mode du pays; mais ce que José n'aperçut pas au premier coup d'œil et ce qui lui remplit le cœur de joie ce fut la vue d'un petit garçon monté en croupe derrière le bon curé.

Deux cris partirent à la fois. José et Pedro s'étaient reconnus; ce dernier, sautant à bas de la mule, s'élança vers son père pour l'embrasser.

« Ah! papa, s'écria-t-il, qu'il y a longtemps que je te cherche; je me suis sauvé du poste de douane quand j'ai entendu le brigadier raconter son histoire, j'avais peur qu'il ne me fît mourir, le méchant homme, pour se....

— Paix, mon enfant; il ne faut plus mal parler de lui, je l'ai tué, et tu t'es trompé si tu as cru le voir, à moins que ce ne fût sa pauvre âme venant quêter des messes! nous lui en ferons dire.

— Oh! que non, père, il ne demandait pas de messes, il a seulement demandé à boire un coup pour se remettre de la peur que tu lui as faite en tirant sur lui.

— Comment! je l'ai manqué?

— Je ne dis pas cela; bien sûr que tu l'aurais tué, car personne dans la montagne ne tire aussi bien que Minios, si le vieux poltron ne s'était jeté derrière le rocher en te voyant prendre ton fusil.»

Joseph Minios se signa dévotement en remerciant Dieu dans le fond de son cœur; mais il ne dit rien, gardant ses pensées pour lui seul.

Renonçant à retourner en France, où on n'aurait pas manqué de le poursuivre pour tentative de meurtre, il fit venir secrètement sa vieille mère et il alla s'établir avec toute sa famille dans une petite ville assez éloignée des frontières. Là profitant de ses connaissances et peut-être de ses anciennes relations, il entreprit un petit commerce

moins périlleux et probablement plus lucratif que le dangereux négoce auquel il s'était si longtemps consacré.

Malgré sa prospérité naissante et tous les avantages de sa nouvelle existence, Joseph Minios tourne souvent un regard attristé vers la ligne bleue des Pyrénées fuyant à l'horizon. Il regrette la montagne, sa vie rude et aventureuse et jusqu'aux luttes ardentes dans lesquelles il a tant de fois failli trouver la mort.

Mais Joseph, sagement inspiré par un prêtre espagnol, a fait vœu à la madone, en reconnaissance de l'intervention miraculeuse à laquelle il attribue son salut et celui de ses enfants, de ne plus faire la contrebande.

Il tiendra, quoi qu'il lui en coûte, sa promesse à Notre-Dame de Font-Romeu.



LE COMBAT

DES HORACES ET DES CURIACES



LE COMBAT

DES HORACES ET DES CURIACES.

Si vous avez commencé à apprendre l'histoire romaine, mes enfants, vous avez entendu parler du fameux combat des Horaces et des Curiaces; quoi qu'il en soit, ce n'est pas précisément de cette lutte célèbre que je veux vous entretenir ici, et il ne s'agira pas du tout de Rome dans mon récit, mais seulement de la petite ville de N*** et de la grosse querelle qui s'éleva entre les deux pensions rivales qui se disputaient l'honneur d'élever ses jeunes citoyens.

Les loustics de l'endroit discourant de l'événement au Café du Commerce, sur la place de la

Sous-Préfecture, intitulèrent cette bagarre d'écoliers le combat des Horaces et des Curiaces, parce que le chef d'une des deux institutions s'appelait M. Curiac, et le nom en resta.

La rivalité qui existait entre les Horaces et les Curiaces était déjà assez ancienne, et avant d'amener le terrible conflit dont nous allons parler, s'était manifestée en maintes occasions. Les mauvais rapports en étaient même arrivés à un tel point, que les autorités de l'endroit avaient officieusement engagé les maîtres de pension à éviter toute rencontre entre les écoliers; mais ces messieurs animés des mêmes sentiments que leurs élèves quoique les exprimant autrement, mirent assez peu de zèle à empêcher les démonstrations hostiles échangées entre les enfants, et l'on continua comme par le passé à faire des remarques désobligeantes les uns sur les autres, à s'adresser des quolibets impertinents, à se toiser mutuellement de la façon la plus impolie toutes les fois qu'un hasard ou un désir inavoué de querelle vint mettre les institutions rivales en présence.

C'était surtout les jours de promenade que ces rencontres avaient lieu, et il n'est pas nécessaire d'ajouter qu'elles faisaient l'amusement de tous les badauds de la petite ville.

Il arriva cette année que la fête de M. Mercier,

le chef de l'institution des Horaces, tomba un mercredi, et le jeudi étant le jour consacré ordinairement à la promenade, les enfants de cette pension se trouvèrent jouir de deux jours de sortie au lieu d'un.

Quoique le temps fût rigoureux, car l'on était encore en hiver, ou plutôt à cause même de ses rigueurs nos gamins se promettaient un grand plaisir de leur double promenade.

Il avait beaucoup neigé la veille et vous savez si la neige est propice aux jeux variés! quelle nombreuse ressource elle offre pour construire des forts et des redoutes imprenables! quelles belles pelotes les petits doigts intrépides peuvent façonner avec cette poudre brillante, enfin comme il est doux de se rouler dessus et surtout d'y rouler les autres!

Ce jour-là le troupeau indocile des écoliers fut lâché pour se livrer à ses ébats dans une grande prairie située aux portes de la ville.

Après avoir couru un certain temps de côté et d'autre, ils se réunirent en assemblée délibérante.

« Qu'allons-nous faire,» se dirent-ils? On discuta quelque peu la question; chacun offrait son jeu préféré, c'est-à-dire celui où il était le plus heureux, le plus adroit, en un mot le plus assuré de primer ses camarades; on finit néanmoins par se mettre d'accord sur une assez sotte invention, car

ce sont celles-là généralement qui réunissent le plus de suffrages ; on se décida à élever une montagne de neige, mais une montagne si haute qu'on pourrait voir de son sommet tout le pays d'alentour.

Ce but était à la fois vague, ambitieux et inutile, car il y avait juste au bout de la prairie une butte naturelle, d'où l'on découvrait facilement les environs.

Nos petits novateurs ne se firent point ces objections, il fallait un prétexte et non un but à leur activité.

Les voilà bouleversant cette vaste prairie et déchirant ce beau tapis de velours blanc aux broderies d'un vert pâle et délicat étendu par les froides mains de l'hiver sous les pas invisibles et silencieux du temps.

Ils transportent la neige, l'amoncellent sur le point indiqué avec une ardeur infatigable; on se presse, on s'agite ; chacun apporte sa charge dans ses mains rougies par le contact de l'élément glacé ; les plus avisés se procurent des pelles ; tous travaillent; bientôt la montagne s'élève; on redouble d'activité. Le sous-maître qui bat mélancoliquement la semelle sur la route voisine se dit en soupirant.

« Ah ! s'ils travaillaient comme cela à l'étude ! »

Ernest Renaud, le plus paresseux des élèves, se

montre le plus actif; son frère Julien qui ne sait pas trouver ses mots dans le dictionnaire tant il est bête en classe, a eu l'ingénieuse idée d'emprunter une brouette avec laquelle il fait merveille. Le petit Bertrand qui prétend être, à l'étude du soir, incapable de tenir sa plume tant il a froid aux doigts, les plonge avec bonheur dans la neige et ne se plaint nullement de l'onglée; enfin c'est un vrai plaisir de voir le courage, l'entente et la rapidité que nos jeunes travailleurs apportent à leur besogne : mais le sous-maître ne goûte point ce beau spectacle qui ne lui inspire que des comparaisons pénibles; il surveille l'aiguille de sa montre d'un air impatient et dès qu'elle marque l'heure de la retraite il rappelle impitoyablement les petits ouvriers.

On quitte à regret l'édifice inachevé, car j'oubliais de dire que la montagne s'était transformée en tour de Babel; oui, décidément c'est une tour de Babel qu'on veut ériger et l'on se propose d'y ajouter le lendemain un étage.

Mais ce lendemain, comme je l'ai dit déjà, était un jeudi et les Curiaces étant sortis les premiers prirent pour but de leur promenade cette même prairie où leurs rivaux s'étaient tant divertis la veille.

Un des élèves les plus remarquables de cette pension, était André Bergeron, fils d'un architecte,

distingué ; ce jeune homme tenait de son père une certaine disposition pour le dessin et en avait reçu quelques leçons aux dernières vacances.

Comme il n'avait que les arts en tête, dès qu'il aperçut le tas de neige pareil à un beau bloc de marbre blanc que formait la prétendue tour de Babel des Horaces, il s'écria :

« Si nous faisions une statue monumentale ? »

Les autres reprirent en chœur : « C'est ça, faisons un bonhomme de neige.

— Une statue, réclama le futur artiste.

— Bah ! ne nous querellons pas sur les mots ; statue ou bonhomme, je n'y vois pas de différence, » répondit tranquillement Gustave le fils de l'adjoint.

Ce mot concilia tout et André hissé tant bien que mal sur le monticule d'où il risquait de glisser à chaque instant, se mit à travailler de son mieux.

Il avait grande confiance en lui et en inspirait assez à ses condisciples qui l'avaient vu déjà à l'œuvre dans différentes occasions. Cependant les critiques ne lui était pas épargnées.

« Tu lui fais la tête trop grosse, disait l'un.

— Les yeux sont de travers, assurait l'autre.

— Au contraire, affirmait un troisième, la tête est trop petite, mais il est vrai que les yeux ne sont pas réussis.

— Il n'a pas de nez ton bonhomme, laisse-moi lui en faire un.

— Oh! pour le coup, s'écria André furieux, si vous avez la prétention de m'aider autrement qu'en me passant des pelotes de neige, et encore quand je vous en demande, je descends immédiatement et je vous plante là avec votre statue sur les bras. »

Des clameurs de mécontentement répondirent à cette déclaration; il fallait, disait-on, avoir un bien mauvais caractère pour ne pouvoir souffrir la moindre observation de la part des camarades. De plus sages prétendirent, tout en convenant de l'irascibilité d'André, qu'on aurait tort de ne pas le laisser finir sa statue et tout le monde se rangea à cet avis.

André voyant ce bel apaisement produit par son incartade, reprit d'un ton triomphant: « Que celui qui se croit capable de faire mieux que moi prenne ma place, » et tout en disant ces mots il allongeait un peu le nez de sa statue.

Un murmure expressif se fit encore entendre, mais personne ne bougea; il y avait pourtant dans l'assistance un jeune garçon du nom de Marcel dont le père avait été un excellent sculpteur et qui se sentait d'assez heureuses dispositions, mais comme son bon naturel ne le cédait en rien à ses brillantes aptitudes, il ne voulut

point troubler André dans son œuvre, ni provoquer de querelles, en se proposant pour le remplacer; d'ailleurs c'était un nouveau à la pension quoique sa famille fût du pays.

Notre artiste put donc achever sa statue sans encombre, et lui ayant donné ce qu'il pensait être le dernier coup, il descendit d'un air enchanté et alla se mettre à une certaine distance pour la mieux contempler.

C'était une grossière ébauche et l'on était tenté de demander ce qu'elle voulait représenter; cependant en tenant compte des conditions dans lesquelles le travail s'était effectué et de l'élément mis à la disposition du statuaire on pouvait encore le féliciter du résultat obtenu.

Beaucoup le louaient avec exagération, d'autres le critiquaient sans mesure.

Marcel souriait finement et ne disait mot.

Quelqu'un fit tout haut cette observation que le bonhomme penchait à gauche.

André prétendit d'abord que non, puis il finit par en convenir en ajoutant que c'était la faute du terrain, et il n'en continua pas moins à admirer naïvement son œuvre. Il est vrai qu'un rayon de soleil étant venu luire sur la statue, l'embellit singulièrement, et toute l'assistance subitement enthousiasmée par cet effet fortuit, se mit à battre des mains.

Une grande clameur répondit à cette bruyante démonstration et les Horaces étonnés et saisis virent en se retournant, toute la pension de M. Mercier rangée sur la route comme une armée en bataille.

Instinctivement ils se rapprochèrent les uns des autres pour faire face à leurs rivaux dont l'attitude faisait prévoir les intentions hostiles.

Comme toujours, on commença par parlementer.

Ernest se détachant des rangs de ses condisciples se porta seul en avant.

« Qui vous a permis, commença-t-il d'un ton arrogant, de toucher à notre tour de Babel?

— C'était donc une tour! il fallait l'écrire dessus, lui répondit Pierre Vimier, ami intime d'André; nous l'avons prise pour un tas de neige, et la neige est à tout le monde.

— La neige qui est par terre oui, mais pas celle qu'on s'est donne la peine d'accumuler à force de travail. Rendez-nous notre neige.

— Nous en avons fait une statue.

— Une statue, ça! mais je ne vois qu'un tas, moi!

— Un tas! un tas! s'écria André avec indignation, un tas qui a des yeux, un nez, une bouche!

— C'est toujours un tas qui fait semblant d'être un bonhomme.

— Ne vous avisez pas d'y toucher au moins, » reprit l'artiste exaspéré qui voyait avec inquiétude Ernest façonner une grosse boule de neige.

Malgré cette recommandation mêlée de menaces, la boule de neige lancée par une main brutale vint casser le nez rapporté de la statue, mais au même instant Ernest reçut un si vigoureux soufflet qu'il faillit en tomber à la renverse.

Un duel à coups de poings s'en suivit et les deux pensions restèrent quelques instants à regarder le combat en animant chacune leur champion par des hourras et des bravos répetés; cependant comme André, moins fort que son adversaire, allait être vaincu, son ami Pierre ne put se résoudre à le voir maltraiter par son antagoniste triomphant et il s'élança pour le secourir. Julien, le frère d'Ernest, ne put naturellement le laisser accabler par le nombre et vint lui prêter main forte; puis ce fut Marcel qui entra dans la lice, cédant à l'entraînement de son généreux caractère; bientôt tout le monde se mit de la partie et la bataille devint générale.

Ce fut alors que les maîtres d'étude trop longtemps passifs songèrent à intervenir, mais ce n'était plus l'heure; les écoliers ne tenaient aucun compte de leurs conseils ou plutôt n'entendaient même pas leur voix. Un tumulte indescriptible régnait d'un bout à l'autre de la prairie; on



La bataille devint générale. (Page 276.)

se poursuivait, on se battait, on parait un coup pour en donner un autre, on s'aveuglait avec de la neige, on se roulait dessus ; celui-ci glissait et tombait, celui-là se relevait en s'accrochant à un troisième qui allait marquer son empreinte dans le blanc tapis.

Bientôt plusieurs combattants se trouvèrent hors de combat, l'un avait un œil poché, l'autre boitait ; les maîtres d'étude au désespoir ramassaient les blessés et tâchaient de séparer ceux qui luttaient encore, mais leurs efforts continuaient à être complétement inutiles.

M. Martin, sous-maître des Horaces, songeait à aller chercher la gendarmerie ; l'infortuné sous-maître des Curiaces le supplia de n'en rien faire, craignant fort de perdre sa place, si l'affaire arrivait à l'état de scandale public. M. Martin assez frappé du raisonnement de son collègue, ne savait à quoi se résoudre, redoutant, lui aussi, de se compromettre, et n'osant cependant assumer la responsabilité de laisser assommer toute sa pension.

Ils en étaient là de leur débat, lorsqu'un cri d'étonnement poussé par toutes les bouches vint les arracher à leur perplexité.

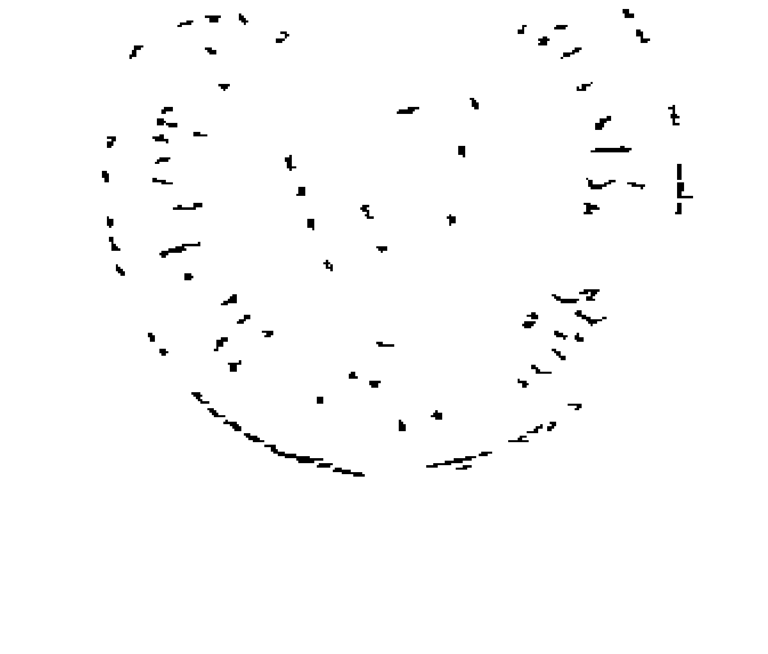
Il n'y avait plus de statue !

Il n'y avait plus de tour de Babel !

Le gai soleil du printemps avait fondu l'objet

de cette grande lutte pendant qu'on se battait pour sa possession.

Mes enfants, quand vous serez grands et que vous vous occuperez de la politique de votre pays, souvenez-vous du bonhomme de neige.



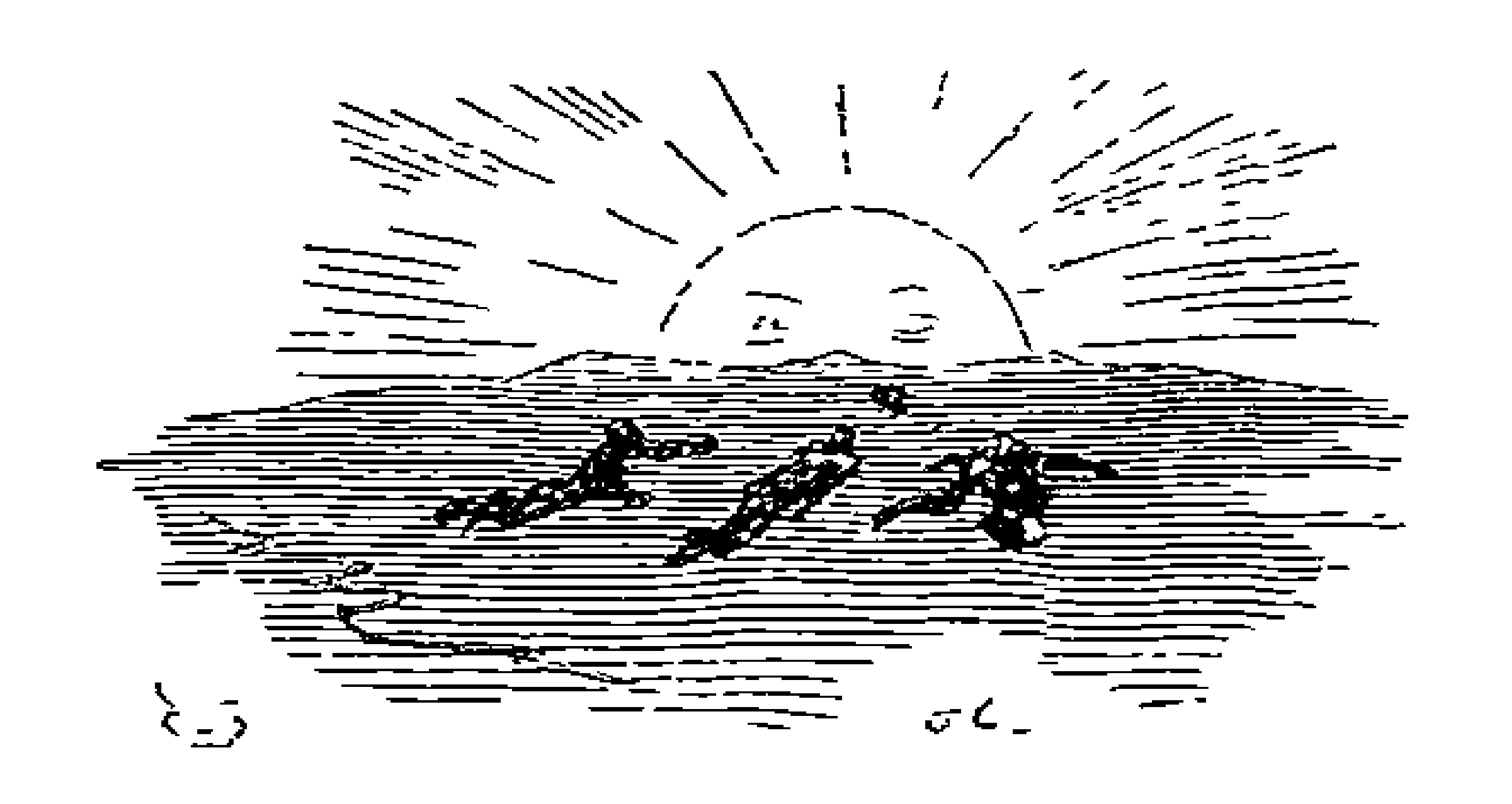




TABLE.

12794 — PARIS, TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

Landrin (A) : *Les monstres marins.* 1 vol. illustré de 41 vign. par Mesnel.

Lefèvre (A.) : *Les merveilles de l'architecture ;* 3e édition. 1 volume illustré de 50 vignettes par Thérond, Lancelot, etc.

— *Les parcs et les jardins :* 2e édition. 1 volume illustré de 29 vignettes par A. de Bar.

Le Pileur (D^r^) : *Les merveilles du corps humain ;* 2e édition. 1 vol. illustré de 45 gravures par Leveille.

Marion (Fulgence) : *Les merveilles de l'optique ;* 2e édition. 1 volume illustré de 70 vignettes par A. de Neuville et Jahandier, et d'une planche tirée en couleur.

— *Les ballons et les voyages aériens ;* 2e édition. 1 volume illustré de 30 vignettes par P. Sellier.

— *Les merveilles de la végétation ;* 2e édition. 1 volume illustré de 45 vignettes par Lancelot.

Marzy (F.) : *L'hydraulique.* 1 vol. illustré de 60 vignett. par Jahandier.

Menault (E.) : *L'intelligence des animaux ;* 2e édition. 1 vol. illustré de 80 vignettes par E. Bayard.

Meunier (V.) : *Les grandes chasses ;* 2e édition. 1 volume illustré de 21 vignettes par Lançon.

— *Les grandes pêches.* 1 vol. illustré de 35 vignettes par Riou.

Millet : *Les merveilles des fleuves et des ruisseaux.* 1 volume illustré de nombreuses vignettes par Mesnel.

Moynet (J.) : *L'envers du théâtre ou les machines et les décors.* 1 vol. illustré de 60 vign. par J. Moynet.

Radau (R.) : *L'acoustique ;* 2e édition. 1 volume illustré de 114 vignettes par Lœschin, Jahandier, etc.

Renard (L.) : *Les phares.* 1 volume illustré de 35 vignettes par Jules Noël, Rapine, etc.

— *Les merveilles de l'art naval.* 1 volume illustré de 50 vignettes par Morel Fatio.

Renault : *L'Héroïsme.* 1 volume illustré de 15 vignettes par Paquier.

Reynaud (J.) : *Histoire élémentaire des minéraux usuels ;* 3e édition. 1 volume illustré de 2 planches en couleur, et de 2 planches en noir.

Sauzay (A.) : *La verrerie* depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; 2e édition. 1 volume illustré de 67 vignettes par B. Bonafoux.

Simonin (L.) : *Les merveilles du monde souterrain ;* 2e édition. 1 volume contenant 18 gravures par A. de Neuville, et 9 cartes.

Sonrel (L.) : *Le fond de la mer ;* 2e édition. 1 volume illustré de 90 vignettes par Mesnel. Yan D'argent et Férat.

Tissandier (G.) : *Les merveilles de l'eau ;* 2e édition. 1 vol. illustré de 77 vignettes par A. de Bar, Clerget, Riou, Jahandier, etc., et de 6 cartes.

— *La houille.* 1 volume illustré de 50 vignettes par A. Jahandier, A. Marie et A. Tissandier.

Viardot (L.) : *Les merveilles de la peinture,* Ire série ; 2e édition. 1 volume illustré de 15 vignettes par Paquier.

— *Les merveilles de la peinture,* IIe série. 1 vol. illustré de 11 reproductions de tableaux par Paquier.

— *Les merveilles de la sculpture.* 1 volume illustré de 61 reproductions de statues par Petot, P. Sellier, Chapuis, etc.

Zurcher : *Les naufrages célèbres.* 1 volume illustré de 37 vignettes par Jules Noël.

Zurcher et **Margollé** : *Les ascensions célèbres.* 1 volume illustré de 37 vignettes par A. Debar.

— *Les glaciers ;* 2e édition. 1 volume illustré de 45 vignettes par E. Sabatier.

— *Les météores ;* 3e édition. 1 volume illustré de 23 vignettes par Lebreton.

— *Volcans et tremblements de terre.* 1 volume illustré de 62 vignettes par E. Riou.

LITTÉRATURE POPULAIRE

SPÉCIALEMENT DESTINÉE

AUX OUVRIERS DES VILLES ET DES CAMPAGNES

Format in-16, à 1 fr. 25 le volume.

Aunet (Mme L. d') : *Voyage d'une femme au Spitzberg*. 1 volume.

Badin (A.) : *Duguay-Trouin*. 1 volume.

— *Jean Bart*. 1 volume.

Baines (Thomas) : *Voyage dans le sud-ouest de l'Afrique*. 1 volume.

Baker (S. W.) : *Le lac Albert*. Nouveau voyage aux sources du Nil. 1 volume.

Baldwin (W. C.) : *Du Natal au Zambèse*. 1 volume.

Barrau (Th. H.) : *Conseils aux ouvriers* sur les moyens d'améliorer leur condition. 1 volume.

Bernard (Frédéric) : *Vie d'Oberlin*. 1 volume.

Bonnechose (Émile de) : *Bertrand Duguesclin*. 1 volume.

— *Lazare Hoche*; 4e édition. 1 vol.

Burton (le capitaine) : *Voyage à la Mecque, aux grands lacs d'Afrique et chez les Mormons*. 1 volume avec trois cartes.

Calemard de la Fayette (Charles) : *La prime d'honneur*. 1 vol.

— L'*agriculture progressive*. 1 volume.

Carraud (Mme Z.) : *Une servante d'autrefois*; 2e édition, 1 volume.

— *Les veillées de maître Patrigeon*, entretiens familiers sur le travail, la propriété, la richesse, l'agriculture, la famille, etc.; 3e édition. 1 volume.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Charton (Ed.) : *Histoires de trois enfants pauvres* (un Français, un Anglais, un Allemand), racontées par eux-mêmes; 4e édition. 1 vol.

Chevalier (Michel) : *Le Mexique ancien et moderne*. 1 volume.

Corne (H.) : *Le cardinal Mazarin*. 1 volume.

— *Le cardinal de Richelieu*. 1 vol.

Corneille (Pierre) : *Chefs-d'œuvre*, 1 volume.

Cours d'économie industrielle. 7 volumes, qui se vendent séparément.

Première série. *Qu'est-ce que l'economie industrielle*, par M. J. Garnier; — *Du capital*, par M. Baudrillart; — *Des machines*, par M. Horn. 1 vol.

Deuxième série. *Du travail et du salaire*, par M. Batbie; — *Les corporations et la liberté du travail*, par M. Levasseur. 1 vol.

Troisième série. *Des sociétés coopératives*, par M. J. Duval; — *De l'échange et de la monnaie*, par M. Wolowski. 1 vol.

Quatrième série. *De l'intérêt et de l'usure*, par M. Courcelle-Seneuil; — *Du crédit*, par M. Coq; — *De la liberté commerciale*, par M. F. Passy. 1 vol.

Cinquième série. *Appropriation des richesses*, par M. Courcelle-Seneuil; — *Propriété et hérédité*, par M. Fréd. Passy; — *Division du travail*, par M. Horn. 1 vol.

Sixième série. *La concurrence*, par M. Joseph Garnier; — *Grèves et coalitions*, par M. Batbie; — *Émigration des campagnes*, par M. Baudrillart; — *La population*, par M. J. Duval. 1 vol.

Septième série. *Le commerce*, par M. Du Puynode; — *l'épargne*, par M. Paul Coq; — *l'assurance*, par M. Em. Levasseur; — *l'exposition universelle de 1867*, par M. Audiganne. 1 vol.

Deherrypon (Martial) : *La boutique de la marchande de poisson*. 1 vol.

Delapalme: *Le premier livre du citoyen.* 1 volume.

Duval (Jules) : *Notre pays.* 1 volume.

Entretiens populaires. 9 volumes, qui se vendent séparément.

Première série (1860). *Le chaos*, par M. Babinet: — *l'homme*, par M. Ph. Chasles: — *l'agriculture*, par M. Barral: — *les chemins de fer*, par M. Perdonnet. 1 vol.

Deuxième série (1861). *La physique du globe*, par M. Babinet, — *l'acclimatation*, par M. G. Saint-Hilaire: — *l'agriculture*, par M. Barral: — [illegible] par M. Bouchardat — *les grandes inventions*, par M. Perdonnet — *le blanchissage du linge*, par M. Homberg: — [illegible], par M. Élie. 1 vol.

Troisième série (1862). *La pluralité des mondes*, par M. Babinet — [illegible] par M. Trousseau: — [illegible] *canal de Suez*, par M. F. de Lesseps. — [illegible] *la santé*, par M. Bouchardat: — *l'exposition de Londres*, par M. Barral. — [illegible], par M. Thierry. — *la lecture*, par M. Samson. 1 vol.

Quatrième série (1863). *Le lait*, par M. Bouchardat; — [illegible], par M. Jules Duval: — *le Misanthrope*, par M. Samson: — *l'air*, par M. Barral: — *Sentiment littéraire chez les peuples du moyen âge*, par M. Paulin Paris: — *le progrès*, par M. Philarète Chasles: — *les sciences d'observation*, par M. Babinet: — *le pont du Rhin et le mont Cenis*, par M. Perdonnet; — *le crédit et la prévoyance*, par M. Batbie. 1 vol.

Cinquième série (1864). *Le progrès social par les machines*, par M. Passy (Frédéric): — *les colonies françaises*, par M. Jules Duval; — *l'agriculture française en 1789 et en 1864*, par M. Barral: — *le poëte Rotrou*, par M. Saint-René Taillandier; — *la misère*, par M. Bouchardat. 1 vol.

Sixième série (1865). Première partie: *la houille et le fer en France*, par M. Burat: — *l'impôt*, par M. Batbie; — *la civilisation*, par M. Duveyrier. 1 vol.

Sixième série. Deuxième partie: *la monnaie et son rôle dans le développement économique des sociétés*, par M. Frédéric Passy: — *les principes du droit naturel et de ses rapports avec la famille*, par M. Franck; — *l'utilité des études scientifiques pour les ouvriers*, par M. Martelet. 1 vol.

Septième série (1866). *La situation de l'agriculture*, par M. Barral: — *le blé au point de vue de l'hygiène*, par M. Bouchardat; — *la période glaciere*, par M. Babinet; — *le droit de tester*, par M. Franck; — *la houille et les houilleurs*, par M. Simonin; — *les mœurs des Gaulois*, par M. Thevenin. 1 vol.

Huitième série (1867). *L'agriculture à l'exposition de 1867*, par M. Barral; — *du café*, par M. Bouchardat: — *Gheel ou une colonie d'aliénés* par M. Duval; — *la charité envers soi-même*, par M. Franck:; — *le luxe*, par M. Horn; — *Richard Lenoir*, par M. Martelet; — *l'amour du merveilleux*, par M. Biant. 1 vol.

Ernouf (le baron): *Histoire de trois ouvriers français* (Richard Lenoir, Bréguet, Brezin). 1 volume.

— *Deux inventeurs célèbres* (Philippe de Girard, Jacquard). 1 volume.

Franck (A.), membre de l'Institut : *Morale pour tous.* 1 volume.

Franklin (Benj.) *Œuvres*, traduites de l'anglais et annotées par Éd. Laboulaye. 5 volumes.

Mémoires, 3e édition. 1 vol.
Correspondance, 3e édition. 3 vol.
Essais de morale; 2e édition. 1 vol.

Chaque ouvrage se vend séparément.

Guillemin (Amédée) : *La lune*: 3e édition. 1 volume illustré de deux grandes planches et de 46 vignettes.

— *Le soleil*; 2e édition. 1 volume avec 58 figures.

Hauréau (B.) : *Charlemagne et sa cour*; 2e édition. 1 volume.

— *François Ier et sa cour.* 1 volume.

Hayes (Dr I.-I.): *La mer libre du pôle.* 1 volume.

Hoefer : *La chimie enseignée par la biographie de ses fondateurs.* 1 volume.

— *Les saisons*, études de la nature. 2 séries formant 2 volumes illustrés.

Chaque série se vend séparément.

Homère: *Les beautés de l'Iliade et de l'Odyssée*, traduction Giguet. 1 volume.

Joinville (sire de) : *Histoire de Saint-Louis*, texte rapproché du français moderne, par Natalis de Wailly, de l'Institut; 3e édition. 1 volume.

Jonveaux (Émile), d'après Samuel Smiles : *Histoire de quatre ouvriers anglais* (Maudslay, Stephenson, W. Fairbairn, J. Nasmyth). 1 volume.

Labouchère (Alf.) : *Oberkampf* (1738-1815). 1 volume.

Lacombe (P.) : *Peite histoire du peuple français.* 1 volume.

La Fontaine : *Choix de fables,* 1 volume.

Lanoye (Fr. de) : *L'Inde contemporaine* ; 2e édition. 1 volume.

— *Le Niger et les explorations de l'Afrique centrale depuis Mungo-Park jusqu'au docteur Barth* ; 2e édition. 1 volume.

— *Le Nil et ses sources.* 1 volume.

Le royal serviteur : *Histoire du gentil seigneur de Bayard*, revue et corrigée par A. Teillier. 1 volume orné du portrait de Bayard.

Livingstone (Charles et David) : *Explorations dans l'Afrique australe et dans le bassin du Zambèse,* depuis 1840 jusqu'à 1864 ; 2e édition. 1 volume.

Marcoy (P.) : *Scènes et paysages dans les Andes.* 2 volumes.

Meunier (Mme H.) : *Le docteur au village.* 2 volumes qui se vendent séparément.

Entretiens familiers sur l'hygiène. 1 v.
Entretiens familiers sur la botanique. 1 vol. avec 104 figures dans le texte.

Milton (le Vte) et Dr W. B. **Cheadle** : *Voyage de l'Atlantique au Pacifique, à travers les montagnes Rocheuses.* 1 volume avec cartes.

Molière : *Chefs-d'œuvre.* 2 volumes.

Mouhot (H.) : *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge et de Laos.* 1 volume.

Muller (E.) : *La boutique du marchand de nouveautés.* 1 volume.

Palgrave (W. G.) : *Une année dans l'Arabie centrale.* 1 vol. avec carte.

Passy (Frédéric) : *Les machines et leur influence sur le développement de l'humanité.* 1 volume.

Perron d'Arc : *Aventures d'un voyageur en Australie* ; 2e édition. 1 volume.

Pfeiffer (Mme Ida) : *Voyages autour du monde* ; 2e édition. 1 volume.

Piotrowski (R.) : *Souvenirs d'un Sibérien.* 1 volume.

Poirson : *Guide-manuel de l'orphéoniste.* 1 volume.

Racine (Jean) : *Chefs-d'œuvre.* 2 vol.

Réclus (E.) : *Les phénomènes terrestres.* 2 volumes.

Rendu (Victor) : *Principes d'agriculture* ; 2e édition. 2 volumes qui se vendent séparément.

— *Mœurs pittoresques des insectes.* 1 volume.

Révoil : *Pêches dans l'Amérique du Nord.* 1 volume.

Shakespeare : *Chefs-d'œuvre.* 3 volumes.

Speke (le capitaine) : *Les sources du Nil.* 1 volume.

Vambéry : *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale* ; 2e édition. 1 volume.

Véron (Eugène) : *Les associations ouvrières* en Allemagne, en Angleterre et en France. 1 volume.

Wallon, de l'Institut : *Jeanne d'Arc* ; 2e édition. 1 volume.

1° CONFÉRENCES

FAITES A L'ASILE DE VINCENNES

Format petit in-18, à 25 cent. le volume.

Aucoc : *Notions sur l'histoire des voies de communication en France.* 1 volume.

Baudrillart (de l'Institut) : *Luxe et travail.* 1 volume.

— *L'argent et ses critiques.* 1 vol.

— *Les bibliothèques et les cours populaires.* 1 volume.

— *Le crédit populaire.* 1 volume.

— *Le salariat et l'association.* 1 volume.

— *Philippe de Girard.* 1 volume.

— *Des habitudes d'intempérance.* 1 volume.

Bérard : *La matière des végétaux, ou cellulose.* 1 volume.

— *Économie domestique de l'éclairage.* 1 volume.

— *La chaux.* 1 volume.

Comberousse (Ch. de) : *Les grands ingénieurs.* 1 volume.

— *La coopération.* 1 volume.

Daubrée : *La chaleur intérieure du globe.* 1 volume.

— *La mer et les continents.* 1 volume.

Duval (Jules) : *Les sociétés coopératives de production.* 1 volume.

— *Les sociétés coopératives de crédit.* 1 volume.

— *Un ouvrier voyageur. — René Caillé.* 1 volume.

Egger (de l'Institut) : *Le papier dans l'antiquité et dans les temps modernes.* 1 volume.

— *Un ménage d'autrefois.* 1 volume.

Egger : *De l'histoire et du bon usage de la langue française.* 1 volume.

— *Étude d'histoire ancienne*, les projets de réforme sociale dans l'antiquité. 1 volume.

— *L'Égypte moderne et l'Égypte ancienne*, à propos d'une visite au parc égyptien de l'Exposition universelle. 1 volume.

Flammarion (C.) : *Les héros du travail.* 1 volume.

Franck (Ad.) : *La vraie et la fausse égalité.* 1 volume.

Guebhard (A.) : *De la lumière électrique.* 1 volume.

Kément (Félix) : *L'aluminium.* 1 volume.

Lapommeraye (de) : *Les sociétés de secours mutuels.* 1 volume.

— *L'art d'être heureux.* 1 volume.

Lavallée : *L'exposition universelle de 1867.* 1 volume.

Leclert (Émile) : *La voile, la vapeur et l'hélice.* 1 volume.

Lesseps (F. de) : *Le percement de l'isthme de Suez.* 1 volume.

Levasseur : *La prévoyance et l'épargne.* 1 volume.

— *Du rôle de l'intelligence dans la production.* 1 volume.

— *L'assurance.* 1 volume.

Martelet (E.) : *Bernard Palissy.* 1 volume.

Menu de Saint-Mesmin : *L'ouvrier autrefois et aujourd'hui.* 1 volume.

Rondelet (A.): *Économie politique dans la vie pratique.* 1 volume.

Rouché (E.): *Le système du monde et le calendrier.* 1 volume.

Simonin (L.): *Le mineur de Californie.* 1 volume.

— *Les cités ouvrières de mineurs.* 1 volume.

— *Les habitations économiques.* 1 volume.

Morin (Ernest): *Montyon ou la vie d'un homme de bien.* 1 volume.

— *Les prix Montyon.* 1 volume.

Passy (Frédéric): *L'industrie humaine.* 1 volume.

— *Principes de la population.* 1 vol.

Payen (de l'Institut): *L'éclairage au gaz.* 1 volume.

Perdonnet (A.): *De l'utilité de l'instruction pour le peuple.* 1 vol.

Quatrefages (de), membre de l'Institut: *Le ver à soie.* 1 volume.

Quatrefages: *Histoire de l'homme.* 5 vol. — Chaque volume séparement.

Reboul-Deneyrol: *Aperçu historique sur l'asile de Vincennes et les conférences.* 1 volume.

Riant (A.): *L'hygiène du foyer,* 1 volume.

— *Les ennemis de la santé.* 1 volume.

Robert (Charles): *De l'ignorance.* 1 volume.

— *Les améliorations sociales du second empire.* 2 vol. — Chaque volume séparément.

— *Les grands ouvriers.* 1 volume.

Wolowski (de l'Institut): *Notions générales d'économie politique.* 1 volume.

— *De la monnaie.* 1 volume.

— *Travail des enfants.* 1 volume.

Worms (E.): *Quelques considérations sur le mariage.* 1 volume.

2° CONFÉRENCES

FAITES A LA GARE SAINT-JEAN, A BORDEAUX

Format petit in-18, à 25 cent. le volume.

Abria (J. J. B.), doyen de la Faculté des sciences de Bordeaux: *De quelques propriétés générales des corps.* 1 volume.

— *Voyage de la lumière à travers des cristaux.* 1 volume.

Amé (G.): *Le libre échange en Angleterre et en France.* 1 volume.

Bellier (A.): *La prévoyance et la charité.* 1 volume.

Bert (P.): *La machine humaine; équilibre de la matière.* 1 volume.

— *La machine humaine; équilibre de la force.* 1 volume.

Cézanne (E.): *Du câble transatlantique.* 1 volume.

Chavaud (A.): *De la fécondation dans les végétaux supérieurs.* 1 volume.

Dujardin (J. B.): *La chaleur et l'humidité à la surface de la terre.* 1 volume.

Jeannel (Dr J.): *De l'air, propriétés physiques.* 1 volume.

— *De l'air, propriétés chimiques.* 1 volume.

Kératry (comte de): *Les ruines de Pompéi.* 1 volume.

Lacolonge (O. de): *De l'eau considérée au point de vue physique, mécanique et alimentaire.* 1 volume.

Lespiault (G.): *Du système solaire.* 1 volume.

Rancès (F.): *De la navigation à vapeur.* 1 volume.

Raulin (V.): *Le règne minéral.* 1 volume.

Royer : *Les gaz pernicieux du foyer.* 1 volume.

Les mêmes conférences réunies en 2 vol. in-18 jésus, contenant en plus le discours de clôture de M. Jules Simon, 5 francs.

Paris. — Imprimerie Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.



Typorgaphie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.